

Université de Montréal

« C'est des déchets, tu peux juste te nourrir avec ça! »
Ethnographie du *Dumpster Diving* à Montréal

par Gabrielle Tanguay

Département Anthropologie
Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des Arts et des Sciences
en vue de l'obtention du grade de maîtrise Maître ès Sciences (M.Sc)
en anthropologie

Décembre 2017

© Gabrielle Tanguay, 2017

Résumé

Cette recherche étudie la pratique du *dumpster diving* dans le contexte étudiant montréalais. Le *dumpster diving* (DD) consiste à se nourrir en récupérant des aliments encore bons à la consommation dans les poubelles des commerces. Cette étude ethnographique de nature qualitative permet d'explorer en quoi cette pratique, habituellement associée à des situations d'indigence et de survivance, est présentée comme relevant d'un choix pour des étudiants universitaires. Les études sur le sujet du DD ayant davantage abordé les discours idéologiques, les motivations politiques et la marginalité assumée des individus, ce mémoire propose une approche nouvelle en s'intéressant non pas à un groupe marginal, mais bien à un groupe intégré dans le système et valorisé par celui-ci, à savoir les étudiants. Ayant constaté la difficulté de traiter le DD par le biais des discours et de l'idéologie véhiculée par les participants, je me suis attelée à détailler la pratique et ai envisagé la dimension performative du DD : en quoi les gestes et pratiques associées au DD changent les individus. J'examine en quoi la décommodification (*decommodification*) des aliments permet de considérer les autres spectres de valeurs associés à la nourriture récupérée. Cette question sera déclinée dans trois domaines spécifiques à savoir la perception du milieu urbain, les pratiques de partage et de consommation alimentaire, et finalement la perception de ce qui consommable ou non. En considérant les pratiques de récupération dans un rapport quotidien de consommation alimentaire, nous montrons ainsi que les individus qui pratiquent le DD renouvellent de façon significative leurs positions face à leur environnement urbain et social, ainsi qu'à un niveau plus intime face à eux-mêmes.

Mots-clés : dumpster diving, nourriture, gaspillage, aliment, consommation, étudiant, décommodification, système technique

Abstract

This research focuses on the dumpster diving practice of students in Montreal. The act of dumpster diving (DD) involves looking inside commercial garbage bins to retrieve food that is still good to eat. This ethnographical study aims to examine how this practice, usually associated with poverty and survival, is a choice for university students. Considering that previous researches on DD have put the emphasis on the ideological speeches, the political motivations and assumed marginality of the people, this study wishes to look into the daily implications of the practice in a group that is not marginalised, but well integrated into the system. By considering the chaîne opératoire and the performative dimension of dumpster diving we come to ask how this practice changes the individuals who partake in it. We therefore address the decommodification of food to show how the salvaged products are valued out of the economic sphere. We will explore three different themes to answer this question: the expertise of the city, the ways of giving and exchanging food and finally, the perception of what is edible or not. By considering dumpster diving as being part of the daily food sphere, we show that individuals that dumpster dive renew in a significant way their positions on their urban and social environment and also in a more intimate level toward themselves.

Keywords : dumpster diving, food, waste, consumption, students, decommodification, techniques

Table des matières

Résumé.....	i
Abstract.....	ii
Table des matières.....	iii
Liste des sigles	v
Liste des abréviations.....	vi
Remerciements.....	viii
Prologue	1
Introduction	3
État de la question.....	5
Problématique de recherche.....	8
Choix du sujet	9
Structure du mémoire.....	13
Chapitre 1 : Démarche de recherche et construction de l'objet	14
1.1 Obstacles et difficultés sur le terrain.....	14
1.2 Collecte de données et population étudiée.....	17
1.3 Cheminement de recherche.....	21
1.4 Principaux outils conceptuels	22
Chapitre 2 : Vivre la ville autrement	27
2.1 La recherche d'aliments.....	28
2.2 Les lieux du <i>dumpster diving</i> , des non-lieux?	33
2.3 Les avantages des (non)-lieux.....	39
2.4 Discussion.....	46
Chapitre 3 : Le partage, une valeur commune	48
3.1 Les échanges avec le cercle social intime.....	49
3.1.1 La réciprocité en colocation.....	52
3.1.2 Le partage de repas	54
3.1.3 Les échanges directs entre groupes d'amis.....	55
3.2 Les dons d'aliments	58

3.2.1 Les dons aux individus qui connaissent le DD	59
3.2.2 Les dons aux individus étrangers au DD	64
3.3 La dimension biographique des aliments.....	69
3.4 Discussion	73
Chapitre 4 : Les catégories du consommable	77
4.1 Le déchet, un concept fluide	79
4.2 Les techniques de requalification.....	86
4.2.1 Les habiletés sensorielles du <i>dumpster diving</i>	88
4.2.2 La plongée dans les poubelles.....	90
4.2.2.1 La gestion du risque	93
4.2.3 Le tri et le nettoyage des aliments récupérés	94
4.3 Discussion	97
Conclusion	101
Bibliographie	i
Annexe 1 : Bande Dessinée.....	i

Liste des sigles

DD : Dumpster Diving

DIY: Do it Yourself

FAECUM : Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal

FNB : Food Not Bomb

UdeM : Université de Montréal

UQAM : Université du Québec à Montréal

Liste des abréviations

Etc. : Et cætera

Mtl : Montréal

*À Éliane,
ce mémoire est autant le mien que le tien.
Merci d'avoir toujours compris.*

Remerciements

Mon objectif en poursuivant aux cycles supérieurs a toujours été d’approfondir mes connaissances en anthropologie. C’est, à l’évidence, avec le recul que je réalise tout le chemin parcouru. Cette maîtrise fut longue et difficile, mais je peux honnêtement dire que je suis fière de ce que j’ai appris, autant en anthropologie que sur moi-même. Arrivée au bout de ce périple, je réalise la chance d’avoir eu autour de moi des personnes qui m’ont soutenu, de proche ou de loin, dans cette aventure et je tenais à les remercier.

Il y a tout d’abord Ingrid Hall, ma directrice de maîtrise, qui a accepté le défi de récupérer la direction de ce mémoire alors qu’il était déjà entamé. Sa grande capacité de conceptualisation, sa justesse pédagogique et sa présence sont autant d’éléments qui ont rendu l’élaboration de ce mémoire possible et enrichissant. Merci d’avoir cru en moi, merci d’avoir persévéré et merci de m’avoir fait réaliser mon potentiel. L’anthropologie me faisait vibrer, mais j’avais besoin d’une mentore pour faire résonner la discipline en moi. Je te suis énormément reconnaissante.

À tous mes ami.es du C-3099, mes camarades de l’association et mes collègues du département, vous êtes chacun d’entre vous des individus magnifiques et des anthropologues captivants. Je chéris tous nos moments ensemble : nos cafés, nos bières, nos repas collectifs, nos débats et nos conversations de coin de bureau. Il n’y avait que soutien, amitié et bienveillance dans les couloirs du département. On ne peut demander mieux comme milieu où évoluer et apprendre, merci.

À tous mes ami.es proches qui m’ont apporté depuis le début de ce travail l’affection, la joie et la confiance indispensable à ma réussite. À défaut de pouvoir m’aider au niveau académique, vous avez toujours su me changer les idées et m’embarquer dans des activités et des projets fous! Je suis extrêmement chanceuse d’avoir des ami.es aussi présent.es, disjoncté.es et attentionné.es. Vous m’aidez à être une meilleure personne au quotidien. Si vous lisez réellement ce mémoire, j’espère qu’il sera à la hauteur de l’impact que vos encouragements ont eu sur moi.

Il me reste bien sûr à remercier ma famille. Mes parents qui, bien qu'ils n'aient pas toujours compris ce que je faisais, souhaitaient ardemment ma réussite. Merci de m'avoir toujours encouragé à faire ce que j'aime! Vous êtes incroyables, merci pour tout. Je me dois de remercier Lise et Pierre pour la retraite d'écriture au Nouveau-Brunswick. Merci de m'avoir accueilli chez vous les bras ouverts et même de vous êtes prêtés au jeu d'une diète végétarienne! Ce séjour chez vous m'a amené beaucoup de sérénité et de discipline dans l'écriture. J'en garde un magnifique souvenir!

Simon, tu es le dernier de cette longue liste, mais tu n'en es pas des moindres. Tu as réussi à passer par-dessus ma carapace et c'est grâce à ta patience, ta présence et ton soutien que je suis arrivée au bout de ce chemin. Merci.

Prologue

Un soir d'été vers 20h, je reçois un appel : « Viens-tu faire du dumpster avec nous? Rendez-vous au marché Jean-Talon devant la boucherie et la boulangerie au sud du marché dans 15 minutes. On est en vélo ». C'était Olivia, une de mes informatrices avec qui j'avais fait un entretien quelques mois plus tôt. Elle était avec son copain Léo et leur nouveau colocataire Vincent, tout juste arrivé de France. Lorsque j'arrive, ils sont déjà en train de circuler dans le marché sur leurs bicyclettes. La scène rappelle étrangement le générique d'un film des années 1990 : des amis en bicyclette se promenant sur une place publique vide avec le soleil à l'horizon. Comme le marché est calme, nous nous permettons de rouler entre les kiosques fermés tout en évitant les quelques employés qui nettoient pour la journée du lendemain. Nous cherchons les bennes, mais plus précisément, nous cherchons les « bonnes » bennes. Lorsque nous arrivons devant une poubelle, nous l'agrippons du haut de notre bicyclette pour en inspecter son contenu. Quand celui-ci semble prometteur, nous descendons de nos vélos pour que l'un d'entre nous saute dans la benne pour fouiller plus profondément et donner les trouvailles aux autres à l'extérieur. Nous trouvons des poivrons, des tomates, des carottes et des mangues. Une fois notre tournée des poubelles terminée, nous croisons une fille à la sortie du marché qui semblait également faire du dumpster diving. Elle avait dans son sac 5-6 baguettes de pain et nous en offre trois. Nous essayons de lui échanger les baguettes contre une de nos trouvailles, mais elle nous indique ne pas en avoir de besoin. Elle nous remercie et nous nous quittons. Satisfaits de notre collecte, mais nous sentant chanceux, nous décidons d'aller inspecter d'autres poubelles du quartier. Nous nous dirigeons donc vers une boulangerie où nous trouvons les sacs à ordures à même le coin de la rue. Quelques sacs contenaient des déchets, alors que deux d'entre eux ne comportaient que des croissants et des chocolatinnes. Nous en prenons comme nous pouvons, c'est-à-dire le plus possible, nous régaland à l'avance du délicieux petit déjeuner que nous aurons le lendemain matin. Nous refermons les sacs en mettant ceux avec les pâtisseries bien en évidence sur le dessus pour les prochains qui s'aventureraient à ouvrir nos (faibles) nœuds.

Nous décidons de faire un dernier arrêt à une fruiterie pour tenter de compléter notre butin. Les poubelles de cette fruiterie sont situées dans la ruelle adjacente, laquelle est

perpendiculaire à la rue principale où se trouve ledit commerce. Ce sont deux grandes poubelles droites entourées de cartons et de sacs à ordures. Dans les poubelles, nous découvrons un nombre incalculable de concombres anglais emballés individuellement baignant dans ce qui semble être de la litière. Olivia et Léo m'expliquent que c'est une technique pour décourager les gens à récupérer les aliments jetés. Or, comme les concombres sont parfaitement emballés, cela ne pose pas de problème. Devant ces poubelles remplies, Olivia qui venait de s'acheter un extracteur à jus, décide qu'elle fait du jus de concombre pour tout le monde ce soir! Nous en prenons donc plusieurs que nous tachons de mettre dans des sacs séparés des autres aliments pour éviter de répandre de la litière. Avant de partir, Olivia prend son téléphone et écrit sur un groupe Facebook qu'il y a énormément de concombres dans les poubelles de cette fruiterie. Elle m'indique que c'est une façon de partager l'information pour éviter le gaspillage et pour faire profiter au plus de gens possible notre trouvaille. Comme la température et le soleil commencent à baisser, nous convenons qu'il est temps de manger et de tester notre jus de concombre bien mérité. Je les suis jusqu'à leur appartement et nous étalons notre butin sur la table. Léo et Vincent commencent alors à nettoyer les aliments récupérés et à cuisiner le repas, alors qu'Olivia et moi nous amusons à couper les légumes, mais surtout à faire du jus à différentes « saveurs de poubelles ». Je passe la soirée avec eux à manger et à boire nos trouvailles et repars chez moi le ventre plein avec des sacs remplis de nourriture.

Introduction

Dans ce mémoire, nous nous intéresserons à la façon dont les étudiants montréalais récupèrent des aliments dans les poubelles afin de les consommer. Cette pratique de récupération, que les intéressés présentent comme relevant d'un choix et non d'une nécessité, est l'objet de discours mettant en valeur un engagement politique tout en s'accommodant d'un pouvoir économique limité. Notre point de départ est la remise en question de l'idée que les aliments récupérés n'aient qu'une seule utilité : celle de nourrir. Ceci nous conduit à nous intéresser à ce que ce rapport alternatif aux aliments induit dans la pratique. Nous avons identifié trois thématiques que nous explorerons, à savoir la relation à l'alimentation de nos interlocuteurs, la manière dont ils partagent les produits récupérés et la façon dont ils s'approprient l'espace urbain.

Le *dumpster diving* (DD) est la pratique de récupération qui consiste à fouiller les ordures des commerces pour y trouver des produits encore bons à la consommation (Donovan, 2012; Eikenberry & Smith, 2005; Fernandez, Brittain, & Bennett, 2011; Guillard, Roux, & others, 2014). C'est donc tout ce qui est jeté, mais encore utilisable que ce soit des produits alimentaires ou matériels (Donovan, 2012; Edwards & Mercer, 2007). Cette définition peut être étendue à tout ce qui se trouve autour, à l'intérieur et à l'extérieur des poubelles commerciales (Carolsfeld & Erikson, 2013). La pratique du *dumpster diving* est répertoriée dans plusieurs pays occidentaux, mais elle sera désignée sous de multiples autres noms : glanage urbain, *dumpstering*, gratuivisme, déchétarianisme, *skipping*, *skip diving*, *containering*, *urban foraging*, *scavenging*, *doing the duck* et *gleaning* (Black, 2007; Bouchard, Charroin, & Thomassey, 2012; Eighner, 1991; Fernandez et al., 2011). La pratique du *dumpster diving*, puisqu'elle implique de récupérer des aliments (ou des objets) qui ont été jetés, a rapidement été associée à une forme de glanage (*gleaning* en anglais) en milieu urbain. Traditionnellement en France, le glanage était l'acte de passer dans les champs après la récolte pour y ramasser l'excédent ou les restes. Le glanage était la phase finale du processus de récolte qui est donc présent depuis aussi longtemps qu'existe l'agriculture (Varda ; 2000). Une des célèbres illustrations du glanage provient de 1857 par le peintre Millet intitulé « Les Glaneuses » où trois femmes courbées dans un champ labouré tiennent quelques brins de foin

dans leurs mains (Marshman, 2015). Au cours du 16^e siècle, principalement pour des questions de taxation, le gouvernement français est devenu particulièrement concerné avec le concept de la propriété individuelle. C'est donc à partir de cette époque que le glanage a cessé d'être l'étape finale de la récolte pour devenir un acte de charité moralement justifié : ce n'était que les femmes, les pauvres et les infirmes qui pouvaient glaner, alors que les individus considérés comme étant physiquement capables de travailler (les paysans) ne le pouvaient plus (Marshman, 2015). Par conséquent, la récupération d'aliments laissés pour compte remonte à plusieurs centaines d'années. Cependant, au lieu d'être dans les champs, les glaneurs contemporains en milieux urbains glanent dans les poubelles. À Montréal, cette pratique est appelée du « *dumpster diving* », soit l'appellation propre au contexte nord-américain anglophone. Elle est utilisée par les anglophones autant que par les francophones, lesquels se le sont réapproprié dans la langue française. Les francophones vont couper le terme en deux pour n'utiliser que le mot « *dumpster* » pour référer à la pratique. Ainsi, « faire du *dumpster* », est en fait un raccourci pour signifier « faire du *dumpster diving* ». Ils vont également transformer le nom anglais *dumpster* en un verbe en français qu'ils conjuguent adéquatement, c'est-à-dire comme un verbe en « -er »: je dumpste, il est allé dumpster, nous avons dumpsté... etc. Par conséquent, le mot « *dumpster* » peut signifier soit la pratique ou le verbe d'action associé à la pratique. La deuxième partie du terme, « *diving* », est récupérée pour référer non pas à l'action (comme sa conjugaison en anglais le laisse entendre), mais aux participants en utilisant le mot de *divers*. Il y a donc une récupération de l'image du plongeur qui provient de l'analogie initiale avec la plongée sous-marine, mais utilisée dans sa forme anglophone. Ainsi, les participants sont référés à des *divers*, c'est-à-dire des plongeurs¹.

Qui sont ces individus qui font du glanage de poubelles ? Quelles sont leurs motivations ? Comment s'articule cette pratique de récupération en ville ? Différents types de personnes pratiquent le *dumpster diving* et certains se font une fierté de récupérer dans les ordures,

¹ J'ai fait le choix, dans l'écriture de ce mémoire, d'utiliser la terminologie de mes informateurs, même si ce sont des termes en anglais. Par conséquent, j'utiliserai le terme *dumpster diving* pour désigner la pratique et *divers* pour désigner les participants. L'italique sera toutefois utilisé pour signifier l'anglicisme des termes, puisque ce mémoire est rédigé en français.

clamant qu'ils le font par choix et non pas par nécessité. Dans cette maîtrise, nous nous focaliserons sur ces deniers.

État de la question

Dans le but de comprendre sur quoi cette recherche s'appuie, il est de mise de faire un point sur les études précédentes portant sur le sujet. Cela nous permettra, entre autres, d'inscrire la pratique montréalaise dans un contexte plus large. Cela dit, avant de se pencher plus précisément sur le DD, il nous semblait important de définir ce qui, en amont, mène aux pratiques de récupération. Les acteurs ont effectivement un discours très engagé à propos du gaspillage alimentaire, ce qui en fait un sujet primordial, au premier abord, dans l'étude de la récupération. Le gaspillage alimentaire est non seulement un enjeu social et environnemental, mais, dans ce cas-ci, est le point de départ du DD. Par la suite, nous aborderons le DD à travers une revue de littérature scientifique spécifique pour nous permettre de bien situer la problématique de recherche de ce mémoire.

Tristram Stuart (2009) définit le gaspillage comme une source potentielle de nourriture consciemment détruite ou rejetée volontairement, incluant les parties non comestibles qui pourraient servir à l'alimentation des animaux, alors qu'une perte alimentaire serait une source de nourriture détruite ou gâchée par inadvertance. Selon la *Food and Agriculture Organisation* (FAO), il y aurait environ 1/3 des aliments qui seraient perdus et gaspillés mondialement, ce qui équivaut à 1,3 milliard de tonnes de nourriture chaque année (Gustavsson, 2011). Dans les pays à revenu moyen à élevé (comme le Canada), les causes de perte et de gaspillage sont liées au comportement des consommateurs ainsi qu'à un manque de coordination entre les différents acteurs de la chaîne de production (Gustavsson, 2011). Il y a effectivement plusieurs étapes dans la chaîne de production pour que les aliments passent du champ à la fourchette. Il est possible de la diviser en cinq grandes phases au cours desquelles il peut y avoir des pertes et du gaspillage : la production alimentaire, l'emballage et la transformation, le transport, les commerces et finalement, les consommateurs (Gooch, 2012). Cela dit, l'étape des commerces est celle qui nous intéresse puisque c'est à ce niveau que les aliments jetés peuvent être récupérés. Les commerces peuvent gaspiller les aliments suite à une mauvaise estimation de leurs besoins ou encore suite aux dommages causés aux produits ou à l'emballage dans le

transport, et ce, même si la qualité des aliments n'est pas affectée (Gooch, 2012). Les produits peuvent également être jetés sur la base des dates apposées sur l'étiquette, bien que la mention « meilleure avant » indique la fraîcheur et la qualité, et non pas la salubrité. Les dates sont ainsi instrumentalisées par les distributeurs et les commerçants : tout d'abord sous prétexte de se protéger contre quelque poursuite judiciaire et, dans un second temps, comme stratégie pour inciter à la consommation (Gooch, 2012; Gustavsson, 2011; Ménard, 2013).

Récupérer des aliments dans les poubelles pour s'alimenter n'est pas une nouvelle pratique. En revanche, celle-ci a été longtemps associée à des situations d'indigence et de dernier recours. Les idées reçues sur le *dumpster diving* font souvent référence à des individus qui mangent les restants de repas des poubelles des restaurants et des poubelles domestiques. La pratique est alors mise en relation à une forme de désespoir et associe ces individus à des animaux. Cependant, dans les dernières années, il y a de plus en plus de documentaires et de reportages sur le sujet dans les médias de masse. Certains documentaires bien reçus comme « *Dive!* » (Seifert, 2009), « *Just eat it : a food waste story* » (Baldwin, 2014), « Les Glaneurs et la Glaneuse » (Varda, 2000) ont présenté la pratique et soulevé la question du gaspillage alimentaire. Par ailleurs, la plupart des reportages et des articles dans les journaux vont associer le *dumpster diving* à la question du gaspillage comme preuve de la gravité de la situation : si des individus peuvent s'alimenter avec ce qui est jeté, c'est l'indice qu'il y a un problème. La pratique de récupération n'est donc pas absente de la scène publique, elle est simplement considérée comme le témoin empirique d'une situation plus grande (le gaspillage) ou encore, comme un comportement marginal et anecdotique. En effet, le sujet du *dumpster diving* est très présent dans les cercles plus marginaux et contestataires. On y trouve facilement des articles de blogues, des manifestes populaires, des zines² et même des sites web sur le sujet. Le *dumpster diving* y est dépeint comme un outil et un moyen de résistance. La pratique est ancrée dans des discours anti-système, anti-capitaliste, procollectif et pro-environnement. Ce sont des discours de gauche qui tentent de démontrer l'inefficacité du système actuel autant sur les questions de justice, d'environnement et d'économie. Les

² Un fanzine est une publication institutionnellement indépendante, créée et réalisée par des amateurs passionnés pour d'autres passionnés. Ce type de publication est fortement ancré dans la philosophie DIY (*Do It Yourself*), popularisée par le mouvement punk.

messages sont plutôt tranchés et antagoniques sur les raisons pour lesquelles faire du *dumpster diving*, alors que les informations sur la pratique en elle-même sont très techniques (où, quand, comment). Or, la pratique du *dumpster diving* n'a pas été longuement étudiée dans le domaine scientifique. Les quelques articles, recherches, mémoires et thèses qui existent se citent mutuellement faisant du *dumpster diving* un sujet dont il est possible de faire rapidement la recension de la littérature disponible. Ceci étant, considérant que la récupération alimentaire n'est pas exclusive à l'Amérique du Nord, il existe probablement des études dans d'autres langues européennes que le français ou l'anglais auxquelles je n'ai pas eu accès. Dans la littérature scientifique, la pratique en elle-même a longtemps été associée à des stratégies de subsistance de populations précaires. Dans les dernières années, les études sur le *dumpster diving* ont cependant davantage abordé les discours idéologiques, les motivations politiques et la marginalité assumée des individus.

Tout d'abord, un pan de la littérature scientifique sur le sujet associe le *dumpster diving* à des contraintes d'accessibilité à l'alimentation et présente la pratique comme l'une des alternatives pour les individus en situation de pauvreté (Eikenberry & Smith, 2005). La récupération alimentaire est alors étudiée en parallèle de la nourriture offerte par des banques alimentaires, des soupes populaires et des organismes gouvernementaux et non gouvernementaux de dons de nourriture. Eikenberry & Smith (2005) ont démontré que les individus préféreraient le *dumpster diving* à ces options d'aide alimentaire. La variabilité des heures d'ouverture, les critères d'admissibilité à certains programmes, et surtout le sentiment d'infériorité lié au fait de dépendre de la charité fait miroiter la liberté et l'anonymat du *dumpster diving* comme une meilleure option (Eikenberry & Smith, 2005). Un témoignage de Lars Eighner (1991), dans le cadre d'un portrait sur les sans-abris, démontre la valorisation que procure l'autosuffisance du *dumpster diving* dans la recherche de nourriture. Il décrit les méthodes de récupération et les difficultés à s'alimenter en situation d'itinérance, ainsi que ses astuces pour se nourrir ainsi que son chien (Eighner, 1991).

Ensuite, il y a les recherches qui présentent le *dumpster diving* comme une pratique qui repose sur une idéologie militante. Les discours et les motivations des individus sont alors mis en relation avec des identités alternatives et marginales (Black, 2007; Donovan, 2012; Edwards &

Mercer, 2007; Fernandez et al., 2011; Guillard et al., 2014; Lallement, 2010; Mourad, 2011). La pratique a été examinée à travers les aspects sociaux et culturels de l'alimentation par la comparaison de ce que signifient « manger des déchets » dans deux contextes de récupération (Black, 2007). Guillard & Roux (2014) ont étudié le *dumpster diving* en tant que remise en cause de la consommation marchande sous l'angle de la marginalité assumée en le comparant avec la simplicité volontaire, alors que Lallement (2010), quant à elle, l'a présenté comme un réarrangement des pratiques de consommation. Le *dumpster diving* a également été étudié comme une pratique transformative pouvant mener un à changement social à travers l'impact des groupes marginaux et de leurs alternatives au système sur la société (Donovan, 2012). La pratique a aussi été examinée en tant que mouvement à l'intérieur d'une sous-culture (Edwards & Mercer, 2007) et même comme pratique permettant une identité anti-consommation (Fernandez et al., 2011). Ces deux études explorent comment le *dumpster diving* propose une éthique alternative de la consommation à travers les motivations des individus et les tensions impliquées dans cette résistance (Edwards & Mercer, 2007; Fernandez et al., 2011). La récupération alimentaire a également été présentée comme une action militante face au problème du gaspillage alimentaire (Mourad, 2011). Parmi les études qui analysent la pratique du *dumpster diving* comme étant un comportement choisi par certains groupes, il y a finalement des études qui vont décrire la pratique du *dumpster diving* pour tenter de comprendre les différentes étapes dans la récupération d'aliments (Carolsfeld & Erikson, 2013; Rush, 2006; Vinegar, Parker, & McCourt, 2014) en posant un regard sur l'expérience technique des individus (Rush, 2006). Ces études observent et documentent la pratique de récupération alimentaire en examinant le type d'individu, ce qu'ils récupèrent, leurs méthodes, l'importance de la nourriture trouvée dans leur alimentation et les différents obstacles à leur pratique (Carolsfeld & Erikson, 2013; Vinegar et al., 2014).

Problématique de recherche

Pour poursuivre les études sur le sujet, j'ai fait le choix, dans le cadre de cette recherche, de dissocier le DD des discours pour examiner l'aspect alimentaire de la pratique. Cette décision permet de nuancer le carcan purement militant et activiste des autres études pour placer le *dumpster diving* dans un rapport quotidien et performatif face à l'alimentation.

Le fait que les aliments perdent leur valeur commerciale en étant jetés aux poubelles semble venir changer la manière dont les *divers* considèrent la nourriture issue du DD. Le gaspillage mène effectivement au processus de décommodification (*decommoditization* ; Kopytoff, 1986) des aliments, c'est-à-dire la perte d'un potentiel économique : de marchandise, les aliments deviennent des déchets. Les *divers*, par leurs pratiques de récupérations, sont alors les témoins et les bénéficiaires de cette dévaluation marchande des aliments. Or, dans le cadre de cette recherche, je conteste d'emblée l'affirmation des *divers* indiquant que le DD ne sert qu'à nourrir. Je m'intéresse ainsi à ce qui se passe une fois la nourriture hors de toute dimension économique, mais pas uniquement qu'au niveau alimentaire. J'examine les pratiques qui surgissent suite à la décommodification des aliments pour mettre en lumière les nouvelles valeurs attribués aux aliments par ceux qui pratiquent le DD. Pour ce faire, j'étudie les différentes étapes impliquées dans la récupération des aliments déchus suite au processus de décommodification pour prouver que le DD ne sert pas seulement à nourrir, mais participe à la reformulation de la socialisation des *divers*, et contribue à renouveler leurs connaissances sur les aliments et la ville.

J'avance que les positions des *divers* face au DD et aux aliments sont, tout d'abord, des constructions basées sur une opposition au modèle dominant (dans lequel ils ont grandi) et, ensuite, basées sur des savoir-faire qu'ils développent à travers leur pratique. J'avance également que la récupération alimentaire a une forte dimension performative qui vient changer la perspective de ceux qui la pratiquent, notamment leur rapport à la ville, leurs pratiques de consommation et de sociabilité ainsi que les conceptions de ce qui est consommable et ce qui ne l'est pas. Finalement, je propose que l'examen des changements induits par la pratique permette de considérer la façon dont la valeur attribuée aux aliments évolue tout au long du processus de récupération, nous renseignant sur ce qu'implique le DD au quotidien dans la sphère alimentaire.

Choix du sujet

Pour répondre à cette problématique de recherche, j'ai choisi de poser mon objet d'étude dans le contexte socioéconomique des étudiants montréalais. La première fois que j'ai pris connaissance de la pratique du *dumpster diving*, je me trouvais dans un café étudiant de

l'Université de Montréal. J'étais étonnée d'apprendre que des individus en train de compléter des diplômes d'éducation supérieure aient besoin de fouiller les poubelles pour s'alimenter. J'ai cependant compris que leur pratique n'était pas motivée par le besoin de survie et que, bien au contraire, elle s'insérait dans une contestation plus large contre le gaspillage alimentaire. De fait, au Canada, le gaspillage d'aliments en 2010 s'élevait à 172kg par personne, soit 771\$ par habitant ; c'est un total de 27 milliards de dollars de nourriture gaspillée chaque année au pays (Gooch, Felfel, & Marenick, 2010). Au Québec, plus précisément, les six grossistes jetteraient chacun en moyenne 700 à 1000 tonnes de résidus alimentaires par années. Au niveau de la vente au détail, un supermarché jetterait en moyenne 800 kg par semaine, ce qui équivaut à une moyenne de près de 42 tonnes par année par supermarché (Ménard, 2013). Ainsi, ces étudiants semblaient profiter de ce gaspillage pour se nourrir. Malgré leur place plutôt privilégiée, le fait qu'ils décident tout de même de récupérer des aliments dans les poubelles indique que c'est avant tout un choix et non une nécessité. Cela dit, même si le choix est motivé par des raisons dites politiques, il n'est pas sans négliger la possibilité d'économie que permet le DD : la pratique de récupération peut être vue comme une manière de se débrouiller avec de petits budgets pour obtenir de la nourriture gratuitement.

Au Québec, le fait de dépendre financièrement de l'État ou de membres de la famille (lorsqu'en mesure de travailler) est signe de paresse ou de privilège (lequel est regardé avec mépris). À l'inverse, l'autonomie et la débrouillardise sont très valorisées. Ainsi, être autonome financièrement est vu de manière très positive, tout comme combler son temps par une activité utile. Le statut de personne à charge et l'idée de perte de temps sont désapprouvés socialement. C'est ainsi que vers l'âge de 15-16 ans, les adolescents québécois sont fortement encouragés à se trouver un petit emploi pour gagner un peu d'argent. Ces premiers gagne-pains sont considérés comme permettant différents apprentissages : budget, gestion du temps, travail d'équipe... etc. Pour ces raisons, les étudiants québécois vont souvent travailler pour payer les factures, leur loyer et leur éducation. Il est normal, et même attendu, au Québec d'allier travail et études pour être autonome économiquement. La grève étudiante de 2012 a effectivement démontré cet écart au Québec (et davantage à Montréal) : le gouvernement de l'époque avait annoncé une hausse des frais de scolarité que les étudiants avaient refusée en

déclenchant une grève générale illimitée. Or, les débats ont souvent été détournés pour démontrer que le refus des étudiants était une manifestation de leur paresse à ne pas vouloir travailler pour être en mesure d'étudier. Les étudiants étaient alors présentés comme ingrats et paresseux, et l'éducation dépeinte comme un privilège pour lequel travailler.

La pratique du DD s'insère donc bien dans ce contexte social qui incite à la débrouillardise chez les individus, et plus spécifiquement chez les étudiants. Bien qu'ils n'aient pas énormément de moyens financiers, les étudiants ont toutes les ressources nécessaires (culturelles, intellectuelles, sociales... etc.) pour trouver de l'argent et de la nourriture d'une autre façon qu'en se tournant vers les poubelles. Ils sont effectivement en mesure d'accéder à diverses formes d'aide matérielles (aide parentale, prêts et bourses du gouvernement, prêts de la banque, support de l'institution d'étude... etc.), sans compter la possibilité de prendre un travail rémunéré en parallèle des études ou encore d'augmenter le nombre d'heures travaillées. Les individus qui s'adonnent au DD ne s'en cachent pas et s'en vantent même. Le contentement dont ils font preuve quant à leur pratique de récupération démontre que leurs motivations initiales sont dans un autre champ de justification que celui de la survivance immédiate. Ce groupe présentait donc plusieurs paradoxes qui ont suscité mon intérêt et qui faisaient des étudiants un groupe pertinent pour étudier le *dumpster diving*.

En situant mon étude à Montréal, j'ai choisi ainsi un contexte qui me donnait accès à une large population étudiante dans laquelle je pouvais trouver des individus qui pratiquaient le DD. Au niveau démographique, Montréal est la deuxième ville la plus peuplée du Canada et la principale métropole de la province du Québec (Statistique Canada, 2017). Le groupe d'âge des 20 à 34 ans forme 24,3% de la population de la ville de Montréal, ce qui équivaut à presque un quart de la population de la ville (Montréal en Statistiques, 2014). La présence de quatre universités et de nombreux établissements collégiaux se reflètent dans ce profil démographique plutôt jeune (Montréal en Statistiques, 2014)³. En 2017, Montréal a été consacrée « meilleure ville étudiante » au monde par le site *topuniversities.com*, une

³ Il y a effectivement deux universités francophones, l'UQAM et l'Université de Montréal, et deux universités anglophones, l'université de McGill et de Concordia. Il y a également 12 cégeps sur l'île de Montréal ainsi que plusieurs établissements d'éducation postsecondaire.

communauté web sur l'éducation supérieure à travers le monde. En plus d'avoir une population jeune et étudiante, la majorité des personnes (57%) habitant la ville de Montréal âgée de 15 à 64 ans détient un diplôme d'études supérieures (Montréal en Statistiques, 2014).

De plus, depuis quelques années, à Montréal et plus largement en Amérique du Nord, dénoncer le gaspillage est devenu la nouvelle mode de contestation socio-environnementale. Les gens tentent de combattre le gaspillage par des actions parfois individuelles et parfois collectives à travers des épisodes de sensibilisations, de nouveaux types de commerces, de nouvelles entreprises. Le gaspillage se présente donc sous deux grandes banderoles : le gaspillage alimentaire et le gaspillage de matières non organiques (emballages, plastiques, objets divers). La lutte contre le gaspillage rassemble donc d'un côté les individus qui sont sensibles aux causes environnementales et de l'autre, les individus qui accusent plus largement la surconsommation et l'économie capitaliste de la situation. Cette lutte devient un terrain fertile pour des projets d'entreprises comme le témoigne les épiceries zéro déchet qui s'inspire de la tendance du même nom et les entreprises pour réduire le gaspillage alimentaire comme les Jus Loop et l'application Eatizz, toutes deux basées à Montréal. Il y a ainsi un réel engouement dans les médias à propos du gaspillage, mais pas uniquement. Les compagnies locales et les produits du Québec sont fortement encouragés, ainsi que les alternatives vers une consommation responsable. Ces nouvelles entreprises et ces tendances de consommation visent des populations précises ; la conscience sociale et environnementale des individus qui ont des moyens financiers, ce qui fait du gaspillage et des tentatives de réduction du gaspillage quelque chose à la mode. Le *dumpster diving* peut ainsi être considéré comme une forme radicale de cette tendance de contestation au gaspillage. La récupération alimentaire s'insère alors dans cette lutte et revêt même un certain capital activiste. Le fait de sauver des aliments est considéré pour plusieurs comme un dévouement ultime à la cause.

Dans l'ensemble, les étudiants montréalais me paraissent être un excellent choix de groupe pour étudier la pratique du DD. Il est cependant à noter qu'il existe une diversité de *divers*. Il serait alors erroné de penser que tous les étudiants qui font de la récupération alimentaire sont identiques ou encore que leur pratique de DD soit la même. Certains vont effectivement vivre uniquement des produits récupérés, certains vont compléter leur collecte de DD par des

produits d'épicerie, alors d'autres complèteront leur épicerie par quelques produits issus du DD. Il faut également mentionner que la récupération alimentaire n'est pas un choix permanent, puisqu'elle peut être une phase ou une succession de phases : il est possible de s'adonner au DD, d'arrêter, de recommencer et ainsi de suite. Cette pluralité de *divers* reflète donc bien la pluralité des types d'étudiants à Montréal.

Structure du mémoire

Le chapitre suivant présente la démarche et le cheminement de recherche dans la construction progressive de l'objet. Ce chapitre expose les grandes étapes de cette étude qualitative, de la collecte des données ethnographiques à l'analyse de celles-ci. On y retrouve les méthodes de collecte employées, les informations sur les participants, les biais liés au terrain et ceux liés à la population étudiée, ainsi que la méthode de traitement des données. La justification des choix méthodologiques et subséquemment, des choix analytiques est présentée à travers les obstacles et les problèmes rencontrés à différents moments de la recherche. Finalement, ce chapitre présente les outils conceptuels principaux utilisés tout au long de ce travail ce qui permettra de préciser la problématique.

Pour tenter de répondre aux questions de recherche, ce mémoire propose trois chapitres thématiques permettant de creuser une logique précise de la récupération alimentaire. Ces thématiques ont été dégagées sur la base de l'ethnographie de trois grandes phases de la récupération alimentaire : la recherche d'aliments dans les poubelles, la sélection des produits consommables et le partage. Les chapitres permettront de démontrer en quoi ces diverses phases sont autant de manières de comprendre les représentations des *divers* sur leur rapport à la pratique, aux aliments ainsi qu'à l'ensemble des apprentissages mis en œuvre pour s'alimenter à faible coût. Le rapport à l'urbanité des *divers* sera examiné au deuxième chapitre, les pratiques de partage et de sociabilité seront traitées dans le troisième et finalement, la consommation de la nourriture récupérée sera abordée dans le quatrième chapitre.

Chapitre 1 : Démarche de recherche et construction de l'objet

J'ai commencé mon terrain ethnographique avec l'idée de faire de l'anthropologie engagée. J'estimais que les conditions des étudiants et le gaspillage alimentaire étaient des sujets importants sur lesquels se pencher. Le terrain m'a toutefois amené à considérer le gaspillage comme une réalité du DD, mais sans en être une variable centrale à analyser. Le propos s'est donc tourné sur les étudiants et leur pratique de récupération plutôt que sur les raisons ayant mené les aliments à être jetés. Cette recherche présente une collecte de données qualitatives composées d'entretiens semi-dirigés, d'observations participantes et de rencontres informelles. La dimension participante est particulièrement forte étant donné que j'ai fait du *dumpspter diving* avec mes informateurs, ainsi que par mes propres moyens. Le terrain ethnographique fut divisé en deux parties : la première à l'automne 2014 et la deuxième au printemps-été 2015 pour un total de six mois de terrain par intermittence. Par la suite, les données ont été analysées selon les différentes techniques et pratiques de récupération des aliments en mettant de côté les métadiscours des individus. J'ai établi une distinction entre les métadiscours qui véhiculent des prises de position sur le DD et les discours qui expliquent la pratique de manière à examiner l'ancrage de la récupération dans le quotidien des individus. Ce chapitre propose une chronologie du parcours de recherche en y intégrant les différents paramètres méthodologiques dans le but de démontrer comment s'est progressivement construit l'objet à l'étude.

1.1 Obstacles et difficultés sur le terrain

Pour cette recherche, j'avais choisi de faire un terrain ethnographique du proche dans le but d'accélérer la collecte de données considérant le peu de temps accordé à un terrain de maîtrise. Je souhaitais faciliter différentes variables comme les barrières de langue, l'enracinement dans un nouveau contexte, la recherche de collaborateurs et plus largement la compréhension des subtilités et des dynamiques internes à la vie étudiante. Étant moi-même étudiante à Montréal, je considérais pouvoir plus facilement accéder et intégrer le groupe que je voulais étudier.

Cela dit, mon terrain a été parsemé d'obstacles liés majoritairement au fait qu'il s'est déroulé « chez moi ».

Une des premières difficultés fut de créer une distinction entre les moments où je faisais du terrain et les moments où j'habitais simplement Montréal. Les observations participantes se déroulaient à des endroits que je connaissais et étaient intégrées à mon quotidien. Je trouvais difficile de négocier entre la recherche ethnographique et ma vie personnelle puisque ces deux univers s'étaient entremêlés. Il était plus facile de participer au DD dans des quartiers que je fréquentais moins parce qu'il y avait un aspect de nouveauté et de découverte. Or, la majorité de mes collaborateurs habitaient les quartiers avec lesquels je suis le plus familière, soit le Plateau, Rosemont Petite-Patrie et Villieray. La coupure avec le terrain n'était donc pas toujours évidente : j'avais l'impression d'être toujours sur le terrain sans jamais y être. Une seconde difficulté est survenue quant à la proximité identitaire que je partageais avec les *divers*. J'ai rapidement réalisé que les réseaux dans lesquels je m'insérais étaient très similaires à mes propres réseaux sociaux. J'étudiais des étudiants qui avaient mon âge et qui avaient des situations semblables à la mienne. J'avais donc l'impression d'étudier mes amis ou, plus précisément, des individus qui pourraient aisément le devenir. Cette proximité rendait difficile une prise de distance avec mes informateurs, car nous partagions beaucoup de choses : sens de l'humour, conviction politique, histoire de vie, condition matérielle, scolarité, apparence... etc. Qui plus est, j'étais sensible à leurs opinions, leurs idées et leurs revendications qui auraient très bien pu être les miennes dans un autre contexte. Il m'était alors difficile d'étudier la pratique du DD adéquatement dû à la proximité géographique avec ma vie hors-terrain, mais également au niveau de la relation avec mes informateurs.

Le fait de faire de l'ethnographie du proche a grandement complexifié le processus de collecte de données et l'analyse de celles-ci par la focalisation sur les meta-discours (sur lesquels nous reviendrons plus tard). En plus de ces problèmes de distances avec le terrain, je considérais récolter des données inintéressantes. J'avais l'impression de me buter aux mêmes réponses insipides qui n'apportaient aucune nouveauté dans l'étude du DD. J'avais ainsi un problème avec mes questions de recherches et plus largement avec ma problématique. Ces difficultés sur le terrain m'ont obligée à arrêter ma collecte de données à l'automne 2014 pour mieux la

recommencer quelques mois plus tard, au printemps 2015. La durée de cette pause est également liée aux conditions climatiques hivernales à Montréal qui font en sorte que le *dumpster diving* est moins opérant entre les mois de décembre à mars. Bien qu'il y ait des individus qui récupèrent des aliments à longueur d'année, il est plus intéressant d'étudier la pratique lors des saisons plus chaudes. Par ailleurs, cette pause m'a permis de prendre du recul pour mieux organiser ma réflexion et ajuster ma problématique de recherche.

Mon premier guide d'entretien proposait des thématiques davantage liées aux besoins alimentaires des *divers* à savoir si la pratique du *dumpster diving* pouvait être suffisante pour y subvenir. Je considérais la récupération alimentaire comme une stratégie alimentaire de subsistance à travers les aliments récupérés. Je souhaitais démontrer les contradictions entre la réalité des *divers* Montréalais, le gaspillage alimentaire et l'insécurité alimentaire. Or, cet angle me donnait des données trop descriptives et peu substantielles m'empêchant d'accéder à la complexité de la pratique du DD. J'avais l'objectif d'utiliser ces données pour traiter de différents thèmes, comme la justice sociale, l'autosuffisance alimentaire (à travers les données nutritionnelles) et les paradoxes identitaires. En étudiant le DD du point de vue de la stratégie alimentaire, je passais sous silence les dynamiques sociales et culturelles de la pratique. J'ai alors fait le choix d'orienter mon enquête davantage sur la pratique, les *divers* et leurs discours. Une deuxième grille d'entretiens me permettait approfondir les raisons et les motivations des *divers*, ainsi que leur opinion du système et de la société à travers leur pratique de récupération. Ces entretiens étaient alors beaucoup plus riches et permettaient d'entrer dans la logique interne de la pratique. Ainsi, au lieu de simplement me décrire la pratique, les individus m'expliquaient la place du DD dans leur quotidien.

Ces difficultés, autant au niveau du terrain que de la construction de mon angle de recherche, ont enrichi singulièrement ma démarche ethnographique et m'ont permis d'accumuler énormément de données. Cette pause entre les deux parties du terrain m'a permis de restructurer mes objectifs de recherche plutôt que de persister dans une direction inintéressante. Cela dit, ayant constaté par moi-même la stérilité de ma première collecte de données, cela m'a permis d'apprendre de mes erreurs et de m'exercer à créer un questionnaire d'entretiens semi-directif ainsi que d'élaborer une problématique de recherche. Ces obstacles

qui ont mené à cette pause ont effectivement allongé la durée de mon terrain au-delà de la moyenne nécessaire pour une maîtrise. Bien que cela soit probablement un des facteurs ayant contribué à la longueur de cette recherche, je considère que cela m'ait été très positif.

Cela dit, ce terrain ne fut pas uniquement semé d'obstacles. Cette proximité géographique, sociale et, bien sûr, culturelle a eu certains avantages. Le fait de parler la même langue et de posséder les mêmes repères culturels m'a permis de créer rapidement des liens de confiance ainsi qu'une forte complicité avec mes informateurs. Il m'était alors très facile de dialoguer avec eux et de créer des relations amicales. Le fait que nous étions similaires sur plusieurs points m'a également permis de me faire inviter à l'improviste pour aller faire du *dumpster diving* et pour partager des repas (de poubelles) chez eux. J'ai l'intime conviction que ces avantages m'ont permis d'accéder à des informations qu'autrement je n'aurais pas eues. D'un point de vue éthique, j'ai négocié cette proximité en m'assurant de toujours indiquer les motivations à ma présence. Je n'hésitais pas à demander si je pouvais utiliser une certaine information lorsque la situation se déroulait hors d'un entretien officiel.

1.2 Collecte de données et population étudiée

L'enquête a consisté à recueillir simultanément les discours et à observer les pratiques de récupération à différents endroits dans la ville. Les discours ont été recueillis sur le vif, lors d'échanges dans le cadre d'observation participante ou dans le cadre d'entretiens semi-dirigés. L'accès au terrain s'est fait en utilisant différentes techniques. Tout d'abord, comme je connaissais des individus qui faisaient du *dumpster diving*, je suis partie de mon réseau social, à travers mes amis et mes connaissances, lesquels m'ont mis en contact avec d'autres personnes. Ce bouche-à-oreille fut plutôt prolifique, puisque plusieurs personnes dans mon large cercle social faisaient eux-mêmes du DD ou connaissaient de proche ou de loin quelqu'un qui en faisait. La pratique de récupération alimentaire dans le milieu universitaire militant s'est révélée très commune. Pour la deuxième partie de mon terrain, au printemps 2015, j'ai décidé d'élargir mon réseau d'informateurs potentiels en faisant un appel à tous sur internet, et plus précisément sur les médias sociaux à travers les groupes de récupération alimentaire sur Facebook. Cela m'a permis de rencontrer des individus qui sortaient des réseaux habituels dans lesquels je m'étais insérée. Cela a donc été très positif sur le plan des

rencontres et également en matière de diversité des collaborateurs. Mes deux seuls critères de sélection pour choisir mes collaborateurs étaient leur statut d'étudiant (actuel ou récent) et leur motivation principale à pratiquer le DD ; je voulais rencontrer des étudiants qui faisaient du *dumpster diving* par choix et non par nécessité. J'ai constaté que le profil était plutôt semblable : jeunes universitaires québécois issus de la majorité sociale.

Dans le cadre de cette enquête de terrain, j'ai parcouru les ruelles et j'ai fouillé dans les poubelles de Montréal avec mes informateurs. Au début, davantage comme observatrice, mais très rapidement j'ai moi-même sauté dans les bennes pour chercher des aliments. Les moments d'observation participante pouvaient être prévus, tout comme je pouvais recevoir un appel m'invitant le soir même à aller faire du *dumpster diving*. Je me suis donc promenée avec des collaborateurs (à pied ou à bicyclette), je les ai suivis dans leurs trajets et j'ai participé aux activités de nettoyage et de cuisine par la suite. Parallèlement, j'ai commencé à faire du *dumpster diving* par moi-même, ce qui m'a permis d'entrer en communication avec des individus qui récupéraient. Je pouvais donc discuter de façon informelle autour de bennes à ordures, en aidant à fouiller ou en échangeant des aliments. Comme je voulais apparaître comme étant une *divers* pour être traitée comme telle, je n'indiquais pas faire une recherche. Ce choix a été motivé par deux types d'attitudes qui se présentaient lorsqu'initialement j'indiquais faire un mémoire sur le DD. Tout d'abord, soit les *divers* devenaient méfiants de peur que je nuise ultimement à leur pratique ou encore, ils étaient intimidés par mon statut de chercheur et m'attribuaient une expertise beaucoup plus grande que la leur, ce qui renversait le sens des questions. J'ai donc décidé que, pour ces épisodes de récupération en solo, j'allais garder un profil bas au niveau de mes motivations.

J'ai également utilisé les plateformes comme Facebook pour aiguiller mes observations. Les nombreux groupes Facebook associés au *dumpster diving* à Montréal permettaient d'examiner les différentes dynamiques associées à la pratique, mais à travers une autre méthode. Ces groupes sont constitués de personnes qui ne se connaissent pas, mais ayant la pratique du *dumpster diving* en commun ou une curiosité pour celle-ci en commun. Le DD à Montréal inclut une grande partie de son fonctionnement sur les médias sociaux. Les débats sur ces groupes, les encouragements, l'entraide, les questions et les réponses entre individus (réponses

parfois cinglantes) permettent de saisir les nuances, les constantes, les décalages et les ruptures dans les discours sur la pratique. Les médias sociaux permettent ainsi d'enrichir les données de terrain dû à la quantité d'informations que l'on peut trouver sur les babillards des groupes Facebook à propos du DD. Il faut donc considérer les plateformes des médias sociaux comme partie intégrante de l'observation participante.

En plus des diverses méthodes d'observation participante, j'ai également mené des entretiens semi-dirigés. J'ai effectué 19 entrevues, dont deux de groupes, pour un total de 21 informateurs. J'ai fait 8 entrevues à l'automne 2014, pour un total de 9 personnes, et 11 entrevues au printemps 2015, pour un total de 12 personnes. Sur ces 21 collaborateurs, 9 étaient des femmes et 12 des hommes. Les entretiens ont oscillé de 45 minutes à 1h30 et furent tous enregistrés avec le consentement des participants. J'ai rencontré mes collaborateurs à différents endroits leur laissant toujours le choix du point de rendez-vous et en soulignant que je pouvais me déplacer n'importe où sur l'île de Montréal. Ces rencontres ont pris place dans différents quartiers de Montréal, à savoir principalement le Plateau Mont-Royal, Rosemont La Petite-Patrie, Villeray, Côte-des-Neiges ainsi qu'au Centre-ville.

Tous les individus que j'ai rencontrés, sauf une, faisaient du DD par choix et non par nécessité. Une seule participante avait fait du DD par nécessité et je trouvais intéressant de la rencontrer pour avoir une autre version de la récupération alimentaire. Elle avait la cinquantaine, mère de trois enfants et elle semblait dire qu'elle avait toujours eu des problèmes financiers. Cela dit, sachant qu'elle ne correspond pas aux critères de ma population à l'étude, je me dois donc de ne pas la considérer pour le profil que je tente de dresser. Ainsi, sur les 21 personnes rencontrées, je n'en considère que 20 pour ce qui est de ma population étudiée. La part de « choix » chez ces autres collaborateurs est toutefois à mettre en relation avec leurs statuts d'étudiant et leur précarité relative. La pratique est assumée parce qu'elle est considérée comme l'une des différentes options accessibles pour s'approvisionner en nourriture. Cependant, comme cette option permet d'alléger un poids financier, il n'est pas à négliger les restrictions budgétaires et les conditions de vie de ces individus. Le DD devient un choix motivé par des raisons empiriques autant qu'idéologiques.

Puisque ma collecte de données n'avait que deux critères de sélection, je n'ai pas fait attention au genre de mes collaborateurs. Pour ce qui est des entretiens semi-dirigés, je me retrouve alors avec 12 hommes et 8 femmes. J'ai toutefois contacté beaucoup plus de femmes, mais les occasions de se rencontrer se sont moins concrétisées. Je me retrouve donc dans l'impossibilité d'affirmer que le DD est une pratique plus d'homme que de femme, bien que mes données ne me donnent pas arbitrairement une égalité des sexes. Compte tenu que cette recherche concernait des étudiants, l'âge de mes collaborateurs varie entre 22 et 33 ans. Il s'est avéré que seulement deux de mes informateurs avaient plus de 30 ans, tandis que tous les autres se situaient autour de 25 ans. La majorité vivait en appartements avec des amis, certains dans de grandes colocations voire des communes (de grandes colocations à plusieurs colocataires où la collectivité est au centre des activités et des tâches). Ils habitaient tous dans des quartiers centraux desservis par le métro de Montréal, donc dans des quartiers plutôt dynamiques avec une variété de différents commerces. Les individus rencontrés n'avaient pas d'enfants, sauf pour une femme. Elle avait la garde partagée de sa fille une semaine sur deux, et allait faire du DD lorsqu'elle n'avait pas son enfant.

Tous mes informateurs avaient, du moins, commencé des études universitaires. La plupart avaient déjà gradué du baccalauréat ou même du deuxième cycle. Certains cumulent même les diplômes : deuxième baccalauréat, certificat, maîtrise... etc. D'autres, au moment des rencontres, avaient terminé leurs études et avaient un travail salarié associé à leur formation, alors que certains étaient dans un entre-deux (entre deux contrats, en recherche d'un emploi ou d'un nouveau projet). Les individus rencontrés étaient donc fort éduqués et majoritairement blancs. Mon terrain m'a amené à ne rencontrer que des Québécois (francophone ou anglophone) et des Français ayant immigré au Canada (de façon permanente ou temporaire). Seule l'une de mes collaboratrices avait une double nationalité (canado-marocaine), mais étant arrivée au Québec en âge préscolaire, elle se considère québécoise avant tout. Je considère qu'une part significative des personnes faisant du DD par choix est constitué de jeunes adultes étudiants ou en début de parcours professionnels, essentiellement des Québécois blancs ou des Français immigrants.

Le côté francophone de ma population à l'étude est toutefois à relativiser dans la mesure où mes réseaux et les quartiers parcourus sont francophones. Il y a effectivement à Montréal un pendant anglophone du DD que j'ai peu côtoyé. Ma démarche présente ainsi certains biais liés à la langue française et aux réseaux mobilisés. Mes méthodes de recrutement m'ont effectivement amené à rencontrer à des individus semblables ce qui, ultimement, me convenait, car je recherchais des étudiants qui récupéraient par choix. Cela laisse évidemment de côté un immense pan du groupe des *divers* qui font du DD par choix sans être des étudiants et/ou francophone.

1.3 Cheminement de recherche

Suite au terrain, les entrevues ont toutes été intégralement transcrites et mises en relation avec les observations, les rencontres informelles et l'expérience de première main. Les discours des *divers* étaient fougueux et proposaient une vision contestataire de la société que je trouvais intéressante. J'ai donc commencé à analyser mes données en examinant l'ancrage politique dans l'alimentation des *divers*. J'ai initialement orienté mon mémoire autour de l'analyse des discours des *divers*, d'autant plus qu'ils se recoupaient entre eux me donnant l'impression de posséder des données probantes sur l'alimentation par le DD. Ainsi, j'avais l'objectif de discuter des raisons et des motivations des *divers* de manière à démontrer qu'ils politisaient la sphère alimentaire. Je considérais leurs multiples critiques de la société comme une manifestation d'un militantisme incorporé (puisque associé à l'alimentation). J'avais effectivement relevé trois raisons récurrentes présentées par les *divers* pour justifier leur pratique : ne pas consommer (au niveau marchand et capitaliste), éviter le gaspillage et économiser. Je voulais adresser le DD comme un système d'approvisionnement informel lié à un mode de vie alternatif.

Les discours des *divers* étaient alors centraux à mon analyse et à la construction de mon objet d'étude. Or, le côté revendicatif et engagé de la pratique s'est révélé être un obstacle dans l'élaboration du questionnement scientifique. La proximité avec mes informateurs qui avait été un souci lors de la collecte de donnée s'est révélée être également problématique au stade de l'analyse. Ayant fait moi-même du DD (seule et avec eux), j'adhérais, malgré moi, à leurs positions et je partageais leurs opinions. Par conséquent, j'avais peu de recul sur les discours

des *divers* ce qui m'empêchait de les analyser convenablement : je ne faisais que relayer leurs propos. Je proposais des comptes-rendus descriptifs sans nuances auxquels je tentais de juxtaposer des concepts anthropologiques. J'étais incapable d'aller au-delà des positions des *divers* ce qui m'empêchait de distinguer les différents niveaux de discours et donc, d'analyser le DD par cet angle.

Il va sans dire que cette difficulté à analyser mes données m'a retardé dans le processus de rédaction, ce qui a également contribué à allonger ma maîtrise. J'ai effectivement passé plusieurs mois à creuser de multiples directions selon différents angles, mais sans être en mesure de prendre le recul nécessaire pour questionner les discours des *divers*. Pour sortir de cette impasse, j'ai fait table rase et je me suis attelée à distinguer les discours portant sur les étapes techniques du DD des discours justificatifs et critiques. J'ai ainsi regroupé comme étant des « méta-discours » les propos portant sur les motivations, les raisons, les positions politiques et les convictions sociales des *divers*. Ces discours, ai-je compris, surplombaient la pratique du DD, mais n'expliquaient pas la récupération alimentaire dans sa quotidienneté. Les difficultés liées aux méta-discours m'ont ainsi orienté à considérer uniquement la pratique du DD pour m'éloigner des propos impétueux des *divers* dans lesquels je m'empêtrais. Ces obstacles au niveau analytique m'ont permis d'envisager le DD avant tout comme une pratique sur laquelle sont venus se greffer les discours et les rationalisations des *divers*. Ainsi, bien que cet obstacle ait allongé substantiellement la durée de rédaction de cette maîtrise, force est d'admettre l'importance pédagogique que cela a eue dans mon apprentissage sur l'analyse de données qualitatives et la rédaction d'une recherche anthropologique.

1.4 Principaux outils conceptuels

J'ai ainsi orienté mon analyse en me focalisant sur la pratique en elle-même. De cette manière, j'étais en mesure d'examiner les différentes techniques et pratiques associées à la récupération permettant d'amener les aliments de la poubelle à l'assiette. En suivant ces différentes étapes, cela m'a permis de considérer le DD comme une chaîne opératoire. Je me suis alors inspirée des études de technologie culturelle ainsi que des études sur les récits de vie des objets pour construire mon objet d'étude et établir mon angle d'analyse.

La technologie culturelle est la branche de l'ethnologie qui traite des systèmes techniques. Les phénomènes techniques sont ainsi considérés comme des faits sociaux totaux étudiés pour faire apparaître les relations avec les autres phénomènes sociaux. Lemonnier (2010) indique que tout ce qui concerne l'action de l'homme relève de la technique. On identifie une technique à l'ensemble des procédés permettant d'effectuer une action donnée sur la matière. Cela touche autant les manières de faire fonctionner le corps que la transformation des ressources d'un milieu naturel : dans le cas du DD, c'est la récupération des aliments des poubelles. Il y a trois ordres d'interactions qui confèrent aux techniques le caractère de système : 1) des objets, en tant que moyens d'action sur la matière, 2) des processus décomposables en chaînes opératoires selon des séquences gestuelles et 3) des connaissances. Pour Lemonnier (2010), dire qu'une technique forme un système, c'est d'insister sur la complexité des interactions qui s'établissent entre les éléments auxquels la technique fait appel, que ce soit la combinaison de chaînes opératoire, de la relation entre le geste et l'outil ou de la mobilisation de connaissances spécifiques. L'étude des processus techniques constitue alors un moyen de mettre en rapport des phénomènes techniques et des phénomènes sociaux (Lemonnier, 2010).

Les études de technologie culturelle seront mises en parallèle avec les études sur la socialité des choses qui met en avant le caractère complexe de la valeur attribué aux objets et à la multiplicité des significations sociales qu'ils peuvent porter. Appadurai et Kopytoff (1986), dans le livre *The Social life of things*, indiquent qu'il ne suffit pas que les choses aient été matériellement produites, il faut qu'elles soient culturellement construites. Les représentations culturellement situées des choses leur permettent d'avoir un potentiel d'échange pour être de l'ordre des marchandises. Kopytoff (1986) indique qu'il est nécessaire de suivre la biographie des objets, car leurs significations sont inscrites dans leurs formes, leurs usages et leurs trajectoires. Il place les dynamiques sociales à l'origine de la construction de l'échangeabilité des choses laquelle varie d'une société à l'autre et, par conséquent, devient une dimension culturelle de la valeur des objets. La commodification (*commoditization*), le fait de transformer une chose en une marchandise échangeable, est alors vue comme un processus qu'il est possible de décortiquer selon la construction historique et culturelle de l'objet. Parallèlement, un objet peut être décommodifié (*decommoditized*) et devenir une non-

marchandise selon les contextes, le type d'objet et les groupes d'individus. Ainsi, le même produit peut à la fois avoir une valeur d'échange pour une personne, mais ne rien valoir pour quelqu'un d'autre. Kopytoff (1986) indique alors que les choses ont des récits de vie qui sont analysables à travers les différents contextes et, surtout, les régimes de valeurs qui leur sont attribués.

Ces cadres conceptuels me permettent de m'intéresser à ce que produit la pratique de récupération alimentaire. En considérant le DD comme étant décomposable en chaîne opératoire, il est possible d'analyser étape par étape le processus par lequel est réalisée la récupération alimentaire et de quelle manière les aliments sont manipulés. Cela permet de considérer la pratique en tant que système technique mis en œuvre par un groupe d'individus pour s'alimenter. Il est alors possible de décortiquer et reconstituer l'ordre et les paramètres de chacune des étapes de cette chaîne. La biographie des aliments, quant à elle, nous permettra de nous pencher sur les changements de valeurs associés aux aliments au cours de cette chaîne opératoire. Nous allons ainsi regarder le caractère culturellement construit des aliments selon les différentes phases de récupération à travers les techniques propres aux *divers*. Au cours de ce mémoire, la chaîne opératoire éclairera la manière dont les aliments seront à la fois, trouvés, évalués, récupérés, nettoyés, cuisinés et parfois offerts. L'étude du DD à travers la biographie des aliments permet, à son tour, de considérer les changements de valeur des aliments en fonction de leur statut initial de déchet. La nourriture, ayant été jetée aux poubelles, est valorisée à nouveau par les *divers* en étant récupérée. Le DD est alors le processus de valorisation d'aliments décommodifiés. De ce fait, les trois thématiques analytiques explorent chacune une étape dans la récupération permettant d'illustrer le spectre de valeur attribuée aux produits : d'articles décommodifiés dans les ordures, les aliments deviennent le butin d'une chasse au trésor urbaine, pour ensuite incarner une remise en question des catégories du consommable et du non-consommable jusqu'à être des vecteurs de partage dans des groupes sociaux. Par conséquent, c'est en considérant le DD comme une chaîne opératoire qu'il est possible de démontrer l'ancrage social de la pratique au-delà de l'aspect nutritif et idéologique. La récupération sera ainsi analysée à travers le système technique ce qui permettra de révéler les représentations que se font les *divers* de leur pratique et des aliments aux différentes étapes, sans toutefois tomber dans les métas-discours.

En plus de la chaîne opératoire et la biographie des aliments, j'ai fait le choix de développer un cadre conceptuel pour chaque chapitre d'analyse. Je propose donc une brève présentation des différents outils utilisés dans les chapitres suivants pour situer la structure du mémoire d'un point de vue conceptuel. Ces autres outils, spécifiques aux thématiques, seront cependant développés avec plus de détails dans les parties concernées.

Le deuxième chapitre aborde la recherche d'aliments et la construction d'un corpus de connaissance pour savoir où chercher et quand y aller. Ce chapitre examine les liens entre la récupération alimentaire et la ville en fonction des endroits clés pour trouver des aliments. Le concept du « non-lieu » de Marc Augé (1992) sera utilisé pour distinguer l'utilisation originale que font les *divers* de différents endroits de la ville en fonction de la perception de celle-ci par les non-*divers*. De cette manière, il est possible d'analyser comment les *divers* négocient l'aspect public de leur pratique à travers leur image. Cette thématique présente ainsi un cadre théorique et des concepts ancrés dans l'anthropologie urbaine.

Le troisième chapitre questionne la rhétorique du partage altruiste en analysant les pratiques d'échange et de don suite à la récupération alimentaire. Les limites du groupe des *divers* sont étudiées à travers les constances dans leurs comportements de partage. Je fais dialoguer principalement les théories du don et contre-don de Marcel Mauss (1923), pour qui il n'y a aucun don qui soit désintéressé, avec les actions de distribution de nourriture des *divers*. Je cherche à vérifier si réellement la nourriture est donnée de manière indifférenciée. En examinant la valeur de la nourriture à travers les dons, je fais appel à une approche plus globale où la valeur n'est pas uniquement économique. Je m'inspire donc de Kopytoff (1986) en proposant de suivre le parcours biographique des aliments dans le DD pour y examiner le caractère protéiforme de la valeur attribuée à la nourriture.

Le quatrième chapitre analyse le processus par lequel les *divers* sont en mesure de considérer un produit dans une poubelle comme étant un aliment. J'examine les différentes catégories du consommable qui permettent aux aliments d'être classés et reclassés selon les contextes. Je questionne le lien entre la socialisation et les actions des individus à travers leurs perceptions des détrit. Ce chapitre aborde aussi les techniques impliquées dans le choix des aliments à récupérer. Pour ce faire, cette thématique met de l'avant les théories structuralistes de Lévi-

Strauss (1964) et de Mary Douglas (1967), la dimension génératrice des pratiques et des techniques en utilisant les concepts de Bourdieu (1980) et de Descola (1994), ainsi que le cadre théorique de la technologie culturelle.

Chapitre 2 : Vivre la ville autrement

Le *dumpster diving* est une pratique qui se déroule dans des lieux qui sont à l'écart des regards comme les ruelles et l'arrière des commerces. Les poubelles dans lesquelles sont récupérés les aliments sont souvent placées dans des endroits que l'on ne remarque pas nécessairement ou devant lesquels on ne s'attarde généralement pas. Marc Augé (1992) définit de « lieu anthropologique » tout endroit avec lequel il est possible de créer des liens identitaires, relationnels et historiques. En comparaison, il introduit le concept de « non-lieux » pour définir un espace interchangeable que l'on n'habite pas et où l'être humain reste anonyme. Les non-lieux sont donc des espaces de passage qui ne sont ni identitaires, ni relationnels et ni historiques. Les acteurs urbains ne s'approprient pas ces espaces avec lesquels ils entretiennent plutôt une relation utilitaire. Les non-lieux ne sont pas des espaces de rencontre, ce sont plutôt des espaces « promis à l'individualité solitaire, au passage, au provisoire et à l'éphémère » (1992, p. 101). Augé (1992) indique donc que les non-lieux servent d'antidote au dépaysement à travers leurs ressemblances et leur absence de temporalité. Or, bien que les lieux des poubelles ne soient pas sémiotiquement neutres, je propose de les considérer tout de même comme des non-lieux. Les ruelles et les endroits où se trouvent les poubelles sont effectivement des lieux publics qui ne peuvent pas, à priori, servir de cadres référentiels pour la mémoire, les relations et l'identité (les trois caractéristiques servant à définir un lieu anthropologique). Ces endroits sont des lieux de débarras dont les articles jetés sont destinés à se faire ramasser par les éboueurs ; ce sont des lieux qui sont souvent encombrés, mal éclairés et sales. Cependant, ces espaces dissimulés sont, pour les *divers*, les endroits clés de leur pratique de récupération.

Je souhaite ainsi analyser le rapport des *divers* aux non-lieux à travers leur pratique de récupération alimentaire. Il y a deux points qui me paraissent essentiels quant au rapport entre la ville et le DD. Tout d'abord, il y a une lecture spécifique et alternative de la ville depuis les différents endroits où il est possible de s'approvisionner par les poubelles. Les ruelles et les espaces de débarras sont des endroits où les *divers* passent énormément de temps pour trouver des aliments encore bons. Ces non-lieux, qui habituellement restent invisibles, deviennent des lieux de choix pour les *divers* qui les parcourent, les connaissent, s'y approvisionnent en

nourriture et y font des rencontres. Par conséquent, pour les *divers*, il y aurait une requalification des non-lieux associés aux poubelles. Ensuite, le deuxième point est axé davantage sur cette inscription spatiale qui favorise la pratique. Les caractéristiques des différents endroits où sont récupérés les aliments facilitent la pratique de récupération particulièrement au niveau de l'image. Ce chapitre propose donc d'examiner la recherche et la récupération d'aliments à travers les non-lieux que sont les endroits attribués aux poubelles. Pour ce faire, le chapitre se penchera tout d'abord la récupération alimentaire au niveau ethnographique pour être en mesure de mieux approfondir les deux axes précédemment évoqués qui lient la ville à la pratique du DD.

2.1 La recherche d'aliments

La pratique du DD dépend grandement du type de commerce, du type de poubelle et de leur accessibilité. Les différents quartiers de Montréal ont des populations différentes avec des tendances et des traditions culinaires différentes ce qui transparaît dans l'offre commerciale.

« Donc il y a des gens qui s'en tiennent beaucoup à leur quartier, alors je te dirais que c'est populaire plus dans Villeray, Rosemont, Hochelaga. C'est un petit peu central à Mtl, j'ai l'impression qu'à l'extérieur de ça, il n'y en a pas tant que ça qui s'en fait » (Mathilde, 32 ans).

Il y a davantage de personnes qui font du DD dans les quartiers centraux que dans les zones plus résidentielles ou avec une population immigrante plus importante. La pratique du DD sera différente selon le quartier dans lequel elle est effectuée parce qu'elle dépendra des commerces. L'accessibilité aux poubelles est également variable. Les supermarchés franchisés (IGA, Métro, Maxi, Loblaws... etc.) ont généralement des compacteurs à l'extérieur ou bien gardent leurs bennes à ordures à l'intérieur. Dans les deux cas, cela rend impossible tout type de récupération. Il y a évidemment des exceptions et certains de ces supermarchés mettent leurs déchets à l'extérieur. Les commerces de quartier offrent, quant à eux, de meilleures opportunités de récupération. Ce sont des petits commerces spécialisés (fruiterie, boulangerie, épicerie fine...etc.) ou des épiceries dites de quartier. Ces dernières sont plus petites que les supermarchés, mais elles offrent une variété de produits.

« Ce genre de contexte là, cette diversité-là en termes de commerces est possible à Montréal. T'as ces commerces-là qui sont un peu locaux pis, en même temps, de moyennes surfaces. Comme on parlait de Intermarché, tu pourrais parler du marché Jean-Talon, des affaires comme ça. Eux, c'est des commerces suffisamment gros qu'ils vont avoir besoin d'un dumpster, d'un conteneur à proprement parler. Tsé le gros truc sur roulette. Bon, pis qu'ils vont avoir un roulement dans leurs produits qui va être assez grand qu'éventuellement il va y avoir des choses qui vont se retrouver dans le dumpster » (Victor, 26 ans).

La pratique du DD va donc varier selon les types de commerces, l'offre alimentaire dans un quartier et les produits qui s'y vendent. À Montréal, les commerces et les marchés publics ont différents types de poubelles qui mènent donc à différentes façons de pratiquer la récupération. Ainsi, en allant du plus gros au plus petit, il y a tout d'abord les bennes à ordures qui peuvent être de différents formats. De forme rectangulaire ou carrée, en métal ou en plastique, les bennes sont généralement assez hautes ce qui oblige les individus à s'y hisser à l'intérieur ou à utiliser des objets environnants pour se surélever. Ensuite, il y a les grosses poubelles droites et rectangulaires qui sont généralement sur roues et de couleur noire (les versions vertes sont utilisées pour le recyclage). Elles sont assez hautes et profondes qu'il faut les incliner pour bien voir ce qu'elles contiennent. Elles sont toutefois assez grosses et résistantes pour s'y pencher à partir de la taille pour fouiller à l'intérieur (à défaut de vouloir les incliner), mais trop petites pour s'y hisser. Il y a également les petites poubelles droites qui sont davantage ce qu'on associerait à des poubelles résidentielles, de grosseurs variables, dont il est possible de faire le tour du contenu en soulevant les sacs et autres détritiques qu'elle contient. Finalement à Montréal, les déchets sont souvent mis à même le sol dans des sacs et des cartons sur le bord des rues. Cela crée un amas de déchets, une espèce de pyramide vacillante où il est possible de trouver beaucoup de choses, autant des aliments que des objets hétéroclites. À Montréal, les ordures et les matières recyclables (dans des récipients ou non) sont pour la grande majorité directement sur la voie publique, c'est-à-dire sur les bords de rues, dans les ruelles à l'arrière des commerces, aux abords des marchés publics, aux intersections... etc. Ils sont accessibles sans trop d'effort. L'aspect légal de la pratique réside sur la localisation des poubelles. Si ces dernières sont sur une propriété privée, il est donc illégal de les fouiller. Il faudrait que les poubelles soient derrière une clôture ou dans une extension du magasin pour que les déchets soient considérés comme étant sur une propriété privée. Dans ce cas précis, ce serait illégal

pour les *divers* de faire du DD. Toutefois, à Montréal, les déchets sont généralement sur des espaces considérés comme publics.

La pratique de DD exige une certaine connaissance des différents magasins et de leurs poubelles. Les *divers* vont explorer et se trouver un parcours, une routine quelconque en fonction des lieux de ramassage, des jours de la semaine, des jours de collecte des ordures et les heures de fermeture.

« À force de faire ça, de faire du repérage pis de l'exploration, tu finis par trouver des spots différents. Pis si tu y vas plusieurs fois dans la semaine, tu vas peut-être trouver des trucs que tu n'aurais pas trouvés genre si t'étais allé juste le vendredi. Plus souvent tu y vas, plus que t'as de variété » (Mathilde, 32).

Les *divers* ont donc tendance à faire de la récupération dans les quartiers qu'ils connaissent ou qu'ils ont déjà explorés puisque cela leur permet d'être plus efficaces. Ce sera généralement des commerces qui sont à proximité de chez eux, de leur lieu de travail ou de tout endroit où ils passent beaucoup de temps. Un nouveau quartier nécessite de l'exploration pour trouver de bonnes poubelles ainsi qu'un investissement de temps pour comprendre la logique de récupération. Par conséquent, ces connaissances peuvent être très larges et portées sur différents quartiers, voir même différentes villes, tout comme elles peuvent être circonscrites à un petit secteur.

« Pendant des années, j'ai exploré pis maintenant je connais assez de poubelles à Montréal pour ne pas avoir besoin d'en explorer plus. Mais en région, quand je suis en vélo ou en char, je vais voir derrière » (Jérémie, 25 ans).

Ces connaissances permettent aux *divers* de savoir où aller pour chercher ce dont ils ont de besoin. Ce savoir-faire prend du temps à acquérir et permet aux *divers* d'acquérir cette logique des déchets et cette compréhension du fonctionnement de la ville pour la récupération. Il y a différentes façons d'organiser une session de DD. Il y a les épisodes de DD planifiées et les séances improvisées, tout comme il y a des occasions d'exploration et des parcours routiniers. Les endroits qui seront fouillés vont donc dépendre de plusieurs facteurs.

« Des fois, ça peut être très organisé, on choisit un soir et on se dit go. Ou simplement quand je reviens d'une soirée ou de l'université pis qu'il y a un dumpster sur mon chemin en retour vers la maison. Sinon, en retour d'une soirée

pis j'ai faim j'arrêtais au bagel st-Viateur pis c'est selon moi le meilleur snack »
(Justine, 23 ans).

Les séances à l'improviste ont plus tendance à se faire seul puisqu'ils s'intègrent aux déplacements des individus. La pratique de récupération peut donc ne pas être planifiée et les *divers* peuvent tout simplement prendre l'habitude de passer par les ruelles et s'arrêter devant des poubelles pour y étudier le contenu. La nourriture récupérée dépendra donc de la capacité de transport du moment (sac à dos, bicyclette, marche à pied). À l'inverse, il y a ces épisodes de DD qui sont prévus et organisés. Que la récupération se fasse seule ou en groupe, le parcours peut être plus long et méthodique avec l'objectif de récupérer des aliments en quantité et en variété. Dans ce cas, il y aura une plage horaire de bloquée qui est prévue pour faire du DD. Le parcours peut être choisi à l'avance ou non ; tout dépend des individus, de leur routine, de leur objectif et du moyen de transport qui sera utilisé. S'ils ont effectivement accès à une voiture ce soir-là, il est plus probable qu'ils organisent un itinéraire de poubelles, alors que s'ils se déplacent en bicyclette, ils peuvent très bien choisir la prochaine destination au fur et à mesure. Il y a différentes façons de rapporter les aliments et les produits à la maison qui varieront avec le moyen de transport préconisé : voiture, bicyclette, marche à pied... etc. Les *divers* vont souvent avoir un sac à dos ou des sacs d'épicerie réutilisables avec eux ainsi qu'en complément des petits sacs de plastique. Ils vont également utiliser le panier de leur bicyclette pour transporter ce qu'ils récupèrent. Autrement, les *divers* peuvent aussi prendre une boîte en carton qui traîne autour de la poubelle pour transporter leurs trouvailles ; ils vont généralement être très débrouillards pour rapporter ce qu'ils trouvent surtout si le DD se fait sans avoir été prévu. Ils vont effectivement développer des astuces pour transporter de grandes quantités de nourriture lorsqu'ils ne sont pas en voiture. Certains vont même bricoler des remorques qu'ils accrochent à leur vélo lorsqu'ils prévoient faire de grosses cueillettes. Il y a une place importante liée à l'improvisation et au plaisir de la débrouille.

En ce qui concerne les meilleurs moments pour faire du DD, il est évident, qu'à Montréal, la pratique de récupération est affectée par les saisons. Le DD se faisant à l'extérieur, les temps froids de l'hiver rendent la pratique plus ardue, notamment car les aliments sont soumis aux intempéries.

« C'était une température où il faisait froid/pas froid, genre en mars. C'est un facteur à considérer quand tu fais du DD, tes aliments sont conservés plus longtemps, mais en même temps ton brocoli va être endommagé parce qu'il va avoir gelé. Mais pour la viande c'est intéressant, parce que là ta viande est congelée dehors. Fake là tu peux te dire, c'est moins risqué » (Victor, 26 ans).

En hiver, il faut donc récupérer les produits rapidement, et prévoir le moment précis de la récupération en fonction des commerces sélectionnés. En revanche, les températures froides peuvent faire office de congélateur naturel pour tous les aliments jetés qui ne sont pas des fruits et des légumes comme le lait, le yogourt, les soupes, les plats préparés, les produits de boulangerie, et même la viande...etc. Par ailleurs, dans le froid, il est également plus laborieux de récupérer des aliments pour des questions très techniques ; pour trouver, tâter, choisir et prendre les aliments, il faut enlever ses mitaines ou ses gants. Autrement, il est trop difficile d'avoir une bonne préemption à travers l'équipement. L'hiver, plusieurs de mes informateurs m'ont donc indiqué faire moins de DD, et même pas du tout.

« C'est sûr que là c'est l'hiver et j'ai moins le goût. Mais l'été, je vais y mettre beaucoup plus de temps. C'est l'été, je suis bien, je suis dehors, je vais juste y aller. Là, il fait froid, j'ai moins le goût de juste sortir dehors » (Mathieu, 25ans).

D'autre part, l'été, soit l'autre extrême de température à Montréal, présente également ses côtés positifs et négatifs quant à la récupération alimentaire. La chaleur extérieure estivale jumelée aux poubelles fermées (souvent de couleur foncée) vont précipiter la dégradation des produits en les rendant mauvais ou tout simplement dégoutants. Cela dit, le DD pendant l'été peut effectivement être agréable. Les chaudes soirées permettent de vagabonder et d'investir davantage de temps dans la recherche, puisque le contexte est léger. Les déplacements entre les différents sites de récupération sont également moins difficiles que l'hiver et plus rapides. Le climat influence ainsi le nombre de personnes qui fait du DD et donc, la quantité d'aliments disponible dans les poubelles. L'été, la pratique du DD peut devenir une course contre la montre pour s'assurer d'obtenir des aliments dans les endroits fréquentés.

Parallèlement, pratiquer le DD dépend des horaires des commerces, des heures de fermeture et du fonctionnement hebdomadaire interne des magasins. Cela dit, il est plus profitable de faire du DD le soir puisque les commerces, avant de fermer, font un tri dans leurs aliments : ce qu'ils remettront sur les étalages le lendemain ou ce qu'ils considèrent désormais insatisfaisant

à la vente. Outre les fruits et les légumes, les commis vont également faire la rotation des produits ayant une date de péremption. Ainsi, tout ce qui sera périmé le lendemain ou le surlendemain se retrouvera, la plupart du temps, aux poubelles. La veille d'une journée fériée où les épiceries sont fermées est également un bon moment pour aller vérifier les poubelles, puisqu'ils vont faire l'inventaire pour deux jours, autant dans les produits frais que dans les produits avec date d'expiration. Par ailleurs, les jours de livraison peuvent également s'avérer intéressants puisqu'il y aura nécessairement un classement des aliments par des rotations sur les étalages. De plus, certains produits risquent d'avoir été abîmés pendant la livraison (emballage endommagé, bris d'un élément, renversement d'une substance sur une partie des produits...etc.) ce qui les destina directement aux poubelles. Les marchés publics sont également des endroits intéressants juste avant la fermeture. C'est à ce moment que les commerçants font le ménage de leur inventaire et sont plus enclins à donner tout bonnement leurs invendus aux personnes qui rôdent autour des poubelles. Il est cependant possible de faire du DD en plein jour et tomber sur des aliments dont la cause du rejet est incertaine (ni flétris, ni expirés, ni endommagés...etc.). Le DD est donc une pratique qui incorpore l'incertitude à différents niveaux.

2.2 Les lieux du *dumpster diving*, des non-lieux?

Pour la pratique du *dumpster diving*, les espaces des poubelles sont plus que de simples endroits où les aliments peuvent être récupérés. Ces lieux possèdent des caractéristiques propres où les *divers* passent du temps. Je vais tenter de démontrer que les non-lieux des rebuts deviennent effectivement des lieux pour les *divers*. Les différentes caractéristiques de ces non-lieux les mènent à devenir des lieux spécifiques dans le cadre des activités de DD. Je propose ainsi d'examiner ces caractéristiques et de regarder de quelle manière cela peut mener à la création d'une cartographie précise des différents endroits pour récupérer de la nourriture. Les espaces des ordures peuvent être considérés comme des lieux pour les *divers*, mais restent des non-lieux pour tous les autres individus : cela s'appelle de la co-présence. Dans le but de singulariser les endroits où est pratiqué le *dumpster diving* des non-lieux urbains, je propose d'utiliser le terme (non)-lieux. L'utilisation de cette forme hybride permet de reconnaître la spécificité de ces endroits dans les activités du DD, car bien que ce sont des « lieux » pour les

divers (soit pour une petite frange de la population), ce sont toujours des « non-lieux » pour le reste des individus.

Les différents (non)-lieux qu'il est possible d'associer à la pratique du *dumpster diving* sont les ruelles, l'arrière des commerces et autres endroits normalement peu fréquentés. Or, pour les *divers*, ces endroits ne sont pas « promis à l'individualité solitaire, au passage, au provisoire et à l'éphémère » (Augé, 1992, p. 101). Ce sont des espaces qui peuvent être des lieux de rencontre, où les *divers* partagent des informations et s'entraident dans leur activité de DD.

« Des fois, c'est de la complicité, une bonne entente, de l'entraide. Souvent c'est de l'entraide, ou on dira "dans cette poubelle il y a ça" ou "tiens, j'ai trouvé beaucoup de ça, est-ce que tu en veux ?" ou "tu devrais aller là-bas il y a beaucoup de choses", c'est souvent comme ça. Ou des fois ça peut juste être bonjour-bonjour » (Pierre, 25 ans).

La récupération peut être une activité solitaire ou entre amis, tout comme elle peut favoriser des rencontres avec des inconnus. Il n'est pas rare de rencontrer des individus, particulièrement dans les quartiers populaires pour le DD. En plus d'entrer en contact avec des inconnus autour de poubelles, voire dans des bennes à ordures, les *divers* partagent également des références en commun liées à leur pratique. Ainsi, certains commerces seront reconnus pour leurs poubelles et pour le potentiel de récupération qu'ils offrent. Ces endroits deviennent des points de références en matière de *dumpster diving* dans des quartiers spécifiques. Certaines poubelles auront même des noms ce qui participe à l'établissement d'une toponymie de ces (non)-lieux. Ainsi, certains (non)-lieux auront un nom en fonction de la réputation de leurs poubelles comme le « Magic Dumpster », alors que d'autres auront le nom du commerce « au Melon-Miel » ou « chez Forcier ». Par ailleurs, comme ces (non)-lieux sont connus et reconnus, la plupart des *divers* vont se faire un devoir de toujours laisser un peu de nourriture pour les prochains qui passeront. Ce faisant, ils sont alors très conscients de la popularité et de l'achalandage de certains (non)-lieux et vont donc négocier les provisions en conséquence.

« Dans les quartiers où il s'en fait beaucoup, c'est le fun d'en laisser genre ... Mais même si tu en laisses, y'a de bonne chance que ça se gaspille point, si personne d'autre ne repasse après toi. Ça peut arriver, mais c'est sûr que dans Villeray, dans Rosemont, dans Hochelaga, ça n'arrivera pas, parce qu'il y a tellement de

gens qui en font. Mais ici dans Côtes-Des-neiges, si tu en laisses, c'est presque sûr que personne ne va le prendre » (Édouard, 23 ans).

Les *divers* sont alors au courant qu'ils partagent les ressources des poubelles avec d'autres personnes. Même s'ils ne se croisent pas nécessairement, les *divers* savent que ces (non)-lieux sont fréquentés par plusieurs autres individus : par exemple, parfois, les aliments sont déjà triés et mis dans une boîte en vue. Par conséquent, les *divers* vont alors considérer ces (non)-lieux comme étant des endroits dont l'utilisation est collective et partagée, bien que pour la majorité des individus ce soit des lieux associés à l'abandon.

En plus d'avoir ce bagage d'information partagé et une utilisation conjointe des (non)-lieux, les *divers* vont également être en mesure d'établir des distinctions pour diversifier leur approvisionnement en nourriture. Ainsi, les différents endroits où sont placées les ordures des commerces ne sont pas uniquement des endroits où il y a un aspect social et collectif, les (non)-lieux sont distingués les uns des autres en fonction de leurs caractéristiques spécifiques. Les *divers* peuvent généralement prévoir ce qu'ils trouveront, même s'il leur arrive de trouver des produits inhabituels et inusités. Ils vont mettre à profit leur connaissance des différents (non)-lieux de la ville (parfois d'un seul quartier) pour tenter de récupérer des types d'aliments précis : fruits et légumes, produits de boulangerie, produits d'épicerie...etc. Ils vont donc savoir où aller pour optimiser leur chance de trouver ce dont ils ont besoin : « *Parce que je peux prévoir ce que je vais trouver dans une poubelle ou dans une autre. Parce que tu choisis où tu vas. Grosso modo, t'as épicerie, épicerie généraliste, boulangerie. Tu choisis et t'as une bonne idée de ce que tu vas trouver* » (Jérémie, 25 ans). Ce qui est récupéré dépend alors des différents types de connaissances sur les (non)-lieux en question. Ces endroits seront différenciés les uns des autres et ces connaissances permettront aux *divers* de varier les produits récupérés. Ces (non)-lieux deviennent des endroits aussi distinctifs que la variété des commerces qu'ils représentent. Par conséquent, les endroits des poubelles ne sont pas tous identiques du point de vue des *divers*.

Ainsi, en plus d'avoir une cartographie des différents endroits et une connaissance de leur spécificité, il y a une dimension temporelle essentielle à la pratique du *dumpster diving*. Outre la gestion de l'espace, il y a certains moments auxquels les (non)-lieux prennent vie. Les

informations temporelles sur les différents horaires de la ville, des commerces et des quartiers sont intégrées dans un savoir-faire plus large qui influencera la pratique de récupération.

« Savoir où aller, telle boulangerie à telle heure, tu sais que, quand ils ferment, t'as des sacs de pain dans leur poubelle. Tel magasin de sushi dans leur poubelle. Tu sais que Atwater, il faut y aller avant 5h. [...] Jean-Talon, il faut y aller la journée, avant 7h le soir. Tu sais que le magasin Obut à St-Henri ferme à 6h, donc à 6h30 c'est bon... » (Giz, 24 ans).

Les caractéristiques temporelles de ces lieux en créent des espaces singuliers qui offrent différents aliments à différents moments. Les heures de fermeture des commerces, l'accessibilité et les horaires de collecte des déchets sont autant de variables qui permettent de convertir ces espaces habituellement inintéressants en lieux référentiels pour la pratique du DD. Ces informations précises sur les bons moments auxquels aller récupérer permettent de distinguer ceux-ci en reconnaissant leur spécificité. Les plages horaires des différents (non)-lieux vont alors s'inclure au bagage d'informations nécessaire pour faire du *dumpster diving*. La connaissance des bons moments va contribuer à l'élaboration de la cartographie alternative de la ville en y ajoutant la variable temporelle.

Les (non)-lieux ont ainsi une temporalité qui leur est propre, qui dépend des commerces, mais également des quartiers dans lesquels ils sont situés. Il faut toutefois du temps pour développer les connaissances et les savoir-faire liés à la recherche d'aliments. C'est à travers la régularité de la récupération alimentaire que les *divers* sont en mesure de transformer les espaces des ordures en lieux clés pour s'approvisionner en aliments. Un apprentissage est nécessaire pour maximiser les recherches et les trouvailles. Les *divers* vont donc devoir explorer différents endroits pour être en mesure de récupérer suffisamment de nourriture, mais également pour obtenir une variété d'aliments. L'exploration mène alors à un apprentissage au cours duquel de nombreuses connaissances vont être acquises. Cependant, c'est un apprentissage qui peut prendre beaucoup de temps à acquérir et qui se fait en grande majorité par essais-erreurs.

« Au début, c'était moins organisé, je partais comme ça, aux mauvais endroits et aux mauvais moments pis souvent je ne trouvais juste rien et je ne comprenais pas pourquoi [...] C'est un art qui s'apprend comme n'importe quoi, c'est une pratique à développer, c'est un ensemble de petites stratégies pour juste faire un meilleur dumpster » (Justine, 23 ans).

Les différents endroits, leur popularité, ce qu'ils offrent, les heures optimales ainsi que les meilleurs moments dans la semaine sont tous des informations qui s'apprennent. C'est un bagage qui s'acquiert par la pratique à travers les différentes campagnes de repérage selon les quartiers explorés. Le DD devient alors un corpus de connaissance situé et contextualisé qui se construit avec le temps. Comme chaque quartier est différent, les connaissances pour pratiquer le DD peuvent être plutôt sectorisées. Les connaissances pratiques des *divers* peuvent donc être limitées à un même quartier, à quelques commerces, tout comme ces savoirs peuvent être bien plus larges et étendus à une plus grande zone. La motivation à aller explorer de manière récurrente se développe en curiosité, laquelle devient un des moteurs principaux à la recherche d'aliment. Plus ils explorent et récupèrent, plus leur façon de considérer les poubelles change ; faire du DD devient une sorte chasse au trésor. Les poubelles sortent de l'invisible pour devenir un point d'attraction : « *De fil en aiguille, tu commences à vouloir regarder dans toutes les poubelles* » (Joanie, 25 ans). La pratique du DD est constituée de connaissances qui se développent et qui s'actualisent progressivement, mais également qui génèrent de nouvelles habitudes. Plus il est possible de s'alimenter à travers le DD, plus la pratique s'intègre dans un mode de vie ou une routine.

« En allant à l'UdeM, je passe à travers Atwater à tous les jours, je finissais les cours et j'allais faire les dumpster sur le retour. Sinon, le Metro Snowdon c'était ma connexion. Alors à la place de prendre ma connexion, je sortais, j'allais au Métro [l'épicerie] de Snowdon et je prenais 2 sacs. Je trouve des choses quasiment à chaque fois » (Giz, 24 ans).

La pratique de DD peut ainsi devenir une routine quotidienne ou hebdomadaire. Si le DD devient un mode de vie, tout ce qui gravite autour de la manière de se déplacer en ville est désormais intégré dans le quotidien chez les gens. Les *divers* se créent une cartographie des différents lieux qui peut être commune à plusieurs personnes, mais qui est souvent personnelle à chacun. Les besoins en nourriture, les goûts des individus et les moyens de transport sont autant de variables qui peuvent personnaliser les itinéraires entre les différentes poubelles. En indiquant que la récupération peut être une habitude, les *divers* laissent entendre que c'est désormais le point de départ à partir duquel ils calculent leurs déplacements en fonction des endroits de DD qu'ils connaissent. S'ils se déplacent à pied, leur périmètre sera plus limité, puisqu'ils devront marcher jusqu'aux différents emplacements. Ils devront donc rapporter les

aliments dans des sacs à dos ou des sacs d'épicerie en marchant, ce qui peut être lourd et encombrant. S'ils se déplacent en bicyclette, ils auront accès à un plus grand circuit, ils pourront se déplacer plus loin et plus vite. De plus, il est plus facile de transporter les produits : parfois, ils ont des paniers ou des boîtes sur leurs bicyclettes dans lesquels ils peuvent poser les aliments ou encore, ils sont en mesure de faire tenir en équilibre des sacs ou des boîtes à même le guidon. S'ils ont accès à une voiture, ils pourront aller bien plus loin et même aller à des lieux peu fréquentés par d'autres *divers* car peu accessibles ; en banlieue de la ville, dans des quartiers résidentiels éloignés des transports en commun ou même dans des secteurs plus industriels. Ainsi, la pratique sera variable et personnelle à chacun en fonction de leur horaire personnel, des endroits qu'ils fréquentent et du moyen de transport dont ils disposent.

« C'est que, pour moi, faire du dumpster, autrement qu'en vélo, ça gosse. Sauf en char. Mais comme j'en ai toujours fait sur mon chemin, c'est pour ça que c'est plus rapide que d'aller à l'épicerie. Je ne le compte même pas dans mes déplacements. Je reviens d'un 5@7 à l'UQAM pis moi le fatigant, je suis comme "allez on arrête, on va trouver du stock" ! Tant que c'est sur ton chemin pis que t'es en vélo, tu ne perds pas de temps à faire l'épicerie » (Jérémie, 25 ans).

L'intégration du DD vient alors modifier les déplacements quotidiens des individus en fonction de leurs connaissances pratiques. À cette fin, par curiosité, par exploration et également à des fins de récupération, les *divers* se déplacent plus souvent en fonction d'où se trouvent les poubelles. Les *divers* ont ainsi une connaissance de Montréal et une carte mentale de la ville qui intègre des informations pratiques développées avec l'expérience. Le savoir acquis de leurs épisodes d'explorations les incite à modifier leurs déplacements ou tout simplement, à se déplacer aux bons endroits aux bons moments.

Les *divers* ont des connaissances qui sont donc différentes des autres citoyens dû à leur pratique de récupération alimentaire. Les connaissances des *divers* comportent tout un volet alternatif qui en vient à orienter ou réorienter leur utilisation de la ville en incorporant des (non)-lieux dans leurs horaires de vie spécifiques. Leur façon de vivre la ville changerait à partir du moment où les endroits alloués aux poubelles deviennent des lieux d'acquisition et de rencontres potentielles. Par conséquent, pour les *divers*, leur ville héberge beaucoup plus de « lieux anthropologiques » que pour les autres citoyens puisqu'ils ont transformé les non-lieux

habituels en endroits de référence pour leurs activités de récupération. Ainsi, l'utilisation différente des *divers* transforme des endroits habituellement promis à l'oubli en des lieux offrant un grand potentiel. La pratique donne vie à des endroits autrement invisibles pour en faire des lieux singuliers et distincts. La ville, pour les *divers*, inclut alors les lieux, certains non-lieux et leurs (non)-lieux.

2.3 Les avantages des (non)-lieux

Les déchets sont des objets que l'on ne veut pas voir puisque, une fois hors des maisons ou magasins, ils sont destinés au dépotoir. Les (non)-lieux ne sont pas fréquentés par des personnes autres que les gens qui y récupèrent des aliments et des objets puisque ce sont les endroits réservés aux rebuts et aux détritux. Les *divers* indiquent qu'il y a un fort stigmatisme associé aux individus qui s'approchent des poubelles pour regarder leur contenu. Ils affirment que le geste de fouiller les ordures dénote une grande détresse puisque cela implique de s'intéresser aux déchets des autres.

« Parce qu'il y a cette idée-là que ce qu'il y a dans les poubelles c'est sale, c'est dégueu, c'est contaminé, c'est les sans-abris qui font ça, c'est les pauvres : tu n'as pas besoin de faire ça. Cette idée-là, que ce qui est aux poubelles c'est souillé. Ceux qui sont contraints de faire ça, dans l'idée populaire, ce n'est pas par choix » (Justine, 23 ans).

Les *divers* sont ainsi très conscients de l'image qu'offre à priori quelqu'un qui fouille dans les poubelles. Ils avancent que leurs actions viennent frapper un imaginaire de pauvreté et d'anormalité. Ce stigmatisme et ces associations liées à la pauvreté peuvent donc être difficiles à négocier. D'un regard extérieur, il est effectivement difficile, voire impossible, de saisir la différence entre les individus qui fouillent les poubelles par choix et ceux qui le font par nécessité. Or, bien que le *dumpster diving* se pratique dans des endroits généralement à l'abri des regards, les poubelles sont tout de même situées dans la sphère publique. Ils indiquent qu'il y a donc une image de pauvreté qui leur colle à la peau malgré eux et en dépit de leurs motivations à faire du *dumpster diving*. Ainsi, même s'ils peuvent justifier leur pratique aux gens autour d'eux, ils ne peuvent pas contrôler l'image qu'ils projettent autant qu'ils pourraient le souhaiter. Les propos des *divers* reflètent, d'une part, les réactions auxquelles ils font face et montrent, d'autre part, comment ils composent avec cette vision de leur pratique.

« Forcément, il y a toujours un regard social qui veut que fouiller dans les poubelles ce soit sale, c'est pour les pauvres donc c'est ingrat. C'est juste l'image sociale associée à quelqu'un qui fouille dans les poubelles c'est celle de la pauvreté, de la saleté, du dénuement quelque part » (Pierre, 25 ans).

Les *divers* spécifient que l'acte de récupérer dans les poubelles se fait associer à des qualificatifs rabaissants (sale, contaminé, souillé) ainsi qu'à une certaine classe d'individus (les indigents et les sans-abris) par le reste de la population. Les *divers* vont donc inférer ce que pensent les non-*divers*. Ils vont déduire que fouiller dans les poubelles et surtout pour l'alimentation, est perçu comme un échec social et une option de dernier recours. La personne qui récupère des aliments dans les poubelles est alors perçue comme si étant résolu à manger les restes des autres à l'image d'un charognard. Ils indiquent que le symbolisme associé aux déchets est tellement fort qu'il représente une situation de désespoir. Par conséquent, pour les *divers*, la pratique du DD se fait associer au rejet par les non-*divers* : la récupération représente le rejet matériel (les ordures) et le rejet social (la pauvreté). La prise de parole présentée ici s'insère dans une complexité argumentative : ce sont les autres qui pensent cela. Cependant, cela semble exprimer des sentiments confus envers leur propre pratique. À travers les propos des *divers*, on perçoit la difficulté d'assumer et de confronter l'image qu'ils renvoient sur le fait de chercher dans les poubelles et de fréquenter des (non)-lieux. Mes informateurs ont soulevé deux caractéristiques urbaines qui, selon eux, facilitent leur pratique : l'anonymat et la tolérance des comportements marginaux dans une grande ville. Bien que les *divers* indiquent que la pratique est facilitée par ces caractéristiques urbaines, j'avance que c'est plutôt les (non)-lieux qui favorisent la pratique même du DD. En restant des non-lieux pour ceux qui ne pratiquent pas la récupération alimentaire, ces endroits permettent aux *divers* de demeurer invisibles. Je propose ainsi d'observer en quoi les discours sur l'anonymat et la tolérance sont en fait une manière détournée d'indiquer que c'est l'inscription spatiale des (non)-lieux qui permettent l'exécution de la récupération alimentaire.

La ville de Montréal détient environ un quart de la population de la province du Québec. Nécessairement, la pratique de DD passe plus facilement sous le radar à la quantité de personnes rassemblées sur le même territoire (qui, d'ailleurs, est une île). La gêne à l'idée

d'être vue à fouiller les poubelles est plus simple à écarter lorsqu'il y a moins de chance de se faire identifier.

« Alors qu'à Mtl tu peux le faire et rester incognito. Moi je suis à l'aise de faire du dumpster à Montréal, parce qu'on ne sait pas je suis qui. Ça change complètement la donne » (Émilie, 25 ans).

Un étranger ne pourra porter son jugement que par rapport à l'acte en soi et non pas à la personne. De plus, ce jugement n'aura pas de réelles conséquences puisqu'il ne s'insère dans aucune dynamique personnelle : ni d'atteintes à la réputation ou d'humiliation sociale ne sont en jeux. L'anonymat général de la ville permet ainsi d'éviter une réprobation individualisée à propos de la pratique du *dumpster diving*, parce que la forte population urbaine diminue les chances de croiser quelqu'un qu'ils connaissent. Le fait de ne pas connaître personnellement les autres citoyens permet aux *divers* de vivre entièrement leur pratique et même, dans plusieurs cas, de commencer à s'intéresser au DD. Une grande majorité de mes intervenants ont effectivement commencé leur pratique à l'extérieur de la ville dans laquelle ils ont grandi. Certains de mes informateurs montréalais d'origine ont tout de même commencé à pratiquer le DD à Montréal sans mettre explicitement en œuvre une stratégie pour s'éloigner du quartier de leurs parents. Ils ont commencé là où ils ont été amenés par des individus plus expérimentés. Cela dit, plusieurs ont soit commencé à Montréal, s'ils venaient d'ailleurs au Québec, ou en voyage dans un pays occidental. Une majorité de mes informateurs ont été initiés au *dumpster diving* lors d'un voyage en Europe ou en Australie. C'est en rencontrant des voyageurs également économes ou en rencontrant des groupes d'individus avec des modes de vie alternatifs que certains ont découverts la récupération d'aliments. Ils ont ensuite transposé leur expérience de DD à Montréal à leur retour. La plupart, montréalais d'origine ou non, ont donc commencé à récupérer loin de repères familiers et par extension, loin de tous réseaux sociaux. Ainsi, ce ne sera pas précisément l'anonymat qui favorise l'émergence du comportement de récupération, mais plutôt l'absence de repères et de cercle social. C'est le fait de sortir d'une certaine routine en faisant quelque chose de nouveau qui donne le coup d'envoi à la pratique. Par conséquent, l'anonymat ne semble pas central aux motivations initiales.

Depuis les débuts de l'anthropologie urbaine, l'individu typiquement urbain était conceptualisé comme étranger, voire comme un individu solitaire. La ville n'était pensée

comme un ensemble de personnes étrangères les unes aux autres ; les citoyens auraient toujours une certaine méfiance les uns envers les autres (Agier, 2015). Ainsi, les personnes vivant en ville connaissent l'existence agglomérée des autres citoyens, mais sans connaître leur réalité individuelle. Un étranger est toute personne qui est personnellement inconnue à la personne de référence, mais qui est dans son champ de vision (Lofland, 1973). L'expérience de la ville serait avant tout une expérience d'anonymat dans les places publiques (Lofland, 1973). Elizabeth Bott (1957) dans son étude sur les ménages britanniques a établi une différence entre les réseaux unis (*close-knit*) et les réseaux dissociés (*loose-knit*) pour indiquer que les réseaux unis seraient plus normatifs que leur contrepartie. Effectivement, ces communautés unies (*close-knitted*) seraient composées des mêmes individus depuis longtemps créant une force normative associée à mode de vie homogène. Les réseaux provenant de ces milieux participent à une pression normative comportementale élevée qui est beaucoup moins grande, voire inexistante dans les réseaux dissociés (cité dans Hannerz, 1980). Ces pressions normatives dans les réseaux unis peuvent se faire, entre autres, à travers le commérage comme indiqué par Gluckman (1963). Il indiquait que le commérage permettait de maintenir l'unité des groupes puisque de parler des autres exprimait et affirmait les normes partagées (cité dans Hannerz, 1980). Il y aurait effectivement une plus grande pression normative à avoir un comportement quelconque dans de plus petites communautés où tout le monde se connaît. Or, une ville comme Montréal est constituée de multiples réseaux dissociés qui n'ont pas une grande force normative. Comme les individus sont majoritairement des étrangers les uns envers les autres, il est possible de pratiquer le DD sans avoir peur d'être le sujet de commérages, lesquels pourraient affecter tout un ensemble d'individus comme les proches parents et les amis.

« Notre communauté c'est genre nos amis, c'est tous les gens avec qui tu as des affinités. Ce n'est pas nos cousins ou nos voisins. Même qu'on ne parle pas tant à nos voisins... Genre tes actions n'ont pas des répercussions sur ta famille. Mais en région, la déviance est plus couteuse » (Joanie, 25 ans).

Ainsi, les *divers* indiquent que la pratique n'est pas uniquement à propos d'eux, mais qu'elle est soumise à une pression sociale bien plus complexe. Le problème du *dumpster diving* dans les petites communautés c'est la crainte que les parents soient l'objet du jugement par association ou encore qu'ils s'interposent, suite à cette reconnaissance sociale, dans le choix

du type d'approvisionnement inusité en aliments. La ville devient alors une possibilité pour le DD grâce à la masse de personnes différentes et indifférentes, lorsque comparée à de petites villes. Le stigmatisme associé aux ordures serait plus facile à apprivoiser dans une ville où la majorité des personnes sont inconnues et où les parents et les proches ne peuvent pas être rencontrés ou affectés par des comportements marginaux. Une ville de la grandeur et de la densité démographique de Montréal permet de s'approprier certains (non)-lieux pour s'approvisionner en aliments, parce que les risques de se faire reconnaître sont faibles. Les *divers* indiquent être plus facilement invisibles et leurs actions plus aisément dissipées dans la masse d'individus habitant la ville. Cela dit, ils créent une distinction drastique entre la ville et la région, mais pas uniquement pour les questions de récupération : ils associent le choix à la ville et le fatalisme à la région pour ce qui concerne les amis et l'opinion des passants.

« Moi je ne viens pas de Montréal, je ne viens pas de Québec, je viens d'une ville intermédiaire. Là-bas si tu vois quelqu'un fouiller dans un dumpster, dans un conteneur, ça serait très étrange. [...] Je suis au courant de ce qu'est le DD depuis des années, mais le DD est une réalité qui s'applique beaucoup mieux dans un contexte urbain [...] Justement à Montréal la tolérance des gens face à des comportements qui peuvent être vus comme alternatifs - encore une fois gros guillemet- les gens sont beaucoup plus tolérants à Montréal de gens qui sont différents » (Victor, 26 ans).

Les *divers* argumentent que cette tolérance à la diversité jumelée à des réseaux sociaux plus éclatés permet aux individus de participer à des activités qui autrement ne seraient pas socialement acceptées. Cela étant dit, il est intéressant de noter que les individus rencontrés étaient majoritairement de Montréal et des villes de la région métropolitaines. Je n'ai effectivement rencontré que très peu de *divers* qui provenaient de petites communautés où la pression sociale est grande. La comparaison du *dumpster diving* entre la ville et les régions ne fait que prouver une fois de plus leur difficulté à négocier avec eux-mêmes leur pratique de récupération. Lors de mes entretiens, les *divers* indiquaient que, hors des grandes villes, l'acte de fouiller est étrange, anormal et sujet à ragots ; la ville permettrait alors une plus grande tolérance à une diversité de types de comportements. Cette comparaison démontre qu'ils ne sont pas totalement détachés d'une vision béotienne des régions puisqu'ils homogénéisent les opinions des personnes y vivant. Les propos des *divers* sur le stigmatisme associé à fouiller les

poubelles et leurs justifications sur l'anonymat et la tolérance dans une grande ville permettent de détourner leurs propres perceptions d'eux-mêmes.

« Ça ne me dérange pas tant ce que les gens pensent de moi, honnêtement, ça m'importe peu. Mais il y a certainement un problème d'image : fouiller dans la poubelle, ce n'est pas normal. Prendre de la bouffe dans la poubelle, ce n'est pas normal dans la société d'aujourd'hui. Surtout une jeune femme, avec un beau petit sac à dos, avec des jeans propres pis des belles bottes. Il y a comme un clash tsé, qu'est-ce que tu fais dans la poubelle » (Olivia, 24 ans).

En indiquant que ce n'est pas « normal », ils mettent l'accent sur la particularité de leurs actions ce qui leur permet de se donner une image de militants. Les *divers* renversent les discours pour valoriser ce qu'ils font. Ils indiquent ne pas se soucier de l'opinion des passants pour démontrer que leur pratique du DD est un choix qu'ils peuvent justifier. Cela dit, malgré leurs discours, ils mettent beaucoup d'importance à leur image et à l'opinion des autres. Ainsi, bien que les *divers* aient des habitudes d'approvisionnement marginales, ils ne sont pas eux-mêmes des marginaux. Au contraire, ce sont des universitaires et des individus intégrés à la société et au système. D'un côté, c'est cet aspect de privilégiés qui leur permet d'avoir une gamme de comportements alternatifs ; porter fièrement des vêtements seconde main, vivre « zéro déchet » ou encore fabriquer leurs propres produits de beauté. Dans le cas du DD, ils ont choisi de s'approvisionner dans les poubelles pour différentes raisons allant des causes économiques à politiques. Leur place dans la société est garantie, ils n'ont pas besoin de s'intégrer pour passer inaperçus. D'un autre côté, c'est justement cette place qui fait en sorte qu'ils sont sensibles à l'image qu'ils dégagent. Ils ne sont pas des punks qui ont décidé de sortir du système pour vivre selon leurs valeurs. Ce ne sont pas des personnes qui veulent à tout prix être marginales pour passer un message. Par conséquent, ils vont inférer des opinions aux non-*divers* parce qu'ils veulent prouver leur choix subversif sans être complètement marginaux. En décrivant leur audace et leur non-conformisme, les *divers* se placent dans une position de provocation qui leur amène un certain capital social. Les discours sur l'anonymat et la tolérance permettent alors de jongler plus facilement avec le stigmate de pauvreté qu'apporte la récupération dans les poubelles pour souligner leur singularité.

Comme précédemment indiqué, les (non)-lieux du *dumpster diving* ne sont pas considérés comme de vrais lieux par les personnes qui ne font pas de récupération alimentaire. Ces endroits n'ont effectivement aucun intérêt à moins de récupérer des objets dans les poubelles. Ainsi, en plus d'être généralement cachés des regards, ces (non)-lieux ne sont pas fréquentés assidument par des non-*divers*. Les (non)-lieux du DD sont davantage fréquentés au début de la soirée et la nuit pour des raisons liées aux rythmes des commerces. Ils deviennent alors des endroits sûrs puisqu'ils sont généralement cachés et loin des regards. Or, mes informateurs ne m'ont pas fait part de stratégies pour éviter certains quartiers de peur de se faire reconnaître. De manière générale, ils vont prioriser la récupération dans leur propre quartier pour des raisons d'efficacité et de pragmatisme : ils connaissent les heures de fermeture, les (non)-lieux sont sur le chemin du retour vers leurs appartements et ils n'ont pas à trimballer les aliments récupérés sur de longues distances. Les *divers* ne craignent donc pas réellement de se faire reconnaître. Si c'était le cas, ils mettraient en place des façons de faire qui garantissent leur anonymat. L'avantage des (non)-lieux réside dans le fait qu'ils soient à l'écart permettant aux *divers* de ne pas être importunés dans leurs recherches. De fait, les passants ont tendance à détourner le regard ou au mieux, ne voient tout simplement pas les *divers* parce qu'ils occupent, pour ces passants, des non-lieux.

« Tsé, les gens finalement, c'est plus eux qui sont gênés. Ils regardent à terre, ils ne veulent pas te voir fouiller dans les poubelles » (Simon, 25 ans).

Les (non)-lieux permettent aux *divers* d'être cachés, mais lorsqu'ils se font voir, il y a peu de confrontation. L'anonymat et la tolérance verbalisés par les *divers* est, en fait, la traduction d'être en mesure de pouvoir récupérer en paix : personne ne vient à leur rencontre, personne ne les confronte, les gens les laissent tout simplement faire. Les ruelles et l'arrière des commerces permettent aux *divers* d'ancrer leur pratique et de s'assumer sans avoir à négocier des interactions avec les passants. Les *divers* justifient alors leur pratique par des caractéristiques associées à l'urbanité, mais ce qui permet réellement leur pratique est la localisation des endroits où se déroule la récupération alimentaire, soit les (non)-lieux. L'anonymat dans les villes permet effectivement une certaine invisibilité des individus, voire même à une indifférence, face à certains comportements considérés comme marginaux.

Toutefois, la pratique des DD repose sur la possibilité d'être à l'écart des regards à des endroits que les *divers* se sont appropriés.

2.4 Discussion

Ce chapitre présentait et analysait l'ancrage spatial des différents endroits où se déroule la pratique du *dumpster diving*. Le concept de non-lieux de Marc Augé (1992) a été utilisé pour démontrer que le DD, en exploitant des endroits habituellement invisibles comme les ruelles et l'arrière des commerces, transforme ces espaces de débarras en lieux clés pour la récupération. Ces lieux demeurent néanmoins des non-lieux pour le reste des individus circulant dans la ville, ce qui a mené à la mise en place du terme de « (non)-lieux » pour désigner la nuance entre les *divers* et les non-*divers*.

J'ai ainsi posé la pratique et l'expérience comme cause à la requalification des non-lieux en lieux, permettant aux *divers* de vivre la ville différemment. Les *divers* recherchent ces endroits qui offrent un potentiel de récupération qu'ils classent en fonction de différents critères : type d'aliments, heures de fermeture, localisation des ordures...etc. Les différents lieux de récupération seront distingués donnant à chaque endroit une couleur et une singularité. Les différentes caractéristiques des (non)-lieux permettent aux *divers* de se constituer un corpus de connaissance élaboré par exploration et par essais-erreurs. Ces informations sur les (non)-lieux forment une cartographie de la ville en fonction des différents endroits pour effectuer du DD. Cette expertise est alors intégrée dans les routines et les déplacements des *divers*. Ces espaces deviennent également des endroits qui offrent un potentiel de rencontre et de solidarité : les *divers* vont s'y croiser, fouiller ensemble et s'entraider, créant des moments de camaraderie. Les *divers* vont ainsi indiquer que c'est grâce à l'anonymat de la ville et à la tolérance aux comportements hors-normes qu'ils sont en mesure de pratiquer le *dumpster diving*. Or, ils ne craignent pas suffisamment le regard d'autrui pour mettre en place des stratégies pour éviter de se faire reconnaître. Les *divers* vont plutôt présenter une rhétorique liée à l'anormalité de leurs actes pour signifier le non-conformisme dont ils font preuve. Leur réelle invisibilité se situe alors dans la localisation des (non)-lieux qui leur permettent d'être minimalement cachés et à l'écart des regards. Cet avantage en fait des endroits privilégiés et sécurisants pour la pratique de DD puisque les *divers* ont la possibilité de récupérer sans se faire déranger. Les

(non)-lieux en restant des non-lieux pour ceux qui ne pratiquent pas le DD favorise la pratique même de la récupération alimentaire.

Chapitre 3 : Le partage, une valeur commune

Les individus qui pratiquent le DD font de la récupération parfois seuls, parfois avec quelques amis. Ils sont néanmoins conscients qu'ils font partie d'un grand groupe, celui des *divers*, composé de personnes inconnues les unes aux autres. Ils sont au courant de l'existence de ces autres *divers*, ne serait-ce que par l'entremise des médias sociaux. Les médias sociaux ont effectivement une place importante dans la démocratisation de la pratique au sein de différents milieux, comme celui des étudiants. Comme nous l'aborderons plus loin dans ce chapitre, les plateformes comme Facebook peuvent servir de lieux d'échange et de tremplin au partage entre inconnus (la majorité du temps). Une difficulté concernant l'étude du DD est de définir la communauté des *divers*. Qui peut-on considérer comme un *divers*? Sachant que le DD est une pratique discrète qui s'exécute loin des regards, qu'est-ce qui délimite ce groupe d'individus? Dans les dernières années, le DD a été popularisé par des groupes qui n'étaient pas en situation de nécessité. Bien qu'on en entende de plus en plus parler, le DD reste une pratique marginale et discrète qui prend place dans des canaux d'approvisionnement hors-norme. D'un point de vue quantitatif, il est presque impossible de délimiter ce groupe. Malgré cette difficulté à cerner les balises de la communauté, il existe certaines règles à la pratique qui guident les comportements des *divers*. Ces principes s'avèrent être plutôt semblables de *divers* à *divers* (selon mes entretiens) et même cohérents avec ce que l'on peut dénicher sur internet et dans les manifestes sur la récupération alimentaire. Ces balises vont comme suit : 1) ne prendre que le nécessaire, 2) laissez l'endroit propre sinon plus propre qu'à l'arrivée, 3) partager et 4) premier arrivé, premier servi. Ces règles de conduite font interagir une forme de collectivité en encourageant une conscience des autres. Elles véhiculent des principes de partage, d'entraide et de solidarité. À cet égard, on comprend que le DD est une pratique dont l'acte incorpore une dimension sociale qui dépasse le simple fait de nourrir.

Il est effectivement intéressant de souligner que les discours des *divers* présentent une rhétorique plutôt homogène associée au partage de nourriture. La notion de partage est omniprésente et est mentionnée comme étant un acte évident, voire même normal : « *Ça peut aller à n'importe qui! C'est juste de la bouffe, c'est juste de la nourriture. Tout le monde peut en manger* » (Louis, 26 ans). La nourriture récupérée serait à tous et pour tous, et cela de

manière indifférenciée et détachée. En réduisant la nourriture à son simple aspect nutritif, les *divers* passent sous silence son importance au niveau social et économique surtout si celle-ci est gratuite et distribuée sans calculer. On peut donc se questionner sur cette générosité inconditionnelle et sur les relations sociales qu'elles impliquent. Marcel Mauss, dans son essai sur le don (1923), démontre que derrière les pratiques d'apparente générosité et de gratuité se cachent de très strictes règles et codes qui obligent à donner, recevoir et rendre, ce qu'il nomme le jeu des obligations. C'est à travers les dons et les obligations associées que se crée le lien social entre les groupes ou individus impliqués dans la transaction. Or, le don n'est pas une simple opération économique, mais bien un phénomène social total (Mauss, 1923). Mauss indique que les dons sont tributaires de liens sociaux, qu'ils soient hiérarchiques, familiaux, entre groupes ou entre pairs. Les liens créés par les dons sont donc des relations de dépendances mutuelles entre les individus (Mauss, 1923). L'objectif principal dans l'analyse de Mauss était de déterminer comment les individus établissent un rapport avec les objets et comment ils créent des rapports avec les autres au travers des dons (Mauss, 1923). Sachant que les dons ne sont jamais désintéressés, les *divers* sont-ils réellement indifférents à qu'ils donnent et surtout, ce qu'ils donnent? Je me questionne donc sur les types d'échanges dans la pratique du DD et sur les liens sociaux entre les individus impliqués dans ces transactions. J'avance qu'il est possible de voir comment s'articulent les différents types de dons, en fonction de la nature de ce qui fait l'objet de ces transactions (les aliments, les plats, les repas) et des contextes dans lesquels ces dons prennent place. Je pose également l'hypothèse que l'appartenance au groupe des *divers* est basée sur le partage de valeurs communes. Pour tenter de comprendre ce que nous révèlent les pratiques de partage des *divers* en dépit des discours de distribution altruiste, je propose d'observer les différentes formes de partage lors de la récupération et le partage d'aliment suite à la collecte. Je propose tout d'abord d'observer les échanges avec le cercle social intime des *divers* et ensuite de regarder les dons distribués plus largement aux individus connaissant le DD et ceux étrangers à la pratique.

3.1 Les échanges avec le cercle social intime

Le partage et les échanges commencent dès l'étape de récupération pour ensuite se décliner sous différentes formes de dons de nourriture. Bien que le DD soit une activité qui peut

aisément se faire seule ou à plusieurs, il serait plus facile au niveau technique de faire de la récupération en équipe. Les individus peuvent ainsi s'entraider et se compléter pour chacune des différentes tâches : une personne dans la benne qui cherche les aliments et déplace les détritiques, une personne qui reçoit les produits et d'autres qui font le tri dans ce qui est encore consommable ou non.

Mathieu (25 ans) : *Ça va mieux quand tu le fais avec d'autres gens, tu peux t'aider. Genre : tiens la boîte, tiens-moi la flashlight ou "qu'est-ce que t'en penses de ça", les quantités qu'on ramasse. C'est une bonne activité de groupe et d'amis. Pis tu t'excites ensemble : "holy shit y'a du chocolat! Check le beurre, check le fromage"!*

Alexis (25 ans) : *Tu t'indignes ensemble et tu te réjouis ensemble.*

Mathieu (25 ans) : *C'est juste nice et ensuite tu partages.*

Mes interlocuteurs présentaient souvent le DD comme une activité ludique et agréable entre amis. Ils présentaient également l'action de partager comme étant un autre avantage à la récupération en équipe : la possibilité de partager ajoute une valeur à l'activité. Le partage prend ici différents sens. Tout d'abord, cela signifie de pouvoir passer un moment avec des amis à faire une activité considérée comme plaisante. L'aspect récréatif du travail d'équipe était véhiculé de manière positive et était même un aspect récurrent dans les discours des individus pour justifier leur pratique.

« T'es content pis tu peux le partager avec quelqu'un! Il y a comme un happy time qui passe parce que tu peux partager tes trouvailles avec quelqu'un. Fake c'est comme une chasse au trésor, tu tombes sur le trésor pis t'es comme yayy! Tu le partages, tu ris, c'est drôle, tu fais des gags, tu parles de tout et de rien pis ça devient une activité sociale » (Victor, 26 ans).

La récupération devient alors, pour certains, une activité sociale qui permet aux *divers* de passer un moment ensemble et de ramasser une plus grande quantité de nourriture. Ce qui mène au deuxième sens du partage qui est donc de nature économique, soit la division proprement dite des aliments entre chaque membre de l'équipe. Les *divers* vont se répartir la nourriture, soit à chaque poubelle, soit à la fin de la collecte, selon ce dont ils ont personnellement besoin ou envie de ramener.

« On va partager à la gang, on ne va pas vraiment avoir de priorité. On ramasse le stock, on va un petit peu plus loin, on l'étale pis on est comme : "qui veut quoi?"; "moi j'suis content d'avoir ça"; "moi j'aimerais ça". Pis généralement, on finit par tout répartir tsé : "Moi je n'aime pas vraiment ça le bokchoy" ; "ah! Moi j'adore ça! " » (Antoine, 23 ans).

Le partage se fera à travers un dialogue et une négociation à l'amiable. Puisque les individus n'ont pas les mêmes besoins ni les mêmes goûts, on s'assure que tous obtiennent ce qui leur convient dans la répartition des produits. Certains habitent de grandes colocations alors que d'autres habitent seuls, par conséquent les besoins en nourriture sont différents. Les *divers*, du moins ceux que j'ai rencontrés, vont beaucoup penser à leur proche lorsqu'ils font du DD ; ils vont prendre en compte les goûts des personnes avec qui ils habitent. Ainsi, la nourriture sera divisée selon les goûts et besoins de chacun, voire même des goûts et des besoins de leurs ménages respectifs.

Dans la majorité des cas, les personnes qui décident de faire de la récupération ensemble sont des amis, des colocataires, des membres de la famille ; bref des personnes proches. Ces groupes de *co-divers* seront donc contactés par téléphone, par texto, par Facebook ou même directement dans le cas de colocataires. La proximité géographique permet aussi une certaine dose d'impulsivité et d'improvisation quant aux moments pour aller récupérer, sans compter qu'il est plus facile de ramener et partager la nourriture lorsque tous habitent proche. Cela dit, il faut souligner qu'il y a parfois des groupes de *divers* qui se créent à travers les médias sociaux tels que Facebook. Ces groupes ont la fonction de babillards où les gens peuvent demander à se faire initier, solliciter un équipier pour la soirée, offrir d'aller faire du DD à un endroit accessible seulement en voiture ou encore qui sont tout simplement très ouverts à rencontrer de nouvelles personnes pour partager la pratique. Ces petits groupes d'inconnus vont donc se créer à travers des publications Facebook dans les groupes d'intérêt sur le DD. Il est intéressant de voir comment la pratique en elle-même peut également entrer dans une forme de partage, à travers le partage des connaissances et le don de temps entre inconnus. Je reviendrai donc sur cet aspect plus tard, ainsi que sur l'utilisation des médias sociaux au sein de la pratique. Il est à retenir que ces groupes, bien que composés d'inconnus de prime abord, vont généralement agir comme s'ils étaient des amis : ils vont travailler en équipe, partager les aliments récupérés, considérer les goûts des uns et des autres...etc.

L'acte récupération, lorsque fait en équipe, implique une coopération et un partage des aliments. Or, il n'est pas surprenant qu'un travail d'équipe mène à une division équitable des résultats. Ce qui nous intéresse plus spécifiquement est le partage suite à la collecte, soit les dons et les échanges de nourriture avec les colocataires, les amis proches et les membres de la famille qui sont présentés comme des évidences. J'avance que ces formes de partage permettent de renforcer les liens entre les individus : ces liens préexistants sont le moteur de ces actes partages, mais ils en ressortent également solidifiés. Je propose d'examiner trois types d'échanges observés dans le cercle intime des *divers* : la réciprocité en colocation, le partage de repas et les échanges directs.

3.1.1 La réciprocité en colocation

Du fait de leur situation socio-économique, les *divers* vivent en grande majorité dans des appartements avec plusieurs colocataires, certains habitent même dans ce qu'ils nomment des communes : « *Ceux qui font du dumpster, c'est souvent des gens dans des grandes colocations, ça ressemblent souvent à des communes qui vont s'unir pour se nourrir en gang. Ça va mieux faire du dumpster en groupe...c'est des étudiants de mon âge, endettés, qui veulent garder leur argent pour autre chose* » (Jérémie, 25 ans). L'organisation de leur milieu de vie est généralement tournée vers une coopération sur différents niveaux (dont la nourriture), ainsi que vers un fonctionnement pour faciliter la vie collective. Dans certaines colocations tout le monde fait du DD, alors que dans d'autres, ce n'est qu'un seul individu. Les premières personnes à qui les *divers* vont offrir de la nourriture sont leurs colocataires, soit les personnes avec qui ils habitent et avec qui ils ont des interactions quotidiennes. Leur appartement est donc souvent le premier lieu de partage de la nourriture récupérée : « [à propos de ses colocataires] *Ça reste de la bouffe pour tout le monde, fake c'est pour nourrir point. Et idéalement le plus de monde* » (Justine, 23 ans). Les *divers* vont effectivement donner de la nourriture et penser à leurs colocataires lorsqu'ils récupèrent. Je n'ai pas rencontré de *divers* qui était amer de son rôle de « pourvoyeur » au sein d'une colocation, tout d'abord parce que les tâches domestiques tendent à s'équilibrer et ensuite parce qu'il y a peu de différence entre récupérer 2 tomates plutôt qu'une seule. Le fait de penser à leurs colocataires ne demande pas énormément d'effort supplémentaire. Dans ce scénario, lorsque les autres colocataires ne dépendent pas des activités de récupération, les aliments récupérés

deviennent des extras à cuisiner et à manger. Ainsi, à défaut de nourrir toute la maisonnée que par la récupération, la pratique peut être un complément aux épiceries respectives de chacun. Le partage de nourriture ou d'aliments provenant du DD semble être fait dans une position de générosité, mais aussi de soucis pour les personnes avec qui ils habitent. Récupérer des aliments et en faire profiter ses colocataires est également une manière de prendre soin de ceux-ci et des relations au sein de la maisonnée. Ils vont davantage cuisiner de grosses quantités, prendre en compte les goûts et les restrictions alimentaires de chacun ainsi que les horaires de la maisonnée. Certaines colocations auront des horaires de cuisine (telle personne cuisine tel soir ou alors, tous ensemble à tel moment), des systèmes de rotation d'aliments ou encore une division des tâches selon les préférences et compétences de chacun (DD, nettoyage, préparation). Ils vont donc inscrire la collectivité dans le partage des aliments, mais également dans toute la gestion de l'alimentation au sein de la colocation.

Plusieurs informateurs m'ont indiqué que la pratique du DD leur permettait de sortir d'un certain isolement alimentaire. La période des études représente le moment où, de manière générale, les jeunes adultes doivent prendre en main leur alimentation. Leurs expériences préalables en cuisine peuvent être limitées ce qui influence leur manière de se nourrir une fois arrivé en appartement. La gestion de leur temps est alors divisée entre les études, les loisirs, leur travail à temps partiel, leurs tâches domestiques ainsi que leur alimentation ; une gestion qui peut être nouvelle et difficile pour plusieurs. Dû à leurs horaires éclectiques, les étudiants vont donc souvent manger devant leurs écrans sans nécessairement faire du repas un rituel journalier partagé. En revanche, la récupération de grandes quantités d'aliments devant être cuisinée dans un court délai permet de replacer une collectivité dans l'alimentation.

« Ça commence à devenir quelque chose plus politique quand ça permet d'obtenir de la nourriture gratuitement et de la partager pis toute les choses qui vont avec la sociabilisation. Que ça soit chez toi, juste de pouvoir faire un repas plus formel avec tes colocs au lieu de manger séparément » (Giz, 24 ans).

La pratique permet non seulement de manger gratuitement (ou presque), mais elle vient également modifier des habitudes alimentaires. Il y a une resocialisation de l'alimentation à travers le partage de nourriture ainsi que dans l'action de cuisiner pour plusieurs personnes. La gratuité de la nourriture fait du *dumpster diving* un facteur de cohésion dans leurs relations

sociales. Les dons d'aliments à la collectivité de l'appartement font ainsi partie d'un système où chacun fait sa part pour le mieux vivre collectif : *dumpster diving*, cuisine, ménage, gestion des factures...etc. Les petits budgets des étudiants font de la colocation une unité significative de réciprocité dans l'univers du *dumpster diving*, ce qui en fait également leur popularité et leur succès. Ce type de gestion de la vie commune fait interagir de la considération pour une unité précise de personnes, ainsi qu'une forme d'échange sur différents fronts pour s'assurer du bon fonctionnement de la vie en collectivité. Marshall Sahlins (1972) indiquait que les relations de réciprocité indéterminée sont des échanges qui s'apparentent au don pur, où le calcul n'est pas en fonction d'un retour au cours d'une période donnée, mais plutôt en fonction des besoins de l'un et de l'autre. Sahlins considère la réciprocité indéterminée comme étant du partage, de l'entraide et de la générosité (Sahlins, 1972). Parallèlement, Lévi-Strauss (1968) indiquait qu'un échange généralisé est un échange différé et indirect où chaque donneur est également receveur : on rend, mais jamais au donateur (Lévi-Strauss, 1968). La vie en collocation semble tirer des caractéristiques de la réciprocité indéterminée et de l'échange généralisé : les colocations tendent à créer un nid d'entraide et de bien-être qui se matérialise sur les tâches domestiques et les services rendus à l'un et l'autre. La pratique du *dumpster diving* vient ainsi s'inscrire dans une forme de réciprocité de vie collective où l'alimentation peut devenir un travail d'équipe et une façon de prendre soin de ses colocataires.

3.1.2 Le partage de repas

Les *divers* vont également partager des repas avec leurs amis proches avec lesquels ils n'habitent pas nécessairement. Ils vont donc appeler ou « texter » (par texto ou Facebook) leurs proches en les invitant à venir manger avec eux. Les *divers* et leurs cercles d'amis proches ont souvent des emplois du temps flexibles ce qui fait que ces invitations impromptues sont habituellement bien reçues. Ainsi, le fait de pouvoir inviter des gens à manger ou de contribuer significativement à un repas presque gratuitement vient modifier le concept de l'hospitalité. Parfois, chacun amène des ingrédients et le repas sera cuisiné collectivement. La pratique du DD, diminuant les coûts de la nourriture, permet d'inviter plus facilement et permet de développer une certaine convivialité et de créer des situations où il n'y aurait pas eu nécessairement d'hospitalité.

« Le partage est tellement plus facile, tsé je passais mon temps à inviter des amis, on mangeait à 10-15 personnes, pour rien! Si on avait acheté toute notre bouffe, ben on n'aurait jamais fait ça. Je n'aurais jamais eu les moyens d'inviter mes amis à souper. Comme de fait, je ne me fais pas tant que ça inviter chez du monde. Jamais autant que ce que j'invite à souper. Ou ça va être des potluck. Je ne demande jamais à personne d'amener de la bouffe, il y en a bien en masse. Pis c'est ça la différence. Quand tu fais du dumpster, tu vas le partager sans problème, mais si tu n'en fais pas, tu n'as pas les moyens, surtout si t'es étudiant » (Jérémie, 25 ans).

Le *dumpster diving* permet d'inviter des amis pour le plaisir de recevoir. La commensalité est alors rationalisée à travers leur pratique de récupération. Les *divers* indiquent que c'est la gratuité de la nourriture qui permet de créer des situations où la convivialité et l'hospitalité n'auraient pas existé ou, du moins, de manière différente si les aliments avaient eu à être achetés. Le fait que la nourriture soit gratuite et qu'elle nécessite d'être cuisinée permet de rassembler les individus pour faire une activité et pour partager le résultat. Comme la nourriture a été obtenue gratuitement, ils indiquent ne pas calculer (au niveau économique) lorsqu'ils invitent des amis à manger. Les *divers* sont conscients que leurs budgets d'étudiants ne leur permettraient pas de partager autant de repas s'ils avaient à déboursier pour la nourriture. Les dons et le partage se font à travers la lorgnette de la gratuité et de l'absence de contrainte monétaire. Comme ces échanges sont faits avec des amis proches, le partage de nourriture rejoint davantage le « don pur ». Cette commensalité liée à leur pratique de DD permet aux *divers* de renforcer des liens sociaux en créant des occasions pour socialiser autour d'un repas. Le lien social avec ces personnes étant central aux dons de nourriture, son importance va au-delà des efforts mis dans la recherche, le nettoyage et la préparation des aliments. Le calcul de ces efforts et le calcul d'un retour potentiel sont absorbés par la relation entre les individus. Autrement dit, on gagne en rompant l'isolement alimentaire (le sien et celui de nos invités) tout en renforçant des liens d'amitié existants. Le repas partagé devient alors bien plus qu'un prétexte pour s'alimenter ; il représente une victoire au niveau économique et social.

3.1.3 Les échanges directs entre groupes d'amis

Les dons d'aliments et les repas partagés à partir de produits récupérés sont communs dans les cercles sociaux des *divers*. Il y a également certains groupes d'amis de *divers* qui font des

échanges directs. Ce seront des amis qui s'entraident et qui vont utiliser ce type d'échange comme stratégie de coopération en s'échangeant des produits et parfois des plats issus de la récupération. Cela permet de varier les aliments et de s'assurer de ne pas perdre les surplus récupérés.

« Souvent, tu trouves un aliment en grande quantité ou genre une grosse batch, donc on y allait plusieurs appartements ensemble pis mettons, nous on prenait toutes les tomates et on faisait de la sauce à spag et l'autre appartement prenait toutes les poires et faisait de la compote de poires et après ça on pouvait faire un échange. Donc y'a un aspect très collectif, très social. En plus, d'y aller en gang ben ça nous permettait de se voir une fois par semaine, c'était des bonnes amies à moi » (Émilie, 25 ans).

Il y a donc deux idées présentées dans cette citation. Tout d'abord, la stratégie de division des ressources permet de réduire et d'optimiser le travail tout en diversifiant son alimentation. Au lieu de diviser les trouvailles également entre les parties, les participants dans ces échanges vont préférer partager les produits cuisinés au lieu de se retrouver avec quelques items de chaque aliment. La coopération est basée sur l'intime connaissance qu'il y a la même qualité d'effort derrière le plat qui est échangé : récupération, nettoyage, préparation. À défaut d'être équivalents en termes d'effort, les groupes ou les individus vont considérer le processus derrière l'échange de manière égalitaire, même si le produit n'est pas équivalent. L'idée d'échanger des plats cuisinés avec des aliments récupérés est une stratégie qui permet de s'alimenter à faible coût, de diversifier l'alimentation, de diminuer le gaspillage, ainsi que toutes autres raisons à caractère politique et idéologique partagées par les individus. La deuxième idée présentée est celle que le DD, en plus d'être une stratégie de coopération alimentaire, est également une activité entre d'amis. La récupération tout comme l'échange en tant que tel, permet de créer un moment ludique entre amis : ils passent du temps ensemble à chercher de la nourriture en se promenant à l'extérieur. Comme ce sont des étudiants, ils passent effectivement beaucoup de temps seuls devant leur ordinateur ou dans leurs livres, le DD et les activités complémentaires (nettoyage, cuisine) deviennent un prétexte pour joindre l'utile à l'agréable.

Dans la théorie anthropologique, les échanges directs sont des transactions qui sont considérées comme du troc. Ce qui est reçu est généralement équivalent à ce qui est donné et

si ce n'est pas simultanément, le retour sera fixé dans une période de temps précise (Lévi-Strauss, 1968; Sahlins, 1972). Ce sont des échanges où il y a des intérêts économiques et sociaux ; le côté matériel de la transaction est au moins aussi important que l'aspect social. L'incapacité à rendre dans un délai acceptable brise la relation (Sahlins, 1972). Or, dans le cas du DD, ces échanges sont réservés aux amis proches puisqu'ils sont considérés davantage comme une stratégie de coopération plutôt que comme un contrat social. Les ententes d'échanges de plats ou d'aliments entre groupes d'amis sont ainsi possibles, car elles prennent place dans un contexte où un lien social est déjà présent. Par ailleurs, l'idée de troquer de la nourriture n'est généralement pas une manière d'échanger qui plait aux *divers*: « *On pense moins dans le concept de faire des échanges directs, c'est plus : "aujourd'hui j'en ai trop, alors je partage. Demain, toi tu en as trop, tu partageras avec moi"* » (Jérôme, 29 ans). Plusieurs informateurs m'ont effectivement mentionné se distancer le plus possible de l'idée du troc. Ils vont préférer donner et prendre le risque de ne rien recevoir en retour. Il y a un refus de l'échange direct parce qu'il serait trop associé à un échange marchand. Les ententes d'échanges entre amis sont alors valorisées comme technique d'entraide. Puisque ce sont souvent des plats qui sont échangés, ces ententes font intervenir un grand niveau de complicité et d'implication autrement absent du troc. Le fait de cuisiner pour des amis permet de modifier l'association avec l'échange marchand et de valoriser une forme d'entraide à travers le partage de nourriture.

Les échanges avec le cercle social intime des *divers* se déclinent de différentes façons et dans différents contextes. La colocation est, pour plusieurs *divers*, un lieu de réciprocité où l'alimentation est inscrite dans la collectivité et dans le fonctionnement de la vie commune. Les repas partagés et les plats échangés font intervenir une complicité et un appui pour des amis. Les individus qui sont impliqués dans ces échanges sont dans la garde rapprochée des *divers* indépendamment du fait que ceux-ci fassent du DD ou non: amis proches, colocataires, membres de la famille...etc. Ces dons et ces échanges sont des actes de générosité et d'entraide qui se basent sur la relation entre les individus. Les liens sociaux déjà existants sont renforcés à travers les dons de nourriture. Ces échanges prennent ainsi une double fonction : ils sont tout d'abord une stratégie pour se départir des surplus et permettent, ensuite, de renforcer une relation de solidarité avec des alliés. Le lien social est alors la raison initiale de

ce type de transaction, mais est également consolidé par la coopération exprimée par les dons et les échanges.

3.2 Les dons d'aliments

À l'extérieur des relations privilégiées des colocations et des ententes entre amis proches, les *divers* vont donner leurs surplus à qui les veut bien. Ces surplus peuvent osciller de quelques items à d'énormes quantités à donner. Lorsque les *divers* donnent de la nourriture, ils vont indiquer donner pour éviter de gaspiller ce qu'ils ont récupéré ainsi que pour aider d'autres personnes à manger gratuitement. Comme il n'y a pas de valeur économique associée aux aliments distribués, les *divers* indiquent trouver cela « normal » de partager et l'expriment de manière presque désintéressée.

« Comme les choses sont gratuites, c'est comme un cadeau, donc y'a pas la propriété de : "j'ai travaillé tant d'heures pour l'acheter, maintenant c'est à moi, c'est mon temps que j'ai mis là-dessus et blabla." Tu trouves plein de mangues dans les poubelles, c'est l'abondance, je veux que les autres en profitent et l'apprécient » (Jérôme, 29 ans)

La gratuité et l'abondance favoriseraient les dons et l'entraide. Les *divers* ne vont pas estimer être redevables de ces dons, ce qu'ils justifient par l'absence de valeur économique de ce qui est donné. Or, dans *l'Essai sur le don*, Mauss (1923) indiquait que le don est le départ d'une relation de réciprocité puisque l'obligation de rendre crée une dette qui ne pourra être annulée que par un contre-don. La valeur de l'objet offert et le laps de temps nécessairement au contre-don rendent le lien social actif à travers la dette du récipiendaire (Mauss, 1923). En refusant d'admettre que les aliments ont une valeur quelconque, les *divers* nient la dette liée aux dons et rejettent les liens sociaux qui en découlent. Les *divers*, en échangeant des produits qu'ils considèrent sans valeur économique (en principe), viennent donc court-circuiter toute construction de lien.

Ces échanges sont-ils hors de la logique du don ? N'y a-t-il réellement aucune redevabilité associée à ces dons ? Je propose d'examiner deux formes de dons d'aliments : la première, entre individus qui sont eux-mêmes dans la logique du DD et la deuxième, les dons avec des personnes qui sont à l'extérieur de cette logique. Je propose cette distinction parce que j'ai

constaté qu'il y avait deux différents publics pour les dons de nourriture. Tout d'abord, il y a les individus qui connaissent la pratique du DD parce qu'ils en font eux-mêmes, en ont déjà fait ou ont simplement orbité autour de celle-ci à travers des amis. C'est donc quiconque qui connaît et comprend la logique interne du DD. Ensuite, la deuxième catégorie de personne fait référence aux individus qui ne connaissent pas du tout la pratique du DD. Tout est alors nouveau pour eux : de la récupération dans les poubelles aux façons de distribuer prodigalement (et gratuitement) de la nourriture.

3.2.1 Les dons aux individus qui connaissent le DD

Lors de la récupération, il arrive que les *divers* doivent partager les poubelles avec des inconnus. Ces autres *divers* peuvent être déjà en train de fouiller ou arrivent par après. Bien qu'ils ne se connaissent pas, les *divers* vont se saluer et ils vont se demander mutuellement s'ils ont trouvé beaucoup de produits : les interactions entre *divers* sont habituellement amicales et chaleureuses. Les *divers* vont se partager les aliments, s'en échanger, se donner des conseils et s'indiquer des endroits à aller fouiller.

« J'arrive à un dumpster, pis il y avait déjà 3-4 personnes, pis je suis fait offrir de la nourriture tout de suite. C'était du genre de foie gras dans des petits pots à 8\$ le petit pot. Il y en avait une dizaine, pis ils étaient déjà 3... ça se divise quand même bien à 3, mais ils m'en ont offert tout de suite! Je veux dire, j'aurais pu ne rien dire, ils sont arrivés avant : first come, first serve. Mais ils étaient comme "en veux-tu? On en mange, mais y'a des limites". J'ai pris 2 petits pots et après je leur ai dit : "il y a des pommes là-bas". L'aspect de communauté et de solidarité...honnêtement, l'abondance facilite la solidarité » (Victor, 26 ans).

Malgré la règle du premier arrivé premier servi, le partage et l'entraide semblent être des pratiques courantes entre *divers*. Cette camaraderie, bien que ce soit entre inconnus, immerge nécessairement de leur pratique conjointe du DD. Le fait de prendre part à la même façon de s'approvisionner semble généralement suffisant pour générer une assistance altruiste. Il y a donc une connivence qui incite à agir avec solidarité. Les individus vont donc faire preuve d'entraide dans leur pratique de récupération, mais sans nécessairement construire des relations d'amitié. Cette solidarité ne sera qu'éphémère puisqu'elle termine en même temps que la récupération. En plus du partage entre inconnus lors de la récupération, les *divers* vont distribuer leurs surplus après avoir lavé et trié les aliments. Lorsque les *divers* récupèrent de

grandes quantités d'aliments, ils vont en garder un peu pour eux et vont donner les extras. Ils vont distribuer ce qu'ils ne pourront pas manger (ainsi que les personnes avec qui ils habitent) d'ici à ce que les aliments ne soient plus consommables.

« Quand tu tombes sur une poubelle pleine d'un item, c'est un petit peu un non-sens de le garder tout pour toi, parce que tu n'auras pas la place pour tout entreposer et tu vas juste te tanner de manger du yogourt à la lime. Après le dumpster, c'est la redistribution qui est importante à ne pas négliger » (Justine, 23 ans).

Les *divers* vont donc donner leur surplus de nourriture à leurs proches, à leurs amis et même à des inconnus. Pour ce faire, ils vont publier un message dans leur propre réseau (souvent à travers Facebook), ils vont contacter leurs proches directement (par texto et téléphone) ou encore ils vont donner leurs surplus aux gens autour d'eux comme des voisins et des collègues. Ils vont également utiliser les groupes Facebook associés au DD pour offrir les aliments qu'ils ont de trop ; des personnes qui leur sont inconnues peuvent alors venir chercher la nourriture chez eux.

L'examen des médias sociaux et du public élargi auquel cela donne accès permet de constater que les actes de partage associé à la récupération d'aliments vont au-delà du cercle immédiat des *divers*. Les médias sociaux permettent effectivement de décliner les contours d'une communauté basée sur le partage de valeurs et de principes liés à la pratique. De fait, Facebook est utilisé comme plateforme pour communiquer des informations concernant le DD, ainsi que pour proposer de la nourriture. Il y a différents groupes Facebook qui concernent la pratique et qui sont accessibles à tous, ce sont des groupes publics. Pour être membre d'un tel groupe, il suffit de faire une demande d'adhésion qui nécessite de cliquer un seul bouton. Tout le monde peut donc être membre puisque la demande d'adhésion est une formalité du fonctionnement des groupes Facebook. Le « statut » de membre permet de voir les publications, de les commenter et d'en publier soi-même. Autrement, l'information n'est pas accessible. Par conséquent, les seules personnes qui ont accès aux informations sont les individus qui ont recherché des groupes d'intérêt portant sur le DD et ont émis une demande d'adhésion pour faire partie de ce groupe virtuel. Ces groupes incluent tous ceux qui font activement du DD, ceux qui souhaitent en faire et ceux qui ne veulent que s'informer sur la

pratique. Il y a effectivement des individus qui observent la pratique à travers les différents groupes Facebook sans en faire eux-mêmes.

Il y a différents groupes sur la récupération alimentaire spécifiquement pour la ville de Montréal, certains étant plus actifs que d'autres et certains dont le sujet n'est pas uniquement le DD. Les médias sociaux permettent donc de créer une base d'information disponible partout lorsqu'on a accès à un ordinateur ou à un téléphone intelligent. Ces différents groupes Facebook servent de babillard pour tout ce qui touche à la récupération surtout alimentaire, mais pas exclusivement. Il y a donc des propositions de circuits, des partages de bonnes adresses et des alertes nourriture (« dans les poubelles de tel commerce il y a une grande quantité de tel produit »). Ils vont également partager des rappels de nourriture, des informations sur le gaspillage alimentaire et des idées pour transformer et conserver les aliments plus longtemps. Par conséquent, lorsqu'ils trouvent de grandes quantités d'aliments, ils vont utiliser les médias sociaux pour partager la découverte. Ils vont ainsi s'entraider dans leur recherche de nourriture sous la forme d'information désincarnée et dématérialisée.

« Sur le groupe Facebook, les gens vont partager leur découverte. Moi il y a deux semaines, j'ai trouvé plein de cannes de soupe au champignon à la fruiterie et la première chose que Léo m'a dit de faire, c'est de mettre une photo sur le groupe »
(Olivia, 24 ans).

Il y a, effectivement, beaucoup d'information sur ces groupes qui est actualisée quotidiennement en fonction de ce que les *divers* dénichent. Les médias sociaux permettent effectivement de centraliser l'information technique reliée à la pratique permettant à tous d'avoir un accès plus équitable à l'information et aux aliments jetés. La pratique devient ouverte à un grand nombre de personnes. Puisque les informations sur les groupes sont mises à jour quotidiennement, cela incite à vouloir redonner à cette même communauté en transmettant les trouvailles non répertoriées du jour. Le partage d'information devient alors de la coopération interne à un groupe. Cela dit, en plus de donner de l'information, les *divers* peuvent offrir les surplus qu'ils ont récupérés sur les groupes Facebook. Ils vont ainsi redistribuer la nourriture avec les personnes dans leur cercle social ainsi qu'avec des inconnus qui connaissent le DD. Les groupes Facebook servent, dans ce cas précis, à partager des aliments entre *divers*.

Or, cette grande communauté virtuelle du DD ne représente que les individus qui se sont manifestés sur la plateforme de Facebook. Les dons d'aliments doivent être considérés à l'intérieur du grand groupe des gens qui connaissent et/ou pratiquent le *dumpster diving*. Ces dons peuvent alors être circonscrits à des petits réseaux ou ouverts à un plus large bassin d'individus en utilisant, par exemple, les médias sociaux. À cet égard, autant le partage d'information que les dons d'aliments doivent être considérés à l'intérieur de plus petits groupes : des amis, des colocataires, des voisins...etc. On peut alors nuancer les échanges comme se faisant d'abord à l'intérieur de plus petits groupes, où la coopération et l'entraide sont simplifiées par des contacts directs. Qu'ils donnent à des amis, des connaissances ou des inconnus, les *divers* vont donner des aliments de manière « indifférente ». Les *divers* présentent une certaine modestie lorsqu'ils offrent de la nourriture en refusant presque les remerciements.

« Tout ce qu'on veut c'est juste donner de la bouffe, rien de plus que ça. Il n'y a pas d'ambition ou de quête du pouvoir. Les gens ont faim, on donne de la bouffe »
(Jérémie, 25 ans).

Ils sont humbles par rapport à l'acte de donner, comme s'ils refusaient que ce soit un acte charitable. On pourrait insinuer que ce détachement est une stratégie pour refuser la relation de pouvoir associé habituellement au donateur ainsi que pour empêcher les individus de se sentir redevables. Par conséquent, que ce soit au sein de groupes plus intimes ou dans la communauté virtuelle, les dons de nourriture seront normalisés. Les *divers* vont agir de telle sorte que les dons de nourriture soient considérés comme quelque chose de normal. Comme les individus vont avoir mis de côté ce qu'ils gardent pour eux, ils vont réellement vouloir dilapider ce qu'ils ont à offrir. Ils indiqueront que, de cette manière, la nourriture n'aura pas été récupérée en vain puisqu'elle sera mangée. Les *divers* vont expliquer ces actes de partage et de solidarité par l'abondance qu'ils trouvent dans les poubelles et surtout, par la gratuité des aliments.

« Tu trouves une richesse incroyable de produits que tu es automatiquement porté à vouloir redonner aux autres. Parce que tu t'es fait toi-même redonner des produits que quelqu'un avait en trop grande quantité, fake c'est donner et recevoir et tout ça » (Justine, 23 ans).

Les *divers* agissent de manière désintéressée, puisque les comportements narcissiques sont mal vus au sein de la pratique. Ainsi, ils vont mettre l'accent sur le gaspillage alimentaire plutôt que sur leurs habiletés à récupérer des aliments. Le partage est donc considéré comme une valeur essentielle qui s'exprime sous forme de balancier : j'ai reçu, donc maintenant que je peux, je donne. Le fait d'avoir reçu de la nourriture ou des renseignements justifie de rendre la balance à quelqu'un, mais peu importe qui. Lévi-Strauss (1968) théorisait que les échanges de type généralisé sont des cycles de réciprocité différés sur de longues périodes de temps. Les participants impliqués dans ces échanges sont variables et multiples ; l'essentiel étant que chacun soit aussi bien donneur que receveur à un certain point. Bien que la dette d'avoir reçu n'est pas remboursé au donataire, elle est satisfaite en participant au cycle des échanges (Lévi-Strauss, 1968). Malgré que la théorie de Lévi-Strauss porte sur la parenté, je considère qu'il est possible d'utiliser ce modèle dans le cas présent. De fait, les dons d'aliments au sein du DD tendent à ressembler à des échanges généralisés puisque les *divers* semblent conscients qu'ils doivent redonner à la communauté et aux gens autour d'eux. Les *divers* vont donner puisqu'ils ont reçu, ce qui fait que ces échanges sont alors différés dans le temps et en fonction des donneurs et receveurs. Ils ne redonnent pas nécessairement aux personnes dont ils ont reçu, bien au contraire, ils considèrent participer au cycle des échanges en offrant de la nourriture autour d'eux. La redistribution est alors vue comme une façon de s'entraider en fonction des besoins et des capacités de chacun. Ce serait à travers la circulation des actes de partage que se cimenterait le lien d'appartenance au *dumpster diving*. Cela dit, c'est comme si la gratitude d'avoir reçu les incite à rendre lorsqu'à leur tour ils récupèrent davantage que ce dont ils ont besoin. Cette reconnaissance d'avoir reçu de la nourriture gratuitement devient alors une forme de dette dont ils s'estiment en devoir de s'affranchir. Il y a donc un déplacement dans la logique de l'obligation. Cette gratitude différée crée du lien social envers les individus qui sont à l'intérieur de la logique de la redistribution associée au *dumpster diving* : voulant eux aussi participer à cette forme d'entraide et de considérations collectives, ils vont partager de manière désintéressée, de la même manière qu'ils ont reçue. Ils vont cependant nier ce lien et cette obligation de rendre, préférant utiliser une rhétorique liée au fonctionnement de la pratique :

« Mais le dumpster vient avec une idée de redistribution et de partage des aliments. La possession n'a pas sa place, comme si c'était un butin, c'est incompatible avec l'idée du dumpster. C'est quelque chose dont le dumpster veut se séparer, c'est l'individualisme, le chacun pour soi. C'est plus l'idée d'ensemble, l'idée de groupe, au nous, au collectif » (Justine, 23 ans).

Le calcul de la dette y est vraisemblablement seulement déplacé : les individus contractent une dette en acceptant de la nourriture, de laquelle ils vont pouvoir se libérer qu'en donnant des aliments à d'autres personnes. Ainsi, le calcul de l'obligation ne sera pas de personne à personne ou de groupe à groupe ; l'obligation sera différée par des dons à l'intérieur de la pratique. La logique du don est donc appliquée dans le parcours individuel puisque, bien que la dette soit niée sur le moment, elle est vécue par les individus.

3.2.2 Les dons aux individus étrangers au DD

Les *divers* peuvent ne pas donner leurs surplus uniquement aux individus qui connaissent le DD. Effectivement, au-delà de redistribuer au sein de la communauté des *divers*, ils peuvent étendre la portée de leurs dons à des individus qui ne connaissent que très peu, voir aucunement la pratique de récupération alimentaire. Tel que mentionné dans le chapitre précédent, les poubelles sont associées à un fort stigmatisme social et le peu de documentaires et de reportages sur le sujet en font une pratique dissimulée. Elle est dissimulée par le stigmatisme social, les endroits où elle prend place et son absence de représentation sur la place publique. Les *divers* sont toutefois conscients que la pratique n'est pas à la portée de tous.

« Comme c'est un genre de sous-culture, le message n'est pas full accessible à l'extérieur de la communauté. [...] Le DD, ça se découvre juste par contact. Donc, il y a une certaine...classe sociale...qui n'est pas en contact avec les gens qui font du dumpster, et qui ne le seront jamais pour plein de raisons. C'est quand même lié à l'idée de budget serré, ce n'est pas une réalité approchable et facile à découvrir. C'est un message qui est reçu par ceux qui le clament...Mais encore une fois, c'est juste une mince partie de la population, dont les étudiants universitaires » (Justine, 23 ans).

C'est une pratique qui est commune dans plusieurs groupes, mais lesquels sont souvent subversifs et contestataires. Par conséquent, à moins de connaître des personnes qui font du DD ou d'être proche de tels groupes, il y a peu de chance d'avoir été exposé à la récupération alimentaire. De plus, sur les réseaux sociaux, les groupes d'intérêt portant sur le DD

nécessitent de faire une demande d'adhésion, ce qui implique une recherche ciblée. Bien que les gens qui font du DD ne forment pas un groupe de personnes homogènes, ces individus partagent des valeurs et des opinions qui ont le potentiel de se rejoindre sur les questions de gaspillage alimentaire, de justice sociale et sur le système économique. Or, comme c'est une pratique qui est associée à une idée de survivance, il est difficile d'accéder aux réelles motivations des *divers* sans tomber dans les idées préconçues par rapport aux poubelles.

« T'as le stéréotype de manger des ordures et que c'est sale et t'as aussi le truc que c'est un scandale qu'il y ait autant de trucs de jetés. L'idée c'est de toucher un peu plus cette seconde idée que la première et de complètement défaire le mythe de la première. Des poubelles c'est ni plus ni moins des containers en plastique quoi, souvent avec un sac » (Giz, 24 ans).

Il y a donc une tentative assumée d'engager un dialogue et de déconstruire ces stigmates sur la récupération dans les poubelles. Cela permet également aux *divers* de dresser un portrait de la situation du gaspillage alimentaire, et de mentionner que de récupérer les aliments jetés n'est pas une question de nécessité, mais bien un choix conscient qui se basent sur des raisons réfléchies. Pour pousser cette note militante, les *divers* vont parfois offrir de la nourriture récupérée qu'ils auront cuisinée pour un projet, une cause ou pour un évènement. Ce sera généralement des évènements publics comme des soupes populaires et des *Food Not Bombs*⁴. Comme les *divers* savent qu'ils vont offrir de la nourriture à des gens qui ne font pas de DD, ces évènements vont toujours indiquer d'où provient la nourriture offerte. Les organisateurs vont s'assurer de donner l'information nécessaire sur la provenance des aliments et sur le processus de récupération et de nettoyage. D'un côté, cela permet de rassurer les consommateurs potentiels et de l'autre, cela vient confronter les individus au gaspillage alimentaire. En plus de tenir ce type d'évènement, les *divers* auront eux-mêmes récupéré et cuisiné la nourriture, ils sont donc bien placés pour expliciter la provenance des aliments et la manière dont ceux-ci ont été transformés. Dépendamment de ce qu'ils auront trouvé, il se peut

⁴ Les individus qui organisent les évènements nommés *Food Not Bombs* (FNB) vont cuisiner de la nourriture et l'offrir gratuitement. La nourriture sera partagée dans des endroits publics à des individus qui ne font pas de DD avec l'objectif d'entamer un dialogue autour d'un repas. Habituellement, ces évènements tentent de passer deux messages : le premier est à propos du gaspillage et de l'incapacité du système économique capitaliste à gérer ses ressources alimentaires, alors que le deuxième aborde le droit pour tous à l'alimentation.

aussi, qu'en plus des plats, il y ait des produits entiers comme des fruits, des yogourts ou tout autre produit d'épicerie qui se mange tel quel. Par conséquent, leur objectif est de passer un message de manière conviviale en offrant des plats cuisinés et gratuits : *« Ça fait juste partie d'une culture militante de ne pas faire du dumpster juste pour soi, mais pour des événements pour nourrir 50 personnes »* (Joanie, 25 ans). Les *divers* vont transformer leur message en action pour montrer la situation du gaspillage alimentaire tout en démystifiant la pratique du DD. Ils vont donc investir de leur temps pour aller fouiller les poubelles, pour nettoyer les aliments et pour les cuisiner. Parallèlement, ils vont organiser et tenir la distribution, ce qui demande de l'énergie et de la gestion; ustensiles de service, couverts, transport de la nourriture... etc. Or, les *divers* voient cela comme une action pour ouvrir une discussion à propos, évidemment, du gaspillage et du DD, mais également pour attaquer les questions de la pauvreté et plus largement des luttes sociales en matière d'alimentation. Ils donnent de la nourriture (et donc leur temps), non pas dans un but de charité, mais bien dans un objectif militant. Par ailleurs, les endroits vont varier, tout comme leur public cible : université, parcs publics...etc. Ils vont donner de manière indifférenciée indiquant vouloir nourrir avant tout puisque leur objectif était de récupérer et de cuisiner pour d'autres qu'eux-mêmes. Ces dons sont alors imbriqués dans une culture militante, laquelle est liée à des espoirs de changements.

« J'essaie d'être un vecteur de solidarité en partageant. Il y a du monde qui utilise Facebook pour partager du stock, moi je n'aime pas ça. Je n'utilise pas Facebook. Je préfère en donner à du monde qui en font pas ou peu, qu'à du monde qui en font déjà [de dumpster diving]. Parce que ça permet de pousser la note qu'ils devraient en faire, comme en donner à des voisins...Je trouve que tu perds du rapport humain quand ça passe par Facebook » (Jérémie, 25 ans).

Les dons d'aliments aux gens qui ne font pas de DD sont alors dans une double dynamique. Tout d'abord, le partage est vu comme un « vecteur de solidarité », ce qui fait référence à une conception plutôt de gauche vers le changement social. Les dons de nourriture à travers le DD deviennent alors un véhicule pour une lutte sociale en favorisant l'entraide et la générosité des uns envers les autres. Ensuite, les dons sont vus comme une manière d'encourager les individus à s'intéresser à la pratique de récupération et à s'informer sur celle-ci. Par conséquent, ces épisodes de dons prennent des allures de prosélytisme politique puisqu'ils

incitent les individus à essayer d'en faire eux-mêmes. Il y a donc une confrontation entre deux groupes qui ont des visions différentes de l'alimentation et ultimement de la société.

« C'était le fun chez nous quand on avait nos 5-6 gros sacs poubelles de pain, pis là les mercredis soir les gens passaient. J'aime ça voir la réaction des gens! À part les habitués, il y en a qui sont gênés tsé. Il y en a avec le classique "ça ne se peut pas que ça été jeté, je n'y crois pas"...mais tsé les gens qui sont gênés font comme "je n'en prendrai pas trop" pis on est comme "non non non, prends en plein, on va les perdre sinon!" Pis là, faut que tu insistes, pis ils se sentent mal : "Si tu n'en prends pas, on va les jeter tsé". Il y en a qui n'y arrive pas, ils n'arrivent pas à concevoir que la bouffe est gratuite pis qu'on la donne » (Jérémie, 25 ans).

La différence de réaction entre les *divers* et les non-*divers* est flagrante quant à la gêne que cela leur procure de prendre de la nourriture gratuitement. Les individus à l'intérieur du groupe des *divers* savent que la nourriture donnée constitue des surplus et que les gens les donnent parce qu'ils ne peuvent pas tout consommer. C'est une redistribution pour éviter de perdre ce qui a été récupéré, ils savent que c'est un cycle et qu'à un autre moment, ce sera eux qui en auront en trop. Cependant, les individus qui sont hors de la logique de redistribution du DD se sentent redevables de recevoir de la nourriture gratuite. La frontière entre ces deux groupes se situe dans cette confrontation de valeurs où un des groupes est confortable à prendre des aliments sans rien donner en retour, alors que les individus dans l'autre groupe ont une gêne face à ces dons de nourriture. Par conséquent, il y a une relation de pouvoir qui s'installe entre néophytes et *divers* qui se traduit en une plus grande écoute du message (politique) et de la provenance des aliments.

« T'es un esti de révolutionnaire si t'arrives à convaincre quelqu'un que de fouiller dans les poubelles c'est pertinent » (Nathan, 27 ans).

Il y a donc une campagne de persuasion qui prend place dans ces échanges de nourriture. Ce sont généralement des dialogues sous la forme de questions-réponses et non une forme de propagande. C'est à travers des explications sur la pratique, des exposés sur la situation du gaspillage, des partages de lieux et de trucs que les *divers* « normalisent » le DD. Ils vont tenter de convaincre les gens que les aliments dans les poubelles sont encore bons et que la nourriture jetée découle de problèmes sociaux, politiques et économiques. Bien que les *divers* ne considèrent pas les aliments comme ayant une quelconque valeur économique (puisque

gratuits), les non-*divers*, en étant toujours dans une dynamique de calcul par rapport à l'alimentation, se sentent nécessairement reconnaissants face à ces dons ce qui installe une relation de pouvoir. Les *divers* dissimulent cette relation de pouvoir en présentant des attitudes désintéressées et nonchalantes lorsqu'ils donnent les aliments. Ils vont banaliser les efforts qu'ils ont fournis pour récupérer les produits pour insister que ce comportement (fouiller les ordures), bien que marginal, fasse sens à la lumière de différentes raisons.

Cette différence d'attitude à propos des aliments offerts permet de distinguer deux groupes ayant des valeurs et des logiques différentes. Le groupe des *divers* peut donc être plus largement associé à tous ceux qui connaissent et comprennent les dynamiques du DD, et qui refusent d'attribuer une valeur quelconque aux produits. Alors que le deuxième groupe est constitué de personnes qui sont néophytes par rapport à cette façon de considérer l'alimentation et les dons d'aliments. Pour ces individus la nourriture n'est pas exempte de valeur, qu'elle soit économique ou autre, leur malaise à recevoir gratuitement des produits traduit le fait qu'ils sont dans une autre logique d'échange. Lorsque les dons sont octroyés à des individus qui ne sont pas dans la logique du DD, la dette contractée par ces récipiendaires sera différente et s'exprimera sous la forme de reconnaissance avant tout. Les *divers* vont effectivement refuser d'admettre qu'il y a une dette (et création d'un lien) qui s'établit dans cet échange de nourriture, puisqu'ils ne s'attendent à aucun retour. Toutefois, la rencontre entre ces deux systèmes de valeurs à travers les dons de nourriture crée un rapport de pouvoir incitant le récipiendaire à écouter. Cela devient un échange généralisé parce que les *divers* profitent de la relation de pouvoir pour expliquer ce qu'est le DD et pour sensibiliser au gaspillage alimentaire d'un point de vue empirique. Il y a donc une forme de conversion à une autre logique ; le don de nourriture à des néophytes tend vers un certain prosélytisme qui ultimement ne peut qu'être profitable au groupe des *divers*. En acceptant la nourriture, les individus attestent que les aliments sont encore bons, ce qui confirme les discours des *divers* sur le gaspillage et les maux sociaux associés à l'alimentation. Par conséquent, cela ne peut que nuancer voire modifier leur manière de concevoir les déchets et éventuellement peut-être même les inciter à prendre part à des activités de récupération eux-mêmes. Le don devient un acte de sensibilisation et un moteur à la pratique, ce qui le rend central à une logique militante.

3.3 La dimension biographique des aliments

Tel que vu dans ce chapitre, le concept de valeur est central à l'argumentaire des *divers* concernant les dons d'aliments. Ils indiquent donner prodigalement la nourriture parce qu'il n'y a pas de fardeau économique lié au don. Bien qu'ils indiquent s'épanouir hors de la catégorie de l'argent, ils se réfèrent quand même à celle-ci pour établir la norme de leur comportement. Or, le concept de valeur n'est pas uniquement associé à l'argent, quoiqu'en disent les *divers*. La nourriture a effectivement une valeur économique, une valeur de travail (aller chercher les aliments, les nettoyer), une valeur alimentaire et une même (voir surtout) une valeur sociale. Il est donc possible de décliner un système de valeur autour de l'aliment dans la pratique du DD. Je propose donc d'utiliser le concept de parcours biographique de Kopytoff (1986) pour examiner comment s'articulent les valeurs des aliments aux différentes étapes de la récupération.

Dans son article *The cultural biography of things*, Kopytoff (1986) indique que les objets ont des parcours biographiques au même titre que les êtres vivants. Un objet peut être considéré comme une entité chargée de significations culturelles dans un contexte précis et être classé et reclassé dans différentes catégories. De manière marxiste, une marchandise (*commodity*) est toute chose qui possède une valeur d'usage qui peut être échangée pour une autre chose de valeur équivalente à travers une quelconque transaction : l'échange peut être direct ou indirect par l'entremise de l'argent. Par conséquent, tout ce qui peut être acheté est une marchandise. Kopytoff (1986) indique que les objets peuvent circuler à l'intérieur et à l'extérieur de la catégorie de la marchandise. Un objet peut également être décommodifié (*decommoditized*) et devenir une non-marchandise : cette catégorie rassemble autant les objets uniques de valeur inestimable à des objets sans valeur aucune. Finalement, il y a des objets qui, une fois consommés, annulent toute possibilité d'échanges subséquents comme la nourriture ou les médicaments. Dans nos sociétés dites complexes, la commodification (*commoditization*, soit le processus par lequel un objet devient une marchandise) s'opère en parallèle des différents schèmes de valeurs et symboles portés par la multitude d'individus, de classes sociales et de groupes distincts. La biographie d'une chose devient alors l'histoire de ses multiples singularisations, classement et reclassement dans des catégories dont la valeur et l'importance

varient selon le contexte. Cela implique que le même item peut à la fois être vu comme possédant un potentiel d'échange pour une personne et comme n'ayant pas de valeur pour une autre (Kopytoff, 1986).

Bien que l'alimentation soit un besoin essentiel, les aliments sont, avant tout, des marchandises. Les aliments passent à travers plusieurs étapes avant de se retrouver sur les étagères des magasins : la production, l'emballage, la transformation et le transport sont orchestrés pour permettre leur vente et leur commercialisation. Ces étapes font partie de l'industrie alimentaire globale qui rassemble les diverses entreprises fournissant la plus grande partie de la nourriture consommée par la population mondiale. Au sein de cette industrie, la nourriture possède donc une valeur d'échange. Cette valeur est toutefois variable et dépend de plusieurs facteurs : les lieux où les aliments seront vendus, le contexte géopolitique, la situation climatique mondiale, les lois et réglementations, les accords entre pays et même les tendances culinaires. Comme les populations sont de plus en plus urbaines, la majorité des individus dépendent de leur pouvoir d'achat pour s'alimenter. Dès lors, l'accessibilité à la nourriture est imbriquée dans une logique marchande selon la capacité d'échange des consommateurs.

Les aliments peuvent perdre leur statut de marchandise de deux façons. La première, à travers leur consommation. La nourriture est produite pour être mangée et leur consommation représente la fin de leur parcours. De cette manière, les aliments auront complété le cycle pour lequel ils étaient produits, soit de nourrir. La deuxième façon, et c'est elle qui nous concerne davantage, se produit lorsque les aliments sont jetés aux poubelles. Les raisons de ce rejet peuvent être multiples (date d'expiration, fraîcheur, raisons logistiques commerciales...etc.). De cet acte entraîne un processus de décommodification : les aliments, en se retrouvant aux poubelles, perdent leur potentiel d'échange marchand. Ils sont dévalués, la poubelle représente la terminaison de leur statut de marchandise. En étant décommodifiés, les produits perdent tout type de valeur et, dans cas-ci, deviennent des déchets.

Or, dans la pratique du *dumpster diving*, ce qui a été jeté et dévalué peut être valorisé à nouveau, mais sous d'autres barèmes. Comme vu précédemment avec Kopytoff (1986), la valeur d'un objet peut être arbitraire selon les schèmes de valeurs et les catégories des

individus. Dans le cas du *DD*, les *divers* vont récupérer dans les poubelles des items qui, pour eux, sont encore acceptables. En étant jetés, les aliments perdent leur valeur marchande, mais sont revalorisés par les *divers* sur d'autres niveaux, notamment le niveau alimentaire : « *Quand tu trouves de la bouffe dans les poubelles, ce n'est plus de la marchandise. C'est juste de la bouffe* » (Jérémie, 25 ans). Les *divers* vont évaluer ce qu'ils trouvent dans les poubelles en fonction du potentiel de consommation. La valeur alimentaire permet à ces détritiques d'être récupérés. Les *divers* sont ainsi conscients que les produits changent de statut à travers le passage physique dans les poubelles. Ce qui était une marchandise liée à une valeur monétaire devient instantanément un déchet. Pour les *divers*, ce qui est un déchet a le potentiel d'être de la nourriture. C'est donc la capacité des *divers* à considérer que ces produits ont encore une valeur alimentaire qui leur permet de placer ces produits dans une autre catégorie.

Une fois les « déchets » sortis des poubelles, ces produits redeviennent, pour les *divers*, des aliments, mais sans être des marchandises. Les *divers* ne re Commodifient pas les aliments : les produits ne deviennent pas des marchandises au sein d'une économie parallèle ni des items précieux à conserver. Les aliments ne sont effectivement plus considérés comme ayant un potentiel d'échange et, au contraire, les *divers* vont allègrement distribuer leurs surplus. Les aliments récupérés peuvent être donnés, mais ils ne peuvent pas être utilisés comme levier pour obtenir quelque chose en retour. Les *divers* ont effectivement un discours très horizontal et unanime sur la volonté de donner, redistribuer et partager: ils allient gratuité et entraide. Par ailleurs, les *divers* refusent de faire du troc avec les produits récupérés parce que cela remet les aliments dans une relation de marchandise. De leur point de vue, la nourriture récupérée représente seulement un potentiel de consommation alimentaire.

« Je ne troquerais pas du dumpster, parce que mes asperges c'est juste des asperges. Ce n'est pas "peut-être des tomates" si je vais chez le voisin » (Jérémie, 25 ans).

Pour les *divers*, le troc impose une valeur d'équivalence aux aliments échangés ce qui rentre en contradiction avec la gratuité de leur acquisition. Ils vont préférer offrir les aliments que de quantifier et attribuer une valeur aux produits, ce qui est nécessaire pour tout échange. Cette position emprisonne les *divers* dans une dichotomie où la valeur économique est diabolisée et

la valeur alimentaire est magnifiée. Ils vont ainsi réifier le caractère nutritif des aliments en insistant sur la gratuité. Les *divers* indiquent sans complexes que le DD permet d'alléger le fardeau financier lié à l'alimentation, particulièrement dans leur mode de vie étudiant. Ils indiquent même que leur alimentation s'est améliorée, malgré leur budget limité, grâce à la récupération alimentaire. Ils ont appris à cuisiner en fonction de nouveaux paramètres, majoritairement des fruits et légumes, et indiquent être dorénavant capables de se débrouiller avec de nouveaux aliments ainsi que de cuisiner de grandes quantités de nourriture. Il y a une forte valorisation des habiletés en cuisine et des différents trucs pour conserver pour longtemps les aliments. Cela dit, les *divers* vont valoriser la nourriture récupérée qu'en comparant les mêmes quantités ou ingrédients à leur valeur économique. Cette comparaison empêche les *divers* de considérer les autres spectres de valeurs qui sont associés à la nourriture et qui pourraient être importants. Les différentes valeurs des aliments récupérés sont alors étouffées par la primauté que les *divers* donnent à la valeur économique, à la marchandise qu'était l'aliment.

Les aliments ont, notamment, une valeur de travail. À défaut de déboursier pour acquérir ces aliments, les *divers* ont eu à mettre du temps et des efforts pour élaborer un corpus de connaissances dans le but de récupérer ces ressources. Ils se sont créé une cartographie personnelle des différents (non)-lieux par essais-erreurs ce qui a contribué à définir les bons moments pour faire du DD selon les quartiers. Les *divers* vont également nettoyer et trier les produits récupérés une fois de retour chez eux. Cette étape nécessite de prendre le temps nécessaire pour s'assurer que ce qui sera gardé est bon à la consommation. Cela implique de couper les parties endommagées et de jeter ce qui n'est finalement pas consommable. Parallèlement, les *divers* ne donneront que de la nourriture ayant été nettoyée ce qui leur demande du temps et de l'énergie en amont de la distribution. Ce souci de qualité sur ce qui est donné est plutôt révélateur, je reviendrai donc sur ce point plus loin. Il est ainsi beaucoup plus long et demandant de faire du DD que d'aller à l'épicerie, puisqu'il faut calculer la recherche et le nettoyage. Il y a donc une grande part de travail dans les aliments issus du DD. Les compétences acquises de manière graduelle inhérente à la pratique, autant sur les endroits que sur la relation aux aliments trouvés, deviennent ainsi une expertise.

« Alors là tu vois, y'a Will qui vit à la maison en ce moment, il a sa tente dehors dans la cour. Alors lui, c'est Master Dumpster pour moi, il connaît trop bien les poubelles de Montréal. Il a une connaissance hyper structurée de quand y aller et où aller » (Alexandra, 23 ans).

Le DD est considéré comme une expertise au sein du groupe des *divers*. Donc, en plus de posséder une valeur de travail importante, les aliments représentent l'aboutissement d'une expertise développée et perfectionnée par l'expérience et le temps. Cette expertise est valorisée socialement, autant par les autres *divers* que par les proches qui bénéficient des aliments récupérés. Cette expertise leur permet d'accumuler du capital social sur la base de principes anticapitalistes, cela devient une forme de débrouillardise valorisée et même, parfois, admirée. Le DD leur permet de véhiculer une intégrité et une cohérence entre leurs discours et leurs actions au sein de leur groupe social. La capacité à s'alimenter par les poubelles est hautement respectée dans ces milieux ce qui permet aux *divers* d'utiliser leur pratique comme manière de renforcer leurs réseaux, par exemple en partageant les résultats de leur collecte. La nourriture récupérée est ainsi valorisée dans un contexte social.

Ces différents régimes de valeurs ne sont toutefois pas pris en compte par les *divers*. De marchandise décommodifiée en déchet, les aliments sont revalorisés sur la base de leur potentiel de consommation alimentaire. En plus de la dimension économique, les aliments sont dépouillés de toutes autres valeurs : comme ils sont gratuits, ils ne peuvent que nourrir. Les *divers* vont généralement récupérer plus de nourriture qu'ils ont de besoin dans le but de la redistribuer. Or, à défaut d'avoir une valeur d'échange, les aliments ont une valeur de don, car ils ont une valeur alimentaire. Les aliments sont récupérés pour être donnés pour qu'ils soient mangés (au lieu d'être gaspillés) : le don est lié au potentiel alimentaire.

3.4 Discussion

Avec l'objectif de délimiter les balises de la communauté des *divers*, j'ai posé l'hypothèse au début de ce chapitre que l'appartenance au groupe des *divers* soit basée sur le partage de valeurs communes. Ces valeurs se sont révélées être, de manière plutôt homogène, liées à l'entraide et à la générosité de distribution des aliments et des informations liées à la pratique. Cette communauté n'est donc pas basée sur la proximité relationnelle des individus. Bien au

contraire, les dons d'aliments surviennent de manière à maintenir une distance avec les inconnus. Les *divers* en refusant les liens associés aux dons évitent de s'investir dans de nouvelles relations. Ils élaborent un discours positif pour justifier cela, à savoir que la nourriture en étant gratuite doit profiter au maximum de personnes. Ces justifications ont comme effet de donner corps au groupe des *divers*. Ce groupe bien qu'il soit éclaté et impossible à circonscrire fonctionne à travers un principe de partage réciproque. Le partage est alors une valeur commune aux *divers*, mais également une norme dans le *dumpster diving*. Une accumulation au-delà des besoins qui ne mène à aucune redistribution, si cela venait à se faire savoir, est mal vue. Comme de fait, les plateformes des médias sociaux deviennent parfois des tribunaux populaires pour signaler des comportements qui sont à réprimander, notamment sur les questions de partage. Les *divers* se rejoignent donc sous certaines valeurs sociales (entraide, réciprocité, bienveillance) sans être un groupe uni et soudé. La communauté des *divers* est donc peu basée sur des interactions sociales et d'échanges interindividuels. Bien au contraire, elle est fondée sur une pratique commune qui inspire l'action de partage sans que celui-ci soit constitutif de relations. Le paradoxe est alors flagrant : ils indiquent partager pour se détacher de l'individualisme, mais refusent de créer des alliances basées sur ces dons. Le but de ces dons est alors autre : ils vont partager prodigalement pour démontrer les avantages de récupérer des aliments (dans un objectif de persuasion face aux préjugés), mais également pour prouver les problèmes du gaspillage (dans un objectif militant). Ainsi, devant les discours de partage inconditionnel et les différentes formes d'échanges dans le DD, il semble nécessaire d'admettre que Mauss (1923) avait raison ; il n'y a aucun don qui soit désintéressé.

Le partage, tel que mis en avant par les *divers*, s'oppose ainsi au modèle dominant de propriété individuelle. Ils indiquent donner et partager prodigalement pour rejeter du même coup l'individualité que représente la poursuite de l'intérêt personnel au détriment d'une collectivité. Comme les aliments n'ont pas de valeur économique, les *divers* assument ne pas avoir de raisons d'être avides de leurs ressources. Ils associent les comportements égoïstes à l'argent et à la compétition (donc au capitalisme), mais en étant dans des dynamiques où les ressources n'ont pas de coût, les comportements contraires sont alors favorisés. Il est alors normal de donner parce qu'il y a une telle abondance d'aliments dans les poubelles que ces dons ne sont pas des menaces à la survie individuelle. Les comportements du partage sont

ainsi motivés par cette possibilité de ne pas calculer les actes de générosité comme étant coûteux, ni économiquement ni au niveau de la disponibilité des ressources. Le partage serait ainsi facilité par la gratuité et l'abondance des aliments. Les *divers* s'assurent de faire le contraire des comportements conditionnés par l'aspect monétaire des aliments : ils donnent, ils invitent à partager des repas, ils sont généreux de leur temps et de leurs capacités, ils incitent les gens à faire du DD...etc. Leurs actions de récupération se veulent inclusives et accessibles pour se dissocier de l'individualisme lié à l'alimentation, particulièrement dans leur situation d'étudiants.

Bien qu'ils tentent d'être à l'extérieur de la dimension économique en exacerbant des actes de générosité, les *divers*, en agissant de la sorte, ne font que démontrer qu'ils sont encore dans une relation monétaire face à l'alimentation. Ils sont constamment en train de calculer l'argent qu'ils sauvent en faisant du DD ou ils notent la différence de comportement grâce à la gratuité des aliments : « *Tu partages des choses qui ont été trouvées gratuitement, mais ça permet de créer une situation où tu as un partage que tu n'aurais pas sinon. C'est genre, si tu n'as pas d'argent, tu vas moins partager le peu de bouffe que t'as. Si tu trouves plein de nourriture, tu vas partager* » (Giz, 24 ans). Le *dumpster diving* tourne surtout autour de la dimension économique de l'alimentation, bien qu'il n'y ait pas d'argent déboursé dans le processus. Ils établissent les échanges et les actes de partage en réaction au système économique dominant. C'est pourquoi ils ne calculent pas la valeur du travail associé à la récupération. En étant encore dans une dynamique de calcul économique, ils ne considèrent pas le temps et l'effort mis dans l'activité comme étant quelque chose de perdu au profit du « capitalisme », contrairement à l'argent. Le refus de calculer la valeur du travail de récupération (la fouille, le nettoyage, la distribution) est en fait une manière de s'opposer à l'individualisme de la dimension économique des échanges. Les *divers* vont donc insister sur des comportements d'entraide et de partage pour représenter un idéal social qui s'éloigne de comportements égoïstes axés sur la compétition économique. Ce faisant, les *divers* sont en mesure d'indiquer que les aliments récupérés ne sont « que de la nourriture » et ne représentent rien de plus que leur valeur alimentaire. Le fait de clamer la gratuité de la nourriture leur permet d'insister sur le fait que ces produits ne sont plus des marchandises suite à leur passage dans les poubelles. Par ailleurs, on constate un tabou associé à des attitudes individualistes comme garder des

lieux secrets, ne pas partager, récupérer le strict minimum et garder les aliments pour soi. La pratique de fouiller les poubelles étant stigmatisée, les raisonnements de natures économiques permettent aux *divers* de justifier leurs activités de récupération. Ils vont tenter de redorer l'image du DD en vantant les différents bénéfices qui viennent avec la gratuité d'une alimentation. D'autre part, comme mentionné, les *divers* vont donner systématiquement des aliments lavés et nettoyés. J'interprète ceci comme une façon de mettre une distance entre eux et le stigmate associé aux déchets. D'un côté, il y a effectivement des raisons hygiéniques derrière ce traitement des aliments : s'assurer de trier les éléments pourris, contrôler les odeurs et les laver rapidement permet de les préserver plus longtemps. De l'autre côté, ce travail a également des intentions de persuasions pour détruire les stéréotypes. Cela vient démontrer que les *divers* ne consomment pas des détritux bien qu'ils s'approvisionnent dans les poubelles. Éventuellement, en offrant des aliments propres et beaux, cela permet de convaincre les gens de manger ce qui vient des poubelles. De cette manière, en visant sur l'apparence des aliments, cela peut contribuer à venir diminuer les stigmates associés aux ordures, à la nourriture qu'on y trouve, ainsi qu'au *dumpster diving*. En définitive, ces discours sur le partage et la gratuité de la nourriture permettent aux *divers* de sortir la pratique de la nécessité économique et d'accentuer le choix dans leur pratique de récupération.

Chapitre 4 : Les catégories du consommable

La théorie du triangle culinaire de Lévi-Strauss (1964) indique que ce sont les conventions établies par les sociétés humaines qui permettent de déterminer la différence entre ce qui est considéré comme de la nourriture et ce qui ne l'est pas. Selon la théorie de Lévi-Strauss, les catégories et les sous-catégories d'aliments seraient semblables dans la plupart des sociétés : le cru, le bouilli, le rôti, le frit, à la vapeur ou le pourri (Lévi-Strauss, 1964). Il y aurait deux oppositions dans ce modèle, celle de la nature et de la culture, ainsi que celle du cru et du cuit (Lévi-Strauss, 1964). Le cuit est ainsi une transformation culturelle (à travers une technique quelconque) du cru, alors que le pourri en est une transformation naturelle (par le temps). Le degré de « cuisson » d'une situation ou d'un objet désigne le degré de transformation par une technique, alors que le pourri est un changement lent et naturel. Les catégories du Cuit, du Cru et du Pourri sont des métaphores entre la sphère alimentaire et la société pour signaler une absence ou un excès d'intervention humaine. Ces catégories vides de sens, lorsqu'étudiées hors d'un contexte culturel, sont ainsi révélatrices de phénomènes sociaux culturels plus larges.

Clark (2004) s'inspire de la théorie du triangle culinaire de Lévi-Strauss pour analyser la cuisine punk dans les années 1990 à Seattle. Il indique que les punks contemporains (anarchistes, antiracistes, féministes) donnent une dimension politique à l'alimentation pour initier un message. Pour eux, les aliments de la culture américaine seraient chargés d'une culture homogène basée sur la domination (et l'exploitation) de l'homme blanc sur la nature, sur les animaux et sur les autres citoyens du monde. Les punks accusent la nourriture industrielle de remplir les corps des individus avec les normes, la rationalité et la pollution morales du capitalisme et de l'impérialisme (Clark, 2004). En utilisant les métaphores alimentaires de Lévi-Strauss, Clark avance que les punks considèrent cette nourriture comme étant extraordinairement cuite, puisqu'elle est culturellement sur-transformée. Ils vont ainsi privilégier des aliments crus, autrement dit plus proches de la nature et de leur état non-cultivé. Les punks interprètent le degré auquel la nourriture est transformée, nommée et publicisée comme le degré de la corruption de la nature, et donc son degré de « cuisson ». Les aliments cuits sont ainsi associés aux aliments homogénéisés, aux monocultures, aux

pesticides, aux aliments transformés génétiquement, à la torture animale et à la marchandisation de la nourriture. La nourriture crue à l'inverse serait davantage tournée vers l'aspect sauvage et complexe de la naturalité des aliments. Ainsi, pour cet auteur, les punks utilisent la nourriture qui, d'une perspective américaine, est devenue pourrie au niveau symbolique : ce sont les aliments qui proviennent des poubelles (Clark, 2004). Ironiquement, ce qu'ils récupèrent sont souvent des aliments transformés, habituellement considérés par eux-mêmes comme étant trop cuits. L'auteur indique que ces aliments sont nettoyés de la société dominante par le passage dans les poubelles puisque leur récupération change leur statut de déchet à nourriture.

C'est donc dans la continuité de ce travail de Clark que je souhaite poser l'hypothèse de ce chapitre. Clark (2004) propose ainsi une analyse symbolique de l'alimentation à travers les discours des punks (lesquels pratiquaient le DD), délaissant la pratique. Ceci tient pour acquis que les *divers* ont remis en cause, pour des raisons idéologiques, leurs perspectives socioculturelles initiales sur les aliments en consommant des produits symboliquement « pourris ». Me positionnant par rapport à ce travail, j'avance que franchir le pas de consommer des aliments issus des poubelles n'est pas si aisé. Je souhaite ainsi me pencher sur les mécanismes de rationalisation qui permettent aux individus de récupérer des aliments des poubelles et de les consommer ensuite. Je propose que les aliments, pour pouvoir être consommés, doivent être débarrassés de la souillure induite par leur passage dans les poubelles, ce qui implique une phase de purification à laquelle je vais m'intéresser dans ce chapitre. Il y aurait un système de reclassement dans les étapes du DD qui permet de transférer un article de la case déchet à celle d'aliment ; en effet, les *divers* ne considèrent pas manger des ordures. Je propose donc d'étudier les pratiques qui permettent de déplacer un déchet dans la catégorie du consommable. Ceci nous conduit à nous poser les questions suivantes : comment les *divers* rationalisent-ils leurs actions de récupération ? Quelles étapes rendent les aliments des poubelles consommables de nouveau ? Comment les *divers* choisissent-ils les aliments dans les poubelles ?

4.1 Le déchet, un concept fluide

Les aliments, lorsqu'ils sont mis dans une poubelle, deviennent des déchets. Cet acte fait passer l'objet de statut : de propre, il devient soudainement souillé et impropre à la consommation pour la majorité des individus. Ce faisant, l'objet perd sa valeur d'usage et d'échange. Les critères utilisés pour déterminer qu'un aliment n'a plus de valeur sont multiples : esthétique, économique, réglementaire (dates)...etc. Ce qu'on en fait ensuite en les mettant aux poubelles relève d'une opération qui met de la distance avec l'aliment déchu pour ainsi passer à autre chose. C'est une manière de mettre de l'ordre dans l'environnement qui nous entoure. Mary Douglas (1967) indiquait que la saleté est en fait « le sous-produit d'une organisation et d'une classification de la matière, dans la mesure où toute mise en ordre entraîne le rejet d'éléments non appropriés » (Douglas, [1967] 2008, p.55). L'interprétation de Douglas positionne donc la souillure, l'impureté et, par association, les déchets dans le domaine symbolique. Pour l'auteur, la saleté est quelque chose qui n'est pas à sa place. Cette définition fait dialoguer d'un côté, l'ensemble de relations ordonnées, avec de l'autre côté, le bouleversement de cet ordre. Mary Douglas indique que l'impureté est une construction opposant les notions d'ordre et de désordre : là où il y a saleté, il y a un système (1967). Les poubelles et leur contenu représentent alors une tentative d'organiser ce qui est considéré comme malpropre et comme inutilisable. Ce qui se retrouve aux ordures est soit souillé (donc, à considérer avec dédain), soit échu (qui n'a donc aucune valeur possible). Pour les *divers*, la poubelle ne permet plus de délimiter ces catégories, puisqu'il n'y a plus de rupture physique entre les déchets et les aliments. En allant chercher des aliments dans les poubelles, les *divers* brouillent les limites pourtant clairement définies. Nous allons donc nous pencher sur la façon dont ils défont, contournent, reconstruisent ces limites. Pour analyser ces données, nous nous appuierons sur les propositions de Mary Douglas (1967) pour qui la question de la souillure est le résultat d'un processus de classement au sein d'un système donné, une question qu'elle aborde de façon dynamique.

Dans les entretiens, mes interlocuteurs justifient le fait qu'ils recueillent certains aliments dans les poubelles par le fait que ce ne sont pas de « vrais déchets », et qu'ils ne proviennent pas de

« vraies poubelles ». Ils introduisent cette catégorie pour mettre en avant de façon implicite celle des « faux déchets » qu'ils se mettent en devoir d'identifier et de récupérer.

*« Si c'était en direct contact avec les **vrais déchets**, je le lave. Mais un sac de poivrons, je ne le lave pas »* (Isabelle, 22 ans).

*« En pharmacie, ils ne mélangent pas ce qu'ils jettent avec les **vrais déchets**, donc tu n'as même pas besoin d'éventrer les sacs »* (Mathilde, 32 ans).

*« [il y a des commerçants] qui vont séparer les légumes des **vrais déchets**. T'as plein de niveaux de tolérance qui fait en sorte que le DD c'est possible ou non »* (Victor, 26 ans).

Ce faisant, il semble que les *divers* opèrent un classement dans ce qu'ils voient dans une poubelle : ils distinguent des « vrais déchets » ce qui est encore consommable. Si ce qui est dans une poubelle est a priori un déchet, les *divers* voient dans certains d'entre eux un potentiel de consommation. Cela les amène à opérer une distinction entre ceux-ci et les « vrais déchets » voués aux ordures. Ces « faux déchets » seraient, dans le cas présent, des aliments, mais pourraient ultimement être n'importe quel objet encore utilisable. La pratique du DD créerait ainsi un dualisme langagier. C'est par opposition aux vrais déchets que les *divers* définissent ce qu'ils considèrent comme de la nourriture. Effectivement, leur dualisme ne s'exprime pas sur les aliments (un vrai ou un faux aliment), mais bien sur ce qui constitue un détritux ou pas. Cet accent sur les déchets est donc révélateur de leurs classifications : l'évaluation de leur environnement se fait à travers le filtre des ordures. C'est pourquoi en fixant le déchet comme objet d'analyse, il est possible de comprendre l'articulation des catégories des ordures et des aliments. Ceci nous montre que les *divers* ne remettent pas en cause le système de classement de façon radicale, mais réorganisent les limites.

Par mesure de comparaison, les punks étudiés par Clark (2004) ont détruit, quant à eux, leurs catégories de classement et s'en sont créés de nouvelles en cohérence avec leur critique de la société. Dans ce cas précis, les aliments sur-transformés sont considérés comme mauvais et les aliments naturels et/ou jetés aux poubelles comme étant bons. Les *divers* étudiés ont simplement réarrangé leur système de classement de manière à réorganiser les limites entre les catégories des ordures et des aliments. Il n'y a donc pas un rejet des catégories avec lesquelles

les *divers* ont grandi, mais bien un déplacement de celles-ci. Nous constatons que la manière dont ils classent les déchets est modifiée par le dualisme langagier qu'ils présentent : les déchets sont distingués selon qu'ils sont des faux ou des vrais. Or, comme ils conservent les catégories, mais ne font que les réorganiser, les *divers* doivent redéfinir ce qu'ils considèrent comme une ordure puisque les poubelles ne permettent plus de différencier les déchets des aliments. Les *divers* vont raisonner ce qui est socialement admis comme étant un déchet pour être en mesure de réorganiser leurs catégories. Or, pour faire ça, ils ont attaqué la construction sociale de ce qu'est un déchet pour la rendre plus flexible ce qui leur permet de faire du DD sans faire table rase de leur système de classement. De cette manière, les *divers* peuvent donc plus facilement réinterpréter ce que constitue un déchet pour éventuellement être en mesure d'évaluer si ce qu'ils trouvent est un vrai ou un faux déchet. Il y a ainsi une rationalisation qui supporte la réorganisation des catégories de classement.

Au niveau ethnographique, on peut observer deux phases impliquées dans la rationalisation du déchet. C'est donc sur ces deux phases que nous allons nous pencher pour comprendre, ultimement, le processus de réorganisation des catégories des *divers*. Ainsi l'objectif de cette section est de comprendre ethnographiquement comment les *divers* sont capables de réfléchir au concept du déchet pour modifier les catégories des détritiques et des aliments dans leur système de classement.

Pour passer à l'acte, les *divers* doivent donc dans un premier temps accepter l'existence de conventions sociales et économiques (entre autres choses) sur ce qui détermine être un déchet ; ils doivent rationaliser cette catégorie. Ces conventions sont, d'une part, conditionnées par le système dans lequel les *divers* ont grandi et résultent d'autre part en blocage personnel : « *Y'a juste une barrière sur les déchets et les poubelles qui peut être brisée, mais y'en a que pour qui c'est indestructible* » (Jérémie, 25 ans). Les *divers* sont ainsi conscients qu'il y a un obstacle à la pratique et que cet obstacle est lié aux déchets. Ayant eux-mêmes grandi dans cette société, ils ont possiblement eu à traverser certaines difficultés au début. De plus, au cours de leur pratique, les *divers* se rendent compte qu'il y a des gens qui sont en mesure de « briser » ces barrières et d'autres qui n'y arriveront jamais. Les *divers* vont donc ouvertement parler des différentes barrières liées aux poubelles comme étant un obstacle à dépasser : « *Juste de*

mettre tes mains dans du jus de poubelle, ce n'est pas le fun. Deuxièmement de consommer ça, c'est un double mur » (Mathieu, 25 ans). La récupération d'aliment issue des poubelles n'est donc pas spontanée ni irréfléchie : elle nécessite un travail et souvent une acclimatation. Les *divers* se confrontent physiquement à ces écueils et les débuts sont souvent difficiles. Après la récupération, la consommation des aliments est une autre étape complexe qui peut également mener à un blocage. Devant l'expression de cette difficulté, nous pouvons nous questionner sur la nature de ces barrières, à quoi elles font référence et comment elles sont ancrées dans la réalité des individus au point de pouvoir ou non être surmontées. En se penchant sur l'ethnographie, il est possible d'établir que ces difficultés s'expriment de façon radicale à travers le dégoût. La fouille des poubelles occasionne ainsi un dégoût au niveau hygiénique (la saleté sur les objets) et une aversion par rapport aux risques potentiels que peut représenter l'aliment récupéré.

« Des fois, ça sent le jus de poubelle, pis là tu cherches, pis tu sens ton pain, pis là il a trempé dans quelque chose. Pis là, tu sais que c'est juste l'emballage, je vais le laver, l'intérieur est bon. Ou genre du vieux café imbibé dans une miche de pain ; c'est juste dégueulasse, ce n'est pas toxique, ce n'est pas moisi. C'est juste de passer outre ça » (Giz, 24 ans).

Le dégoût est alors la forme d'expression des classifications et, ultimement, de la norme. Cette aversion, on le constate dans la citation, est liée aux sens : odeur, texture, apparence. Le sentiment de dégoût surviendrait quand l'aliment en question n'est pas dans son état habituel. L'appropriation de ces blocages passerait ainsi par une forme de rationalisation de son dégoût personnel. Rozin et Fallon (1987) définissent le dégoût comme une catégorie de rejet alimentaire, c'est-à-dire comme la répulsion liée à l'idée d'une incorporation de quelque chose de menaçant. Ces menaces agiraient à la manière de contaminants ; s'ils entrent en contact avec de la nourriture acceptable, ils la rendront inacceptable. Le dégoût est alors motivé par des facteurs arbitraires, tels que la nature ou l'origine de l'item, ou encore son histoire sociale (c.-à-d. qui l'a touché). Les objets dégoûtants évoquent des propriétés menaçantes qui mènent à croire qu'ils auront mauvais goût (Rozin & Fallon, 1987). Dans la théorie anthropologique, le dégoût serait supporté par la théorie de la contamination laquelle suit les deux lois de la *sympathetic magic* décrite respectivement par Tylor, (1871), Frazer (1890) et Hubert & Mauss

(1902). La première loi, la contagion, indique que les choses qui ont été en contact continuent d'agir une sur l'autre après coup. Lorsqu'un objet offensant touche un objet neutre, l'essence offensante est transmise et pollue la neutralité initiale de l'objet. La deuxième loi, la similarité, déclare que les choses qui sont similaires selon certaines propriétés (couleur, texture...etc.) sont vues comme étant fondamentalement similaires, voire identiques (Rozin & Fallon, 1987). Par ailleurs, le dégoût a longtemps été considéré comme ayant des fonctions adaptatives dans le choix des aliments pour éviter la maladie. Le dégoût est souvent associé au danger, mais souvent sans véritables fondements (Rozin & Fallon, 1987). Mary Douglas (1982) indique, à travers la théorie culturelle, que la perception du risque est un processus social. Le danger serait une combinaison entre la confiance et la peur, et chaque société générerait certaines assurances et focaliseraient sur certains dangers (Douglas & Wildavsky, 1982). Douglas (1982) indique que le risque au niveau social peut effectivement être considéré comme une construction culturelle. Similairement, Rozin et Fallon (1987) démontrent que le dégoût, puisqu'il ne se manifeste pas de la même façon chez les enfants d'âge préscolaire que chez les adultes, est un produit de la culture.

Ainsi, accepter de récupérer et de consommer des aliments ayant séjourné dans une poubelle implique de combattre l'aversion physique et l'association au danger que ces gestes constituent. Pour passer à l'acte, il faut rationaliser son propre dégoût. Pour cela, les *divers* doivent essayer de déterminer ce qui les dégoûte, à savoir si leur aversion se base sur des raisons de salubrité (toxicité, dangerosité) ou si leur dégoût est arbitraire. Ils ont donc une distinction à faire entre de réels risques de contamination et de la saleté qui peut être lavée ou éloignée de l'aliment en question (un emballage souillé, un liquide inconnu, des retailles d'autres aliments écrasés...etc.). Cette rationalisation de la sensation de dégoût permet de déterminer si ce qui déclenche le sentiment de répulsion modifie effectivement l'essence du produit en le rendant toxique, si celui-ci est rationnellement consommable ou s'il est définitivement un « vrai déchet ». Le dégoût est alors la forme d'expression du système de classement du réel et de la norme sociale qui s'expriment de manière marquée.

Dépasser le dégoût initial et l'appriivoiser prend alors du temps et de l'entraînement. Ce processus est progressif et la facilité à le mener à bien varie en fonction des individus. Ainsi,

non seulement l'acte de récupérer des aliments dans les poubelles n'est pas spontané et naturel, mais de jongler avec son propre dégoût peut prendre du temps et des efforts.

« Au début, t'es un peu comme ça, tu fais ta princesse dans les dumpster, genre tsé, c'est sale. Et tu vois les gens autour qui prennent plein de trucs et toi tu prends un truc. [...] Mais, par exemple, mon rapport à la saleté temporaire, comme avoir quelque chose de dégueulasse sur les mains, ça me dérange mille fois moins maintenant. Vraiment, au début je le prenais avec le bout des ongles »
(Alexandra, 23 ans).

Il y a ainsi une modification de la perception de ce qui est jugé dégoûtant. Cette informatrice indique que la quantité de produits qu'elle récupère a changé et la manière dont elle ramasse ces produits également. Plusieurs de mes informateurs m'ont effectivement mentionné qu'au début de leur pratique ils ne prenaient que certains aliments, selon certaines variables, mais qu'avec le temps, le nombre d'items récupéré a augmenté. La perception de la propreté relative des aliments devient plus flexible. De la même manière, l'aversion vis-à-vis de la saleté « de poubelles » au contact avec la peau et les vêtements diminue avec la pratique. Il y aurait ainsi une forme de réflexion autour de la récupération qui permet de rationaliser la présence des aliments dans les déchets, de rationaliser la saleté et ultimement le dégoût lui-même. Cela dit, comme le dégoût est situé au niveau de la récupération, cela implique qu'un processus similaire est à l'œuvre quand il s'agit non plus seulement de récupérer, mais de consommer les aliments.

Pour comprendre la façon dont ces perceptions sont construites à la fois culturellement et socialement, j'estime que le concept d'habitus tel que proposé par Bourdieu (1980) est pertinent, puisqu'il présente le lien entre la socialisation et les actions des individus. L'habitus serait constitué de l'ensemble des dispositions, des schèmes d'action ou de perceptions que l'individu acquiert à travers son expérience sociale. Par sa socialisation et sa trajectoire sociale, l'individu incorpore lentement un ensemble de manières de penser, sentir et agir, qui se révèle durable. Or, l'habitus est également générateur : les schèmes de perception et d'action stockés permettent à l'individu de produire un ensemble de pratiques nouvelles adaptées au monde social où il se trouve. Cette agentivité serait liée à la pratique elle-même. Ainsi, Bourdieu définit l'habitus comme des « structures structurées prédisposées à

fonctionner comme structures structurantes » (Bourdieu, 1980, p. 88). L'habitus est structure structurée puisqu'il est produit par socialisation, mais il est également structure structurante, car générateur d'une infinité de pratiques nouvelles (Bourdieu, 1980). Le concept d'habitus permet de situer les barrières liées aux déchets comme étant le produit d'une socialisation. Par ailleurs, ce même concept permet également d'envisager la dimension dynamique des phénomènes étudiés à travers un changement de perception et de comportement graduel. La rationalisation du dégoût permet de développer des pratiques nouvelles comme de fouiller dans les ordures des commerces.

« Ça prend quelque chose pour briser la glace. Au début, c'était que le pain. Après ça, j'ai agrandi mon répertoire d'aliments...Des fois, tu te bases juste sur la date d'expiration et là tu réalises que c'est encore bon après la date d'expiration. Tu te fis plus sur ton gros bon sens, l'aliment a tu l'air bon, il sent tu bon... »
(Mathieu, 25 ans).

Il y a donc un réel facteur de temps pour apprivoiser la pratique du *dumpster diving*, autant les poubelles en tant que telles, que la capacité à manger ce qui en est récupéré. Ce serait donc graduellement et par la pratique qu'il est possible de modifier son habitus par rapport à l'alimentaire et élargir ce qui a le potentiel d'être consommé. Ce qui était encore considéré comme des déchets au début de la pratique (dans le cas cité ci-haut, tout sauf le pain), peut éventuellement devenir de la nourriture. Le temps et l'expérience à travers la rationalisation de ses propres limites et dégoût permettent de créer un nouveau classement de ce qui constitue un aliment et une ordure. L'utilisation des sens tels que l'odorat et la vue semblent pouvoir faire basculer des articles dans la catégorie aliment : ce processus sera abordé dans la prochaine section.

Le système de classement des *divers* relève non pas d'une remise en cause du système classificatoire dans son ensemble, mais d'un déplacement des limites entre lesdites catégories. Les *divers* ont dans et par la pratique modifié le système de classification dans lequel ils ont été élevés. La distinction vernaculaire des *divers* sur les « vrais » déchets est l'expression de cette réorganisation catégorielle qui se fait donc graduellement et est directement corrélée à l'expérience. Il est possible de considérer le déchet comme un objet simplement déplacé une

fois le dégoût surmonté. Ce processus de réaménagement des catégories se fait toutefois progressivement à travers la pratique. Ces deux phases permettent de rationaliser ce qui est dégoûtant et permettent d'élargir les frontières entre les catégories du consommable (ce qui est considéré comme des aliments) et non-consommable (considéré comme des déchets). Par conséquent, en réduisant la catégorie des déchets, les *divers* vont élargir celle de la nourriture. Sans cette rationalisation, un aliment dans une poubelle reste un détrit.

4.2 Les techniques de requalification

Le réaménagement de la catégorie du déchet permet ainsi d'élargir ce qui est encore consommable malgré le contexte de la poubelle. Les déchets, pour être considérés comme de « faux déchets », sont évalués de manière à déterminer leur potentiel de récupération. Ce processus est déterminant pour savoir ce qui sera effectivement consommé : cette évaluation permet ainsi de requalifier les déchets en aliment. Comment les *divers* choisissent-ils les aliments à récupérer? Comment font-ils la différence entre un vrai déchet et un aliment? Je propose qu'il faille dès lors se questionner sur les techniques utilisées aux différentes étapes lesquelles permettent de reconsidérer les articles trouvés dans les poubelles. Cette requalification empirique doit donc être en mis en parallèle avec la rationalisation progressive du déchet tel que vue précédemment. Ce sont deux moments simultanés d'un même phénomène, et non pas une suite chronologique.

Pour aborder les techniques déployées pour choisir les faux des vrais déchets, nous allons nous inspirer de la technologie culturelle française, et du concept d'habitus de Bourdieu (1980). Marcel Mauss (1934) définit la technique comme un « acte traditionnel efficace » (Mauss, 1934, p. 9). Pour Mauss, le corps est le premier et le plus naturel instrument (ou objet) technique de l'homme (Mauss ; 1934). Cette définition très large nous permet de considérer la requalification des aliments comme un savoir-faire faisant appel à des techniques qui permettent d'évaluer les aliments. Dans ce cadre, les techniques sont des programmes d'action, des chaînes d'opération et des systèmes de relation incorporés par la pratique.

La façon de concevoir ce qui est manipulé s'inscrit alors dans un système dont la dynamique est à la fois individuelle et collective. Bourdieu (1980) montre ainsi comment un individu

acquiert ces *habitus* par la pratique, laquelle est issue d'un processus de socialisation. On pense ici à l'apprentissage de ce qui est apte à être mangé ou de ce qui doit être jeté. D'un point de vue plus culturel et cognitif, Descola propose, dans un contexte très différent, d'inscrire ces réflexions en l'élargissant aux non-humains. Dans son ethnographie sur la domestication du pécari, il indique qu'un système technique est imbriqué dans un système de relations entre humains et non-humains (Descola, 2014). Pour avoir recours à de nouvelles techniques, il montre que, comme dans le cas du pécari, il faudrait, pour innover et domestiquer, réarranger les relations en les objectifiant. Bourdieu et Descola (ce dernier s'inspirant largement du premier) posent ainsi les bases d'une compréhension de la dimension génératrice des pratiques et des techniques. Ces auteurs envisagent par ailleurs la dynamique du système qu'ils décrivent et qu'ils envisagent à un double niveau : collectif et individuel. Pour Descola, une réorganisation des relations est possible, mais elle a un coût, car elle induit la réorganisation de l'ensemble du système technique dans lequel elle vient de s'insérer (Descola, 2014).

Sur la base de ces travaux, je pose la question suivante : dans quelle mesure les différentes étapes techniques de la récupération permettent de requalifier les déchets en aliments? Comme vu dans la section précédente, les *divers* distinguent effectivement les déchets en deux catégories (vrai ou faux) puisqu'ils ne considèrent pas manger de détrit. Bourdieu et Descola permettent ainsi de considérer la dimension génératrice et intégratrice d'une technique de requalification des aliments puisqu'elle ne fait que reconfigurer la manière dont les *divers* conçoivent les catégories des déchets et des aliments. Les *divers* sont capables de déplacer un produit pour le requalifier en aliments parce qu'ils ont objectifié et rationalisé le processus par lequel on jette des objets aux poubelles.

La reconfiguration du système de classement permet à la technique de requalification de s'installer sans créer de modification radicale. Pour les *divers*, ce changement dans la manière de se procurer des aliments est rationalisé comme une habitude différente, et non pas comme d'un changement drastique de pratique : « *c'est un mode de vie, c'est une habitude différente: au lieu d'aller dans le supermarché pour voir ce qui est en solde, tu vas derrière pour voir ce qui est vraiment en solde* » (Giz, 24 ans). Ils n'ont que réarrangé leur manière de concevoir

l'approvisionnement des aliments, ce qui a toutefois mené à l'élaboration d'une technique pour savoir discerner la nourriture des déchets. Ironie de la situation, ils se représentent encore l'approvisionnement de nourriture en fonction des commerces supportant la prémisse que le changement ne fut pas radical. Je pose donc l'hypothèse que les techniques de requalification des aliments soient sensorielles et qu'elles se jouent dans les différentes étapes de la pratique. Ce serait en utilisant leurs sens que les *divers* détermineraient un vrai d'un faux déchet. Ces techniques feraient intervenir des habiletés et des savoir-faire liés aux sens à travers des connaissances sur les aliments et les facteurs de risques. Il faut donc considérer les processus de réaménagement des catégories comme étant en parallèle du perfectionnement de la technique de récupération. Je propose ainsi d'étudier chaque étape de la relation technique des *divers* qui leur permet d'évaluer les aliments en utilisant l'expérience sensorielle.

4.2.1 Les habiletés sensorielles du *dumpster diving*

Pour être en mesure de faire du DD, les *divers* doivent apprendre à utiliser autre chose que le contexte et l'environnement immédiat pour déterminer si les produits sont de vrais déchets ou des aliments. Cela les amène donc à utiliser leurs sens. La technique sensorielle, qui permet aux *divers* de requalifier des aliments, s'apprend par l'expérience en faisant du *dumpster diving*.

Edmund Carpenter (1972), précurseur de l'anthropologie visuelle et de la communication, indiquait que toute expérience sensorielle est en partie une habileté et que toute habileté se travaille (cité dans Howes, 1990). Les différents savoirs liés aux sens sont des habiletés et des connaissances pratiques (*practical knowledge*) qui sont acquises par l'expérience (Sutton, 2006). Dans le cas du DD, la seule façon d'apprendre est d'aller fouiller dans les poubelles. L'apprentissage d'une telle technique fait intervenir la multitude de parcours des individus comme autant de manières d'appivoiser la pratique. Le *dumpster diving* serait une pratique qui s'apprend et se transmet par l'exemple.

« C'est un de mes anciens coloc, il m'a emmené dans un dumpster, il a soulevé le couvercle et il a mis ses mains dedans. [...] On a récupéré beaucoup de fruits et légumes et j'ai dit : "c'est simple comme ça pour récupérer de la nourriture?" Et il a dit "oui!" » (Jérôme, 29 ans).

Les explications des parcours et des premières expériences ne font pas état de monitorats détaillés sur comment récupérer dans les poubelles. Il y a peu d'explications sur comment choisir ses aliments, de même que dans la « littérature » sur les blogues et dans les manifestes de DD. Tout l'aspect alimentaire semble être laissé à la discrétion des individus, ce qui semble surprenant puisque la récupération d'aliments est précisément l'objectif d'une telle pratique. Les *divers* vont parler de leurs entrées dans le monde du DD à travers une ou plusieurs séances de « formation » comme étant une initiation. Cette « initiation » serait particulièrement techniciste et servirait à montrer différents endroits, des façons de grimper ou de transporter la nourriture, ainsi qu'à donner un élan pour passer par-dessus les barrières liées à l'acte.

« Je n'avais pas beaucoup de sous, et c'est un coloc qui m'a initié. Il m'a amené et il m'a montré : voilà, voilà. Il m'a surtout dit de ne pas avoir peur d'aller au fond, de sortir les sacs poubelles, de les ouvrir et de regarder » (Nathan, 27 ans).

Les informations sur ce qui constitue un bon aliment ne sont pas verbalisées, peut-être parce que cela dépend des goûts et des limites de chacun. Par conséquent, ce serait donc surtout en imitant un *divers* plus expérimenté qu'un débutant peut passer par dessus ses propres aversions et négocier ses limites. Ce que les *divers* retiennent, ce n'est pas la dimension technique de l'apprentissage, mais l'initiation liée au fait de démystifier les déchets pour les récupérer. L'acquisition d'une technique pour requalifier les aliments se fait donc uniquement après avoir réussi à aller au-delà du dégoût des déchets. Le fait de fouiller des poubelles oblige une analyse de l'environnement immédiat pour déterminer ce qui est un vrai déchet des aliments.

Par ailleurs, les *divers* doivent négocier un contexte différent à chaque fois : différente poubelle, différent contenu de fois en fois. Ils doivent savoir s'adapter pour tirer profit de leur environnement (ici, les poubelles). Pour Ingold (2000), une pratique habile n'est pas une liste d'étapes successives à effectuer pour réussir la tâche en question. Ce serait plutôt une analyse constante de l'environnement lequel est changeant et dans lequel les objets offrent différentes possibilités d'utilisation (cité dans Sutton, 2006). Les *divers* vont ainsi tirer les informations de la situation pour choisir leurs aliments. Ces habiletés pratiques sont ainsi apprises à travers une expérience sensorielle par les objets présents dans l'environnement immédiat. Ce serait,

pour Ingold, un apprentissage incorporé puisqu'il se fait à travers une découverte sensorielle de l'environnement (Ingold, 2000 dans Sutton, 2006). Dans les études qui lient l'alimentaire et les sens, le concept de la synesthésie, soit l'union de sens, est mobilisé pour appréhender l'environnement. L'expérience sensorielle serait ainsi activement construite et intégrée (Sutton, 2006). Les odeurs, les textures, les goûts et l'apparence des aliments seraient des savoirs à apprendre pour déterminer ce qui est encore bon ou pas.

L'apprentissage d'habiletés incorporées liées à l'expérience sensorielle crée, chez les *divers*, des techniques qui leur permettent de requalifier des déchets en aliments. Les sens deviennent des connaissances pratiques, qui se développent ou s'affinent différemment selon chacun ainsi qu'en fonction des goûts et des aversions de chacun.

4.2.2 La plongée dans les poubelles

L'utilisation de sens dans le domaine alimentaire n'est pas l'exclusivité des *divers*. Les sens sont, par défaut, mobilisés lorsque vient le moment de manger et de choisir ses aliments. La différence avec le DD se situe dans les critères d'évaluation. Présentement au Québec, ce sont les qualités esthétiques des aliments qui déterminent si un légume ou un fruit est bon. Ce sont l'apparence et la fermeté de l'aliment qui détermineront son potentiel. S'il est beau, de couleur unie et ferme il sera considéré comme consommable. Or, si le légume est difforme, s'il présente des rides de vieillesse et s'il est un peu mou, il sera déclassé. Il y a une fixation à choisir ses aliments par le visuel et par la fermeté (donc, par le sens du touché). Par conséquent, il y a une tendance à n'utiliser que des critères esthétiques pour choisir nos aliments en épicerie au point où il y a des campagnes de marketing pour ces autres légumes dits moches, qui sont simplement laids, mais tout aussi bons. Il y a une forte association entre ce qui est laid et ce qui est mauvais, ce qui mène à une recherche de l'aliment parfait, défini par sa fraîcheur et sa beauté. Ultimement cette quête de perfection influence les aliments retrouvés dans les poubelles.

« C'est l'abondance, les gens ne veulent que des légumes frais, même s'ils font leur magasinage pour une semaine, les légumes doivent être frais. C'est là que le DD c'est bien quelque chose d'intéressant. Il y a tellement d'abondance que s'il y a une nouvelle cargaison de tomates, il faut tout jeter les anciennes tomates » (Giz, 24 ans).

Les aliments trouvés pendant la fouille de DD sont alors mis en relation avec les dynamiques des commerces et des exigences des clients. Les *divers* vont se questionner sur les raisons en amont qui auraient pu pousser les commerçants à jeter les aliments aux poubelles. Cette réflexion sur les causes de leur présence dans les poubelles amorce le processus d'évaluation pour déterminer si le produit est un vrai déchet ou non. Par conséquent, cela leur permet de comprendre l'envers de la médaille du commerce alimentaire, ainsi que de comprendre les critères du marché. Dans les poubelles, les critères esthétiques peuvent difficilement être considérés de la même façon. Les aliments se trouvent dans différents états, baignent dans divers niveaux de saleté et côtoient des détritrus. Le contexte (de la poubelle) ne permet pas d'évaluer les produits comme le permettraient les étalages dans les commerces. Par conséquent, les aliments ne seront pas évalués de la même manière qu'en magasin, puisqu'ils seront considérés à partir de leur position initiale de déchet.

« Tu vas regarder si l'aliment est consommable, mais selon des critères très bas. Évidemment que ça n'a pas besoin d'avoir l'air beau, mais ça a besoin d'avoir l'air consommable. Genre une coque en bas c'est "ça te rend malade". L'échelle est basse, parce que tsé, c'est dans les vidanges. Pis quand t'as enlevé l'idée que les aliments doivent être parfaits, c'est là que tu peux en trouver ben plus. C'est un rapport à la bouffe différent, parce qu'elle n'a pas besoin d'être présentée sur un piédestal avec de la belle lumière » (Justine, 23 ans).

Il y a une opposition entre beau et consommable qui est donc à ne pas négliger. Les *divers* indiquent ne pas rechercher d'aliments parfaits, ils recherchent des aliments qui sont encore bons à être mangés. Ils n'utilisent pas des critères esthétiques pour évaluer les aliments, mais bien des critères physiques. Ils vont rationaliser les conditions dans lesquelles ils trouvent les aliments pour être en mesure de les manger. En se positionnant contre la perfection esthétique des aliments en commerce, ils justifient leur pratique de récupération. Les épiceries jettent les produits pour des raisons parfois uniquement esthétiques (meurtrissures, boîte endommagée...etc.), alors que de l'autre, les *divers* recherchent les produits encore bons. Les *divers* vont ainsi valoriser ces mêmes aliments avec les sens de la vue (selon l'apparence) et le toucher, mais au lieu de focaliser sur les défauts, ils vont évaluer le produit sur son potentiel de consommation. Le « trop mou » du commerçant peut être le « suffisamment ferme » du *divers*. Les commerçants et les *divers* n'ont pas des critères d'évaluation différents pour juger les aliments, ils ont simplement des échelles différentes : celles des *divers* sont plus flexibles

et axées sur l'aspect consommable. La part de l'évaluation visuelle fait donc partie intégrante du processus de requalification des déchets en insistant sur le fait que les aliments sont encore bons, mais simplement moins beaux.

La requalification des déchets se fera selon des critères liés à leur potentiel de consommation. L'évaluation sensorielle à l'étape de la fouille se fera donc majoritairement avec les sens de la vue et du toucher. L'aspect général de l'aliment sera pris en considération : est-il intact, est-il abimé, a-t-il une texture plutôt normale? Pour ce qui est des fruits et légumes, les *divers* vont émettre leur jugement en fonction de l'état normal et attendu de l'aliment en question. L'apparence sera le premier critère sur lequel les *divers* vont se baser pour considérer la récupération d'un produit. C'est en fonction d'une apparence qui semble normale que les *divers* vont considérer l'aliment : la couleur, la forme, des meurtrissures, des signes de moisissures...etc. Par la suite, le toucher permettra de décider si le produit mérite d'être récupéré.

« Je vais les tâter généralement pour voir la fermeté. C'est généralement un bon indice pour ça...tsé si ma carotte j'la pogne pis qu'elle pendouille de même...ça va être non! » (Antoine, 23 ans).

Les critères physiques des aliments perceptibles par les sens (vue et toucher) permettent de déterminer le niveau de détérioration de l'aliment en question. Si l'aliment ne semble pas trop abimé de l'extérieur et qu'il est encore plutôt ferme au toucher, il sera récupéré. Par conséquent, le critère de fermeté vient compléter l'apparence du produit. Si le produit est réellement mauvais (moisi, écrasé, trop vieux), les caractéristiques de l'aliment en question seront de bons indicateurs. Dans les poubelles, la vue et le toucher sont ainsi mobilisés pour juger si un déchet est encore consommable, le requalifiant en aliment. Toutefois, qu'en est-il de l'odorat?

« Ben tu ne peux pas les sentir, parce qu'on ne peut pas se fier à l'odeur dans un dumpster tant que ça n'a pas été nettoyé. Sinon ça sent tout ce qu'il y a autour. [...] L'odorat est moins important. C'est plus le toucher, quand tu prends un oignon pis qu'il est mou t'es comme oups » (Valérie, 52 ans).

Il ne serait donc pas possible de se fier à l'odeur dans une poubelle. Le sens de l'odorat sera utilisé plus tard dans le processus de reclassement, mais au niveau de la récupération, il

semble ne pas être un bon indicateur. Ainsi, les produits ont besoin d'être lavés avant de pouvoir se fier à l'odorat, ce qui se fera de retour au domicile. Cela dit, il y aurait une distinction à faire entre les fruits et légumes et les autres produits d'épicerie dont la fraîcheur n'est pas autant perceptible par l'apparence et la fermeté. Il est possible de constater si l'emballage du produit est gonflé, ce qui est un indice que ce dernier n'est plus bon. Cette reconnaissance des signes physiques anormaux sur un produit fait intervenir un autre registre de critères de requalification associée à la notion de risques.

4.2.2.1 La gestion du risque

La majorité des *divers* vont indiquer n'être jamais tombés malades de leur pratique de récupération. Ce qui peut sembler étonnant puisque les aliments proviennent des poubelles. Or, c'est précisément parce qu'ils proviennent des poubelles que les *divers* sont plus sensibles aux risques. Non seulement, vont-ils utiliser les sens de la vue et du toucher pour déterminer si l'aliment est encore consommable, mais les *divers* vont prendre ces mêmes informations pour déterminer si l'aliment est sécuritaire pour leur santé. Cette technique d'évaluation sensorielle jumelée à une connaissance des différents facteurs de contamination permet de requalifier les déchets en aliments selon des critères de risque sanitaire. En cas de doute, les produits restent dans la catégorie des ordures.

« J'ai déjà des amis qui sont tombés malades, après cette batch-là, après la grosse soirée. Les mangues ou quelque chose... Quand la pelure est percée, c'est plus facile pour les bactéries, elles peuvent entrer. Quand c'est juste une petite coque, tu peux prendre la chance, mais des fois tu tombes malade. Moi je n'ai jamais été malade... » (Justine, 23 ans).

Les *divers* vont donc juger des risques potentiels. Ces connaissances sont ainsi basées sur l'expérience, la leur ou celle de quelqu'un d'autre. Ils évalueront l'aliment en fonction de ces défauts (comme une membrane fissurée) et détermineront si ceux-ci présentent un danger. Un aliment restera donc dans la catégorie des déchets s'il présente un risque de salubrité : bactérie, chaîne du froid, contamination avec de la viande périmée...etc. Le processus de requalification, dans un premier temps, est donc basé sur une certaine connaissance des risques alimentaires en lien avec leur apparence. En revanche, leur bagage d'information sur les risques sanitaires semble basé sur des connaissances populaires et le sens commun. Aucun

informateur ne m'a indiqué faire de recherches poussées (ou le contraire) sur le sujet sur internet sur des sites spécialisés dans le domaine de la santé. Effectivement, je n'ai pas approfondi leurs connaissances des risques et leurs techniques pour éviter de tomber malade. Il m'est donc impossible de situer la source de leurs informations ni de comparer leurs connaissances à des données biomédicales sur les risques de salubrité des aliments. Je ne voyais pas l'intérêt de confronter leurs savoirs, préférant accepter leur classement des dangers en fonction de critères physiques. Cela dit, je suis en mesure d'affirmer que ces critères d'évaluation s'expriment par l'expérience sensorielle. Le risque potentiel est jugé sur l'apparence du produit et sur le contexte, la poubelle comme la température extérieure.

« [À propos de paquets de bacon récupérés] *Est-ce que le risque était grand? Je ne pense pas. J'en ai mangé plein, pis je ne suis pas malade. Pis c'était dehors, c'était congelé, la température [extérieure] le permettait* » (Victor, 26 ans).

La gestion des risques sanitaires se pose à l'étape de la fouille des poubelles parce que le contexte dans lequel se trouvent les aliments est important. Les réels dangers sanitaires ne se voient pas nécessairement (contamination quelconque, rupture dans la chaîne du froid, contact avec produits potentiellement dangereux...etc.) alors que si le produit n'est plus bon, l'odorat et ultimement le goût l'indiqueront. Par conséquent, ils vont évaluer le produit et ils vont analyser le contexte : température extérieure, propreté de la poubelle, présence de contenants de produits de nettoyage. Ils vont apprendre à observer l'environnement immédiat des aliments qu'ils récupèrent. Pour reprendre Ingold (2000), l'apprentissage d'habiletés (ici, un savoir associé aux risques) se fait par l'expérience sensorielle des objets présents dans l'environnement immédiat. C'est en intégrant la variable du contexte dans leur technique de requalification des aliments que les *divers* peuvent minimiser les dangers potentiels de la consommation d'aliments récupérés.

4.2.3 Le tri et le nettoyage des aliments récupérés

De retour au domicile, le nettoyage des aliments permettra de faire une sélection des aliments à travers un dernier tri. Les *divers* vont étaler leur butin dans la cuisine et vont trier leurs trouvailles pour les laver avant de les entreposer. Ils vont varier les techniques de nettoyage selon les aliments (les fruits et légumes n'auront pas le même traitement que des pots de

yogourt ou des baguettes de pain), l'état de ceux-ci (selon s'ils sont flétris et fragiles ou pratiquement impeccables), l'endroit où ils les ont récupérés (des poubelles sales, un carton ou un sac qui ne comportait que le produit en question...etc.) et comment ils les ont transportés (dans un carton trouvé sur place, dans un sac avec des produits qui provenaient d'une autre poubelle). Certains *divers* vont laver les aliments à grande eau, sous la pression du robinet. D'autres vont laisser les aliments frais baigner dans une bassine d'eau (ou directement dans l'évier), parfois avec une goutte de savon ou même avec un peu de vinaigre. Alors que certains vont carrément laver les aliments et les produits avec une éponge savonneuse et ensuite les rincer à l'eau. Ils vont trier les éléments pourris d'un même produit (les casseaux de petits fruits, par exemple) ainsi que les produits où un des éléments est brisé (des œufs, des petits yogourts...etc.). Ils vont aussi couper les parties moisies sur les aliments, ainsi que les parties moins belles : « *Un autre savoir-faire, quand tu as une tache de moisi sur un légume, tu le coupes et le reste du légume il est bon* » (Giz, 24 ans). De cette manière, ils tentent de préserver les aliments plus longtemps pour leur consommation.

Cette étape de nettoyage et de tri permet aux *divers* d'inspecter les aliments en évaluant l'apparence, la fermeté et également l'odeur. Une fois les produits sortis du contexte de poubelle et nettoyés sommairement, il est effectivement possible de juger l'odeur qui se dégage du produit. Les fruits et les légumes peuvent avoir une odeur moisie même s'ils ne présentent pas de petite mousse. Les champignons qui causent la moisissure alimentaire (sous forme de taches ou de duvet gris-vert) ont une odeur distincte même lorsqu'ils ne sont pas (encore) visibles. Si l'aliment est visuellement bien et s'il est de bonne consistance, il se peut qu'il soit quand même déclassé du fait de l'odeur qu'il dégage. Les casseaux de petits fruits sont de bons exemples : s'il y a un élément gâté, il est possible que les champignons de moisissure se soient transférés à ses voisins. En sentant les autres éléments, il est possible de déterminer s'ils sont bons ou pas. En effet, si l'aliment a une odeur inhabituelle, le goût est probablement affecté : bien que ce ne soit pas dangereux, le goût de moisissure est tellement fort qu'il masque celui de l'aliment. Les *divers* vont donc utiliser leur odorat pour déterminer si un aliment est bon.

« Comme les poivrons, si tu fais juste couper le spot qui est mou, tu sens l'intérieur du poivron pis si ça sent le poivron, y'en a pas de problème » (Victor, 26 ans).

L'odeur sera alors un critère de requalification si les aliments ne sentent rien ou sentent ce qu'ils doivent sentir (I e le poivron sent le poivron). Il y a donc un ensemble de connaissances sur ce que qui est l'odeur attendue et ce qui serait une odeur anormale. Leurs habiletés de classification se font alors à partir de savoirs préexistants que les *divers* ne font que mobiliser dans un nouveau contexte. Outre les fruits et légumes, les produits d'épicerie emballés vont également dégager de fortes odeurs une fois ouverts s'ils ne sont plus bons. Les *divers* peuvent utiliser les dates indiquées sur les produits comme estimation, ce qui généralement peut indiquer la raison pour laquelle les produits ont été jetés. Si l'emballage n'est pas abimé ou gonflé, la seule façon de réellement savoir si le produit est encore mangeable est de l'ouvrir et de le sentir.

« Quand t'es là [dans la poubelle] pis que ça pue le tabarnak, ça pue le vieux lait. Là tu trouves des soupes pis t'es comme, bon c'est quand qu'ils les ont jetés. Là tu ramènes ça chez vous et là elles sentent toutes pas bonnes » (Simon, 25 ans).

L'odeur sera donc véritablement la première étape considérée au retour à la maison. Cela dit, les *divers* ne seront pas particulièrement précis pour détailler les odeurs des produits. Ils utilisent les catégories génériques, comme « ça ne sent pas bon » ou « ça pue ». Dès qu'il y a une odeur anormale, l'aliment est directement disqualifié, il n'y a alors aucun besoin de détailler les raisons qui font de lui un produit non-consommable. Comme leur évaluation se fait en fonction de la catégorie de déchet (est-ce un vrai ou un faux déchet), si l'aliment ne peut pas être requalifié, cela signifie qu'il est donc un vrai déchet, il n'y a nul besoin d'argumenter. À l'inverse, ils vont détailler avec plus de précision les raisons qui viennent requalifier les déchets en aliment. Comme ils savent quoi évaluer, ils sont en mesure de justifier la requalification. Or, pendant la récupération, les *divers* prennent souvent des risques lorsqu'ils choisissent des produits, ne sachant pas si hors du contexte des poubelles ceux-ci sont encore bons. Pour compléter les différents critères d'apparence et d'odeur, les *divers* vont souvent goûter aux produits : « Ça sent encore bon, ça goûte bon, c'est bon! » (Mathieu, 25 ans). Le goût sera alors le dernier sens mobilisé pour venir évaluer les produits. Ce sera le test ultime qui, dans le doute, permettra la requalification les aliments. En somme, le retour à la maison sera l'étape où il est possible de distinguer des aliments des déchets dans ce qui aura été récupéré.

4.3 Discussion

J'ai présenté, au début de ce chapitre, l'étude de Clark (2004) qui analysait les discours alimentaires des punks de Seattle des années 1990. D'après cet auteur, ces punks considéraient l'alimentation comme un vecteur politique et considéraient que les aliments pouvaient être nettoyés de la société dominante par le passage dans les poubelles, leur récupération changeant leur statut de déchet à nourriture. Je proposais, pour compléter son étude, de regarder au niveau des pratiques elles-mêmes, plutôt qu'au niveau des discours, pour saisir comment les *divers* rationalisent leur consommation d'aliments-déchets. J'ai avancé que c'est à travers un processus de réaménagement de la catégorie de déchets, ainsi que par une requalification des aliments que les *divers* sont en mesure de manger des produits récupérés des ordures. D'après mes données, ce processus de requalification et l'exercice des sens qu'il implique représentent une réappropriation de la naturalité de l'alimentation. L'utilisation des sens serait rattachée à un côté instinctif, lequel aurait été galvaudé, selon les *divers*, par l'industrie alimentaire.

« C'est ça qui est cool avec le dumpster, parce que sinon, on est comme dépossédé de nos sens, on nous dit il y a une date, on se fie là-dessus et on n'utilise pas notre intelligence. Tsé, du lait, tu l'ouvres et tu sens » (Alexis, 25 ans).

Il y aurait une idéalisation d'un côté naturel et instinctif de l'alimentation avec lesquels les sens sembleraient renouer. Les *divers* indiquent que les différents sens devraient être suffisants pour nous aiguiller dans nos décisions alimentaires. Cependant, les produits affichent en majorité des dates de péremption nous renseignant sur leurs supposées dates limites de consommation. Ce qui est une manière pour les producteurs de garantir le niveau de fraîcheur des produits transformés (laitages, dessert, plats préparés...etc.) est devenu une référence pour distinguer les produits sains ou dangereux pour la santé. En Europe, il existe deux types de dates, soit la date « meilleure avant » qui est un indicateur de fraîcheur et celle « à utiliser avant » qui est un marqueur de sécurité alimentaire (Stuart, 2009). Ce n'est pas le cas en Amérique, où les dates sont uniquement par rapport à la qualité. Pourtant, les détaillants vont jeter les produits pour se protéger des recours légaux advenant des problèmes sanitaires (Ménard, 2013). Selon les *divers*, le DD leur permettrait de se réapproprier leurs sens en

rationalisation les dates considérées comme arbitrairement apposées sur les aliments, ce qui serait plus naturel et instinctif.

« Moi je suis vraiment instinct là-dessus. Ah ça sent-tu bon? Ça sent correcte, je le fais sentir à ma copine, ça sent chill : on l'utilise. [...] Si mon instinct d'animal me dit que ce n'est pas bon à manger, je le jette » (Édouard, 23 ans).

Les connaissances pratiques liées aux sens viennent alors donner un nouveau regard pour déterminer le potentiel consommable des aliments. Cette technique représente une certaine reconnexion avec la nature : une connexion particulièrement absente en milieu urbain. Le DD permettrait un apprentissage de l'utilisation des sens, lesquels s'affineraient avec l'expérience dans le domaine alimentaire. Ces habiletés seraient de fines connaissances sur les aliments et les produits. Je pense effectivement que les *divers* développent une relation plus empirique à la nourriture. Le fait de trouver des aliments à différents stades de maturité leur permet de développer une expertise sur les aliments frais (majoritairement les fruits et les légumes) qu'ils n'auraient pas nécessairement.

« Des légumes ou des fruits qu'on retrouve dans le dumpster sont en fait juste parfaitement mûrs! Souvent de la papaye elle est vendue pas prête, et quand tu la trouves dans le dumpster, elle est juste parfaite. Le melon au miel est tout le temps exquis dans les poubelles. Ananas, c'est souvent la même chose. Des ananas d'épicerie c'est souvent dégueulasse, ce n'est pas mûr. Un ananas quand tu regardes en dessous pis qu'il y a des petits pico de moisissures, c'est là qu'il est bon, c'est là qu'il goûte le plus l'ananas. Tu ne le réalises pas sinon si tu l'achètes en épicerie pis qu'eux les jettent quand ils sont bons, ben tu n'y goutes pas » (Simon, 25 ans).

Cet informateur indique que le stade avancé des produits qui a mené à leur rejet est, non seulement encore acceptable pour lui, mais est même excellent au goût. C'est par la comparaison avec des aliments sur les étalages qu'il se permet de distinguer les meilleurs moments pour consommer certains fruits : un apprentissage qu'il indique avoir pu développer par la pratique du DD. L'état des produits récupérés peut effectivement varier de foi en foi et de commerce en commerce ; c'est une question de chance et de circonstances. La récupération, à travers la requalification sensorielle, permet aux *divers* de développer des connaissances empiriques sur les aliments puisqu'ils les manipulent à différents stades de développement. Cela leur permet d'en apprendre sur les différents produits qu'ils récupèrent,

ainsi que se créer un corpus d'information sur la maturité des aliments et de leur potentiel de consommation. Ce spectre d'informations est beaucoup plus large puisque les *divers* considèrent les aliments à des moments où ceux-ci sont des déchets, leur permettant d'affiner leurs techniques de récupération. Comme ils accèdent aux aliments à des stades de maturité variables, ils apprennent à reconnaître les caractéristiques à prendre en considération pour la requalification. Ces caractéristiques deviennent des informations distinctives associées à ce qu'ils considèrent être un instinct, mais qui sont, en fait, basés sur un corpus de connaissances développé par l'expérience et par essai-erreurs. L'instinct serait donc cette ouverture à un autre spectre de connaissances et d'informations qu'ils développent en se détachant de la date apposée sur l'emballage. La récupération de cet instinct est alors insérée dans un discours politique.

L'utilisation des sens et leur valorisation deviennent une façon de résister aux discours dominants de salubrité et d'aseptisation spécifiquement reliés à l'alimentation. L'utilisation des sens, en plus d'être une technique pratique pour savoir quoi manger, serait également une démarche de résistance. Cette technique traduit le refus d'accepter que ce qui est mis dans une poubelle soit nécessairement mauvais et périmé. Les sens leur permettent de se réapproprier les cycles naturels des aliments en apprenant à déterminer quand un aliment peut encore être consommé. Cet apprentissage permettrait donc de réagir à la marchandisation de l'alimentation: ils refusent se faire dire quand un aliment n'est plus bon, ils préfèrent le déterminer eux-mêmes, selon leurs barèmes. Il y a une fierté à contester le système et à faire la promotion de comportements subversifs. Par conséquent, cette façon de s'approvisionner en aliments et ultimement de se nourrir est cohérente avec des motivations politiques plus larges liées au gaspillage alimentaire. Les *divers* ont un discours souvent acéré contre le système autant sur son aspect économique (capitalisme), environnemental que social. Cette « révolte » induit la pratique de DD qui induit à son tour le recours accru aux sens pour requalifier les aliments. Cette personnalisation sensorielle de leur alimentation permet de refuser, dans une moindre mesure, les normes et les lois avec lesquelles ils sont en désaccord et qui génèrent du gaspillage. La technique sensorielle devient alors l'outil qui permet de remettre en question le mode de fonctionnement du commerce alimentaire. Plus précisément, les standards de qualités qui obligent à jeter des aliments qui sont pour certains encore consommables. Ainsi,

l'utilisation de leurs sens est une traduction du refus d'être pris en charge par l'industrie alimentaire. Ils s'indignent que le système ose leur indiquer ce qui est encore consommable ou non, surtout que ce qui se retrouve dans les poubelles n'y est pas nécessairement pour des raisons sanitaires. Le DD représente donc le refus et l'alternative. L'utilisation des sens permet aux *divers* d'établir leur propre barème de sélection en fonction de leur connaissance des aliments, ce qui leur donnerait un sentiment de contrôle sur leur alimentation, bien que ce que l'on trouve en faisant du *dumpster diving* soit imprévisible.

Conclusion

Dans ce mémoire, je me suis intéressée à la pratique du *dumpster diving* chez les étudiants montréalais à travers une ethnographie de la pratique de récupération. Les recherches précédentes sur le DD se sont intéressées davantage aux individus en marge de la société, par choix ou par circonstances, aux discours idéologiques et aux motivations politiques. Considérant que les discours de mes informateurs étaient inconsistants, j'ai proposé de travailler sur les pratiques de récupération. Cette décision s'est révélée être un pari gagnant. En m'intéressant aux pratiques, j'ai été en mesure de démontrer que le DD est bien plus que seulement la récupération d'aliments dans les poubelles : la nourriture ne sert pas uniquement à nourrir quoiqu'en disent les *divers*. C'est en étudiant la chaîne opératoire des différentes étapes et en analysant les représentations que les *divers* s'en font qu'il a été possible de décrire la manière dont ces derniers renouvellent de façon significative leurs positions face à leur environnement urbain et social, ainsi qu'à un niveau plus intime face à eux-mêmes. Pour ce faire, dans cette recherche, j'ai étudié les pratiques qui ont surgi une fois les aliments hors de la dimension économique, c'est-à-dire une fois mis aux poubelles. Dans cette optique, j'avais, tout d'abord, que les positions des *divers* quant à leur pratique de récupération soient construites en réaction au modèle dominant dans la façon de s'approvisionner en nourriture ou encore de négocier la socialité dans l'alimentation. Par la suite, je proposais que ces positions soient intimement liées aux savoir-faire et aux techniques développées par l'expérience de première main pour récupérer ces aliments décommodifiés. Je proposais également de considérer la dimension performative de la récupération dans le changement de perceptions de ceux qui la pratiquent concernant, notamment leur rapport à la ville, au partage et à la consommation. J'ai finalement avancé que c'est en examinant les changements de valeurs attribuées aux aliments à travers les différentes étapes de la pratique qu'il est possible de comprendre les représentations des *divers*.

L'analyse des pratiques de récupération m'a ainsi amené à considérer les étapes du DD en tant que système technique mis en œuvre pour s'alimenter à travers l'examen de trois thématiques. J'ai ainsi analysé le DD à travers le rapport à la ville, les pratiques de sociabilité et les catégories empiriques du consommable et du non-consommable. L'ordre de ces chapitres s'est

ordonné à la manière d'un entonnoir, à savoir de l'aspect le plus public au plus intime : la ville, la sociabilité et la consommation. Le social étant difficilement linéaire, la correspondance entre les chapitres a donc suivi cette logique plutôt que de suivre avec exactitude les étapes de la chaîne opératoire. À cet égard, je propose une synthèse récapitulative des trois thématiques analysées.

Le *dumpspter diving* commence par la recherche d'aliments dans des endroits peu fréquentés, comme des ruelles et l'arrière des commerces. Par la pratique, ces espaces, qui sont des non-lieux pour la majeure partie de la population, deviennent des lieux clés pour les *divers*. Désignés comme des (non)-lieux pour établir la différence de perception avec le reste des citoyens, ces endroits sont distingués les uns des autres en fonction de certains critères propres à la pratique du DD. Les différentes caractéristiques de ces (non)-lieux permettent aux *divers* de savoir où aller récupérer quels produits aux moments les plus propices. L'accumulation des informations relatives à ces lieux mène à l'élaboration d'une cartographie particulière de la ville en fonction du potentiel de récupération. La pratique de DD en vient à modifier la routine et les déplacements des *divers*. Leur façon de vivre la ville est modifiée lorsque les endroits où se trouvent les poubelles deviennent des lieux d'acquisition et de rencontres potentielles. Les *divers* indiquent toutefois qu'ils continuent à ressentir un stigmate lié aux poubelles et aux déchets. Ils peinent à négocier l'image de pauvreté qu'ils infèrent dans le regard d'autrui. Les *divers* vont indiquer que deux caractéristiques urbaines (l'anonymat et la tolérance aux comportements marginaux) facilitent leur pratique de récupération. Ils comparent ainsi la ville aux régions et proposent une vision sans nuances de ces dernières en insistant sur le fait que le DD serait compliqué à exécuter ailleurs qu'à Montréal (dans le contexte québécois). Ces discours sur le stigmate social leur permettent de valoriser leurs actions. En inférant les opinions des non-*divers*, ils justifient leurs choix en accentuant leur non-conformisme ce qui leur donne du capital social. Leur image est ainsi très importante. De manière paradoxale, les *divers* veulent être discrets lorsqu'ils récupèrent, mais souhaitent également être perçus comme audacieux. Or, ce qui permet réellement la pratique, ce sont les (non)-lieux. Ces endroits sont dissimulés dans la majorité des cas et sont fréquentés par les *divers* à des moments de la journée où peu de personnes se promènent (généralement le soir et la nuit). Les

divers peuvent donc récupérer sans être importunés puisqu'ils occupent des endroits invisibles pour les autres citoyens.

Lors de la récupération, il est habituel pour les *divers* de récupérer un peu plus de nourriture que nécessaire s'ils se savent en mesure de la distribuer. Un des principes du DD traite justement de la nécessité de partager les aliments trouvés gratuitement. Les *divers* insistent effectivement sur le fait de partager et de distribuer les surplus puisque la nourriture récupérée est, disent-ils, « toujours pour tout le monde ». En se penchant sur la pratique, il est possible de distinguer différentes formes de partage en fonction de la nature de ce qui est donné, à qui la nourriture est donnée et les raisons derrière ces dons. Il y a tout d'abord deux publics auxquels les *divers* vont offrir de la nourriture : leur cercle social intime et les autres. Les dons à leurs proches seront considérés comme de l'entraide, de la coopération et de solidarité. Ces échanges prennent ainsi une double fonction : ils sont une stratégie pour se départir des surplus tout en permettant de renforcer les liens avec des amis intimes. La réciprocité prendra place dans les colocations, lors du partage de repas entre amis ainsi que dans des stratégies de coopération comme les échanges de nourriture. Les *divers* vont également donner des aliments à des individus hors de leur cercle social intime. Ces dons d'aliments se font à deux groupes précis : les individus qui adhèrent au DD et ceux qui y sont étrangers. Dans les deux cas, les *divers* vont distribuer leurs surplus en ne s'estimant pas redevables de ces dons. Comme les comportements narcissiques et égocentriques sont mal vus au sein du groupe des *divers*, les donateurs sont très humbles pour insister sur le gaspillage alimentaire plutôt que sur leurs habiletés à récupérer les aliments. Les dons de nourriture sont ainsi normalisés et expliqués par l'abondance dans les poubelles. La réciprocité et le retour de ces dons se font à travers un cycle d'échange : l'obligation de rendre est alors différée puisque recevoir ces dons est ensuite vécue comme une obligation à faire de même en offrant de la nourriture à des proches ou à des inconnus. Les dons aux individus qui ne connaissent pas le DD sont quant à eux intégrés dans une tentative assumée d'engager un dialogue pour déconstruire les préconçus sur la récupération alimentaire. Ces dons sont des campagnes de persuasions lors desquelles l'offre de nourriture implique en retour la réception du discours sur le gaspillage alimentaire. Le don devient un acte de sensibilisation et un moteur à la pratique, il devient la pierre angulaire de l'engagement militant. Ainsi, les *divers* ne donnent pas d'aliments de manière désintéressée, ni

à leurs proches, ni aux autres, malgré leur rhétorique altruiste. En étudiant la biographie des aliments de leur décommodification à leur requalification, nous avons été en mesure de constater que les *divers* ne considèrent les aliments qu'à travers leur valeur économique ou alimentaire. Les autres formes de valeur pouvant être associées à la nourriture récupérée (valeur de travail, valeur sociale, etc.) sont alors étouffées par la primauté de la valeur marchande des aliments. Ainsi, les discours sur la gratuité sont, en fait, une manière de s'opposer au modèle dominant de propriété individuelle, démontrant que les *divers* sont encore dans une relation monétaire face à l'alimentation. Or, à défaut de sortir de la logique marchande, les *divers*, en insistant que « ce n'est que de la nourriture », sont en mesure de renforcer des formes de sociabilité entre différents réseaux sociaux.

Ainsi, la récupération et la distribution des aliments ont comme objectif commun la consommation des denrées alimentaires issues des poubelles. Ces produits ont été trouvés, nettoyés, parfois cuisinés et, d'autres fois, partagés dans le but de nourrir. Or, l'imaginaire autour des déchets peut rebuter des gens à considérer ces aliments comme équivalents à ceux achetés en épicerie. Pour consommer ce qu'ils ont récupéré, les *divers* doivent effectuer une série d'opérations autant techniques que symboliques. Bien que les aliments soient récupérés dans les poubelles, il est faux d'indiquer que les *divers* raisonnent différemment des individus ne pratiquant pas la récupération alimentaire. Le système sur lequel les *divers* basent leur classement du réel n'est pas une nouvelle façon de concevoir les déchets et la nourriture, mais bien qu'une redéfinition des limites du système classique dans lequel ils ont grandi : ils ont élargi la catégorie d'aliments et réduit celle de déchets. Ils auraient les mêmes représentations et les mêmes catégories du consommable et du non consommable, mais ils les actualiseraient autrement, de manière beaucoup plus flexible. Pour ce faire, les *divers* ont eu à rationaliser ce qui constitue un déchet pour être en mesure de distinguer empiriquement dans une poubelle ce qu'ils considèrent comme un « vrai déchet » des produits qui, pour eux, ont une valeur alimentaire et donc un potentiel de récupération. Les critères ne sont dorénavant plus associés au contexte dans lequel est choisi l'aliment, mais plutôt à l'aliment en lui-même : est-ce un « faux déchet »? Pour déterminer quel produit a le potentiel d'être récupéré, les *divers* évaluent les propriétés dudit produit indépendamment de l'emballage, des dates et de l'endroit où il a été trouvé. Ils vont ainsi se fier à leurs sens pendant la récupération, mais également de

retour à la maison lors du tri et du nettoyage des aliments. En acceptant que l'aliment n'ait pas une apparence parfaite, les *divers* examinent s'il est encore bon à la consommation selon sa fermeté, son odeur et selon certains indices de contamination potentielle. Ces techniques sensorielles mènent effectivement à des connaissances empiriques sur les différents aliments à travers leur manipulation. Selon les *divers*, la pratique de récupération leur permettrait de se réapproprier leurs sens dans la sphère alimentaire, ce qui serait plus naturel et instinctif. L'utilisation des sens est ainsi valorisée dans une démarche de résistance contre les normes et les standards menant au gaspillage d'aliments consommables.

Au cours de ce mémoire, la chaîne opératoire et la biographie des aliments ont permis toutes deux d'examiner les différentes pratiques du DD. La chaîne opératoire permet de suivre les différentes étapes dans les manipulations des aliments, alors que le parcours biographique permet d'examiner ce que représentent les aliments. La pratique du DD permet de reclasser, hors de la catégorie de la marchandise, les items qui ont été décommodifiés par leur passage dans les poubelles. Les justifications pour ce reclassement se basent sur des raisons parfois politiques (voire anticapitaliste), environnementales (en limitant le gaspillage de ressources organiques) ou encore sociales (l'alimentation comme droit) : des détritux récupérés sont de nouveau considérés comme des aliments. Ce faisant, leur statut change par rapport aux mêmes produits achetés en magasin. Pour les *divers*, les aliments récupérés symbolisent leur capacité à s'alimenter en marge du système en place. Ils représentent leurs connaissances des aliments, leurs savoir-faire et la possibilité de nourrir gratuitement les gens autour d'eux. Les différents (non)-lieux du DD représentent les possibilités où la décommodification est non seulement visible, mais accessible. L'accessibilité à ces faux déchets permet aux *divers* de reclasser les aliments en évaluant leur caractère consommable. C'est l'importance donnée à la valeur alimentaire qui incite les *divers* à récupérer davantage pour distribuer la nourriture ; ils veulent aider en nourrissant les autres en donnant une deuxième chance à des aliments.

Nous avons abordé tout le long de ce mémoire les pratiques et les justifications des *divers* sur la manière dont ils récupéraient et manipulaient les aliments. Nous avons effectivement constaté des décalages entre leurs paroles et leurs actions, comme, par exemple, l'absence de stratégie pour favoriser leur anonymat, ou encore l'idée que la nourriture est distribuée

prodigalement. Leur pratique de récupération est teintée par leur désir de bien paraître ce qui s'exprime par leurs tentatives de redorer leur image personnelle et l'image de la pratique. De manière détournée, ils vont essayer de mettre de l'avant le fait qu'ils sont audacieux, généreux et humbles pour que leur pratique soit vue comme engagée et légitime. Cette recherche nous a permis d'affirmer qu'effectivement, les positions et la pratique des *divers* sont des constructions basées sur une opposition à la norme. Les *divers* vont présenter des comportements et des discours qui sont en réaction au système économique capitaliste, même s'ils sont encore dans une dynamique de calcul. Ils vont donner de la valeur aux différents savoir-faire nécessaires pour faire du DD, parce qu'ils sont une manière alternative de s'approvisionner en aliments. Ces savoirs s'opposent à la manière de se procurer des aliments avec laquelle ils ont grandi : dans les commerces et les marchés par l'intermédiaire de l'argent. Ils négocient ainsi leur pratique de récupération à travers le seul prisme qu'ils connaissent, soit celui de l'argent. Les actions et les discours des *divers* à propos de leur pratique sont donc des performances pour légitimer leur pratique. Ce sont toutefois les raisons et les justifications qui semblent déconnectées de leurs actes. Les *divers* rationalisent leur pratique de *dumpster diving* de différentes manières afin de trouver une cohérence avec leurs principes. Ils ont, de fait, déplacé leurs positions sur un comportement essentiel qui modifie leur façon de vivre au quotidien. La récupération alimentaire, dans le discours des *divers*, est explicitée comme un choix, mais également comme une stratégie pour mieux manger, pour inviter leurs amis à partager des repas, à moins dépendre de leurs parents...etc. Leur faible pouvoir économique dû à leur situation d'étudiant permet de considérer le DD comme une stratégie en phase avec des principes idéologiques. Cela dit, comme l'action de récupérer est individuelle ou exécutée par petits groupes, le DD ne devient que réellement politique lorsqu'arrimé à une forme de partage : partage de l'information ou des aliments. La gratuité de la nourriture et le mode d'acquisition forment chez les *divers* une propension à vouloir démontrer que leur choix de récupérer des aliments dans les poubelles est logique.

En somme, cette recherche sur le *dumpster diving* a décliné une ethnographie de la pratique chez une population étudiante basée à Montréal. À travers ce mémoire, le sujet du DD nous a permis d'aborder la condition de vie des étudiants. La période des études universitaires pouvant véritablement être une phase précaire et instable sur différents niveaux : financier,

logement, étude, travail...etc. De manière indirecte, nous avons également examiné la situation du gaspillage alimentaire : le *dumpster diving* n'est possible que parce qu'il y a une quantité non négligeable d'aliments jetés aux poubelles. Le fait qu'il existe des regroupements de *divers*, des balises et une éthique de la récupération démontre l'étendue du gaspillage et un problème dans la gestion des aliments. Cette recherche a su attirer l'attention sur l'importance des médias sociaux dans la pratique du DD, mais plus largement dans l'organisation d'initiatives collectives et des économies de partages. Cette recherche a également soulevé les liens entre les pratiques alternatives et marginales comme message face à une insatisfaction sociale. Dans le cas des *divers*, leur pratique s'érige contre la marchandisation de l'alimentation, mais profite d'un système qui considère les aliments comme des marchandises jetables. En somme, le *dumpster diving* chez les étudiants s'est révélé être un sujet fertile qui proposait plusieurs pistes de réflexion. En effet, en étant un fait social total, le DD fait intervenir plusieurs sphères (alimentation, urbanité, politique, environnement) et interroge plusieurs sujets (gaspillage, industrie alimentaire, accessibilité à l'alimentation, tendances socio-environnementales...etc.) qui en font un objet d'étude complexe. Le sujet du *dumpster diving* est toutefois loin d'avoir été examiné sous toutes ses coutures. Je suis d'avis qu'il y a encore énormément d'aspects qui méritent d'être étudiés en profondeur, ne serait-ce qu'une analyse des discours engagés des *divers* en lien avec leur pratique. Le fait que ce soit une pratique répandue en Occident effectuée par une diversité d'individus est véritablement significatif de l'intérêt à porter à ce sujet. En ce qui concerne cette recherche, il faut la considérer comme un humble tremplin anthropologique dans l'exploration du *dumpster diving*. En guise de conclusion, j'espère que l'apparition récente de cette pratique sur la scène scientifique ouvrira la porte à de nombreuses études qui interrogeront et transformeront notre rapport à la consommation alimentaire.

Bibliographie

- Agier, M. (2015). *Anthropologie de la ville* (1re édition). Paris: Puf.
- Appadurai, A. (Éd.). (1986). *The social life of things: commodities in cultural perspective* (11. print). Cambridge: Cambridge Univ. Press.
- Augé, M. (1992). *Non-lieux: introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris: Seuil.
- Baldwin, G. (2014). *Just Eat It : A food Waste Story*.
- Black, R. (2007). Eating garbage: socially marginal food provisioning practices. In *Consuming the Inedible: Neglected Dimensions of Food Choice* (p. 264). Berghahn Books.
- Bouchard, A.-M., Charroin, G., & Thomassey, N. (2012). *La bible du grand voyageur: les astuces indispensables pour voyager mieux avec moins*. Paris: Lonely planet.
- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Paris: Éditions de Minuit.
- Carolsfeld, A. L., & Erikson, S. L. (2013). Beyond Desperation: Motivations for Dumpster™ Diving for Food in Vancouver. *Food and Foodways*, 21(4), 245-266.
- Clark, D. (2004). The Raw and the Rotten: Punk Cuisine. *Ethnology*, 43(1), 19.
- Corteel, D., & Le Lay, S. (Éd.). (2011). *Les travailleurs des déchets*. Toulouse: Érès.
- Descola, P. (2014). 16. *Pourquoi les Indiens d'Amazonie n'ont-ils pas domestiqué le pécarì ?* La Découverte.
- Donovan, E. E. (2012). Day to Day Change Making: The Transformative Potential of Dumpster Diving.
- Douglas, M. (1967). *De la souillure: essai sur les notions de pollution et de tabou* (2003^e éd.). Paris: La Découverte.
- Douglas, M., & Wildavsky, A. (1982). *Risk and culture: an essay on the selection of technological and environmental dangers* (1. paperback printing, 1983, [Nachdr.]). Berkeley, Calif.: Univ. of California Press.
- Edwards, F., & Mercer, D. (2007). Gleaning from Gluttony: an Australian youth subculture confronts the ethics of waste. *Australian Geographer*, 38(3), 279-296.

- Eighner, L. (1991). On dumpster diving. *The Threepenny Review*, (47), 6–8.
- Eikenberry, N., & Smith, C. (2005). Attitudes, beliefs, and prevalence of dumpster diving as a means to obtain food by Midwestern, low-income, urban dwellers. *Agriculture and Human Values*, 22(2), 187-202.
- Fernandez, K. V., Brittain, A. J., & Bennett, S. D. (2011). “Doing the duck”: negotiating the resistant-consumer identity. *European Journal of Marketing*, 45(11/12), 1779-1788.
- Frazer, J. G. (1890). *The golden bough: a study in magic and religion* (Macmillan Publishers).
- Gooch, M. (2012). Cut Waste, Grow Profit : How to reduce and manage food waste, leading to increased profitability and environmental sustainability. *Value Chain Management Centre, George Morris Centre*.
- Gooch, M., Felfel, A., & Marenick, N. (2010). Food waste in Canada. *Value Chain Management Centre, George Morris Centre*.
- Guillard, V., Roux, D., & others. (2014). De la pauvreté à l’excentricité: le glanage comme révélateur des marges de la consommation. *Économies et Sociétés, «Études critiques en management*, 3(1), 117–142.
- Gustavsson, J. (2011). *Global Food Losses and Food Waste*. Food and Agriculture Organization of the United Nations.
- Hannerz, U. (1980). *Exploring the City : Inquiries toward an urban Anthropology*. New York: Columbia University Press.
- Howes, D. (1990). Les techniques des sens. *Anthropologie et Sociétés*, 14(2), 99.
- Carpenter, E (1972). *Oh what a blow that phantom gave me!* Toronto: Bantam Books.
- Hubert, H., & Mauss, M. (1902). Esquisse d’une théorie générale de la magie. *L’Année sociologique (1896/1897-1924/1925)*, 7, 1–146.
- Kopytoff, I. (1986). The cultural biography of things : commoditization as process. In *The social life of things: commodities in cultural perspective* (p. 329). Cambridge: Cambridge Univ. Press.
- Lallement, E. (2010). Ruptures, abandons, déplacements. Ethnologie des pratiques alternatives de consommation et d’échange. *Sociologies pratiques*, 20(1), 23.
- Lemonnier, P. (2010). L’Étude des systèmes techniques. *Techniques & Culture. Revue semestrielle d’anthropologie des techniques*, (54-55), 46-67.
- Lévi-Strauss, C. (1964). *Le cru et le cuit*. Paris: Plon.

- Lévi-Strauss, C. (1968). *Les structures élémentaires de la parenté*. Paris: Mouton.
- Lofland, L. H. (1973). *A world of strangers; order and action in urban public space*. New York: Basic Books.
- Marshman, J. (2015). *Gleaning in the 21st Century: Urban Food Recovery and Community Food Security in Ontario, Canada*. University of Waterloo.
- Mauss, M. (1923). *Essai sur le don: Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Introduction de Florence Weber. Presses universitaires de France.
- Mauss, M. (1934). Les techniques du corps. *Journal de psychologie*, 32(3-4), 271–293.
- Ménard, É. (2013). *Gaspillage alimentaire et insécurité alimentaire; pistes de solutions pour lutter simultanément contre deux problèmes majeurs*. Université de Sherbrooke.
- Montréal en Statistiques. (2014). *Profil sociodémographique Ville de Montréal* (Division de la planification urbaine, direction de l'urbanisme, Service de la mise en valeur du territoire). Montréal.
- Mourad, M. (2011). *Quels militantismes face au gaspillage alimentaire? «Food rescue», «dumpster-diving» et «freeganism»: les poubelles ou le marché* (Cahier de recherche). HEC Paris.
- Rozin, P., & Fallon, A. E. (1987). A perspective on disgust. *Psychological review*, 94(1), 23.
- Rush, E. (2006). *Skip dipping in Australia*. Australia Institute Canberra.
- Sahlins, M. D. (1972). *Stone age economics*. Chicago: Aldine-Atherton.
- Seifert, J. (2009). *Dive!* [Documentaire Court métrage/famille]. Jeremy Seifert.
- Statistique Canada. (2017). *Statistique Canada. 2017. Montréal, V [Subdivision de recensement], Québec et Montréal, TÉ [Division de recensement], Québec (tableau). Profil du recensement, Recensement de 2016, produit n° 98-316-X2016001 au catalogue de Statistique Canada. Ottawa. Diffusé le 3 mai 2017.*
- Stuart, T. (2009). *Waste: uncovering the global food scandal*. London: Penguin.
- Sutton, D. (2006). The Sensory Experience of Food: Memory as a Sense. *Food, Culture and Society*.
- Ingold, T. (2000). *The perception of the environment: Essays in livelihood, dwelling and skill*. London: Routledge.
- Tylor, E. B. (1871). *Primitive culture: researches into the development of mythology, philosophy, religion, art, and custom* (Vol. 2).

Varda, A. (2000). *Les Glaneurs et la Glaneuse*.

Vinegar, R., Parker, P., & McCourt, G. (2014). More than a response to food insecurity: demographics and social networks of urban dumpster divers. *Local Environment*, 21(2), 241-253.

Annexe 1 : Bande Dessinée

La bande dessinée présentée à la page suivante a été produite dans le cadre d'un concours de vulgarisation scientifique organisé par la FAECUM à l'hiver 2016. L'objectif de ce concours consistait à vulgariser notre sujet de recherche (mémoire ou thèse) pour le grand public. Pour participer, il suffisait de rédiger un texte résumant notre sujet qui était ensuite évalué par un jury. Les dix lauréats étaient alors associés à un bédéiste québécois afin d'illustrer leur sujet de recherche. Je suis donc une des lauréates du concours de 2016.

La bande dessinée portant sur mon sujet a été produite par Jacques Goldstyn. Je trouvais pertinent d'ajouter cette bande dessinée à ce mémoire puisqu'elle est le résultat d'une collaboration sur mon sujet de recherche effectuée dans le cadre de cette maîtrise.

Je remercie la FAECUM pour cette opportunité et Jacques Goldstyn pour avoir magnifiquement illustré le *dumpster diving*.

DUMPSTER DIVING





GOLDSTYN

